R

# BELLEGARDE.

22952

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

# BELLEGARDE,

OU

# L'ENFANT INDIEN ADOPTÉ.

**Histoire Canadienne,**

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

*Avec une introduction,*

par Ph. Chasles.

A quoi bon vous mettre en courroux,
Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?
Il n'est en pareil cas qu'un parti raisonnable,
Ne dites mot; — Corrigez-vous.
LE BAILLY.

TOME SECOND.

PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MDCCCXXXIII.

843.79
C386
(S)

# BELLEGARDE,

OU

# L'ENFANT INDIEN ADOPTÉ.

## Histoire Canadienne.

## CHAPITRE XXIII.

Four hundred Indian friends, who thither hied
Their Christian lords to aid against all foes,
Assailed the fortress on the further side.
With strong and practised hands their painted brows
Incessantly and vigorously they plied.

ERCILLA'S *Araucana.*

Là se réunirent quatre cents Indiens, ligués pour défendre contre toutes les attaques leurs amis chrétiens. Leurs bras nerveux et habiles tendent leurs arcs colorés, et lançent avec vigueur une grêle de flèches contre la forteresse qu'ils assiègent.

Soon as the woods on shore look dim,
We' ll sing at St. Anne's our parting hymn.

MOORE.

Dès que les nuages du soir obscurciront les forêts qui bordent le rivage, nous redirons à la chapelle de Sainte-Anne l'hymne du départ.

Un chêne immense s'élevait dans la plaine, vis-à-vis le château d'Argenteuil, et suivant les traditions des Indiens, dix générations d'hommes rouges s'étaient reposées sous son ombrage pendant

l'ardeur des étés; ses racines s'enfonçaient profondément dans la terre et ses branches s'élevaient d'un tronc de plusieurs brasses de circonférence. Il portait un nom indien indiquant sa position et ses avantages, et si le père Leclerc vit encore actuellement, il se souviendra avec plaisir de *Mis-ga-wa-ga-ba-weet* qu'il aimait et admirait.

C'était autour de ce chêne magnifique que les Indiens avaient coutume de s'assembler et de discuter les matières politiques, avec une gravité et un décorum dignes des assemblées parlementaires du monde civilisé. Les sauvages savent encore mieux que nous respecter leur caractère de représentans, et s'ils étaient témoins des vociférations poussées quelquefois par les membres des chambres constituées, ils seraient capables d'attacher leurs pieds et leurs mains et de les jeter ensuite dans les eaux du lac, afin de leur apprendre à conserver plus de sang-froid et de dignité dans leurs débats (1).

Les jeunes gens étaient initiés aux formes des jugemens prononcés par les vieillards; on y discutait la paix ou la guerre, et aucun traité n'était valide

(1) Voyez les journaux français ou les discussions de la Chambre des députés.

ou authentique entre les hommes rouges de ces tribus, s'il n'avait été ratifié sous les branches de cet arbre sacré.

La justice ne fut jamais mieux rendue dans les tribunaux civils ou suprêmes, par le ministère des procureurs ou de ces larges perruques qui enveloppent de petites cervelles, que devant l'assemblée des chefs algonquins et iroquois.

Ils se rendirent en ce lieu, à l'invitation de d'Argenteuil, pour écouter le discours du député de leur grand-père de l'autre côté du lac. Mais à cet amour des affaires se mêlait une fureur gastronomique, et le fumet des viandes était nécessaire à leur bonne humeur et à la justesse de leurs délibérations. Des bœufs et des moutons furent égorgés, dépecés et jetés par portions dans des chaudrons d'eau bouillante; on y ajouta une quantité suffisante de maïs. Quand les chefs se furent assis en cercle avec autant de gravité que les douze juges qui s'occupent de la discussion d'un projet de loi important, les femmes et les jeunes gens distribuèrent les parts dans des vases de bois. Les enfans se sauvent ordinairement pour dévorer cette viande à l'écart, et quand leurs estomacs sont pleins, ils reviennent près de l'assemblée pour être témoins des débats solennels.

Dans ces réunions point de toasts et de tumulte; on n'entend pas l'exclamation d'un vieux gourmet en perruque qui demande encore d'autres mets: toutefois quand les plats et les pots de bois sont enlevés, les hommes se placent suivant leur âge ou leur rang, et reçoivent alors les députés de l'état conduits par leurs interprètes; ceux-ci répètent à l'assemblée et dans la langue de l'auditoire le discours qui lui est adressé.

Le baron d'Argenteuil accompagné d'Eustace sortit du château, revêtu de son grand uniforme de colonel des troupes canadiennes. La description de ce costume ne pourrait être de quelque intérêt que pour des militaires: mais ceux-ci ne lisant guère de romans, nous en ferons grâce à nos lecteurs.

Les dames n'étaient jamais oubliées dans ces occasions; madame de Belrose avait souvent assisté aux revues et n'avait jamais manqué de citer l'exemple du *grand monarque* qui faisait toujours placer les carosses ou les chaises à porteur des dames à la tête de l'armée, afin qu'elles pussent recevoir les hommages des officiers généraux et observer les politesses de sa majesté envers la favorite du moment.

Les chefs, en présence de l'interprète reçurent des mains d'Eustace le manifeste écrit du gouverneur général. Nous le rapporterons littéralement pour l'instruction de nos jeunes diplomates ·

« Mes frères rouges,

» Notre père puissant, dont le trône est entouré par des millions de guerriers, m'envoie vers ses enfans rouges pour leur annoncer la désobéissance des colonies voisines. Sans reconnaissance pour ses bontés, ils ont écouté les mauvais esprits appelés patriotes. A l'origine de leur établissement ils ont reçu des munitions de leur patrie qui les protégeait, et maintenant qu'ils sont forts et capables de pourvoir par eux-mêmes à leur propre subsistance, ils refusent d'obéir aux ordres de leurs chefs et de payer la dîme aux grands sachems qu'on appelle archevêques. Après s'être emparés des ballots de couvertures et de bracelets destinés aux Algonquins et aux Iroquois, ils les ont jetés dans le grand lac, au lieu qu'on nomme Boston. Votre père puissant connaît vos besoins et envoie de nouveaux secours pour vos femmes et vos enfans, malgré l'infâme rébellion

de ces hommes qui sont devenus vos ennemis, en vous privant des dons de sa bonté paternelle.

» Mes frères, ces méchans citoyens se sont armés et se préparent à envahir votre pays pendant que vous serez dans le repos de l'ignorance et de la sécurité; déjà ils ont goûté du sang, et ils ont soif du vôtre : brisez donc l'anneau de la paix, et que les haches soient mises au jour.

» Appelez vos jeunes guerriers aux armes! Des provisions de toute nature seront fournies à vos compatriotes. N'épargnez aucun des blancs qui ont poussé le cri de la guerre, et le gouverneur général paiera une somme de cinquante dollars pour chaque chevelure qui sera produite comme un témoignage de votre valeur. »

Après avoir écouté attentivement la lecture de cette proclamation si généreuse du gouverneur général, les chefs répondirent qu'ils étaient disposés à entrer en campagne.

La chaîne de la paix fut enterrée aux pieds du chêne à la place de la hache de la guerre, qu'on remit à Eustace comme un gage d'obéissance.

Des cris belliqueux se répétèrent aussitôt dans les villes et les villages du Canada, et les *chiens de*

*la guerre* furent déchaînés sur les hommes, les femmes et les enfans qui hésiteraient seulement à reconnaître les droits fondés par l'orgueil et la gloire nationale des Anglais.

L'opinion du baron d'Argenteuil était contraire à ces mesures qu'il était appelé à soutenir de son influence personnelle et de son épée.

Sa position devenait embarrassante.

— Quelle est donc l'injustice de la demande des Américains, disait-il à Eustace? Ils avaient une charte qui a été violée, et les observations qu'ils ont respectueusement déposées aux pieds du trône sont traitées de séditieuses, leurs assemblées délibérantes se nomment révoltes, et leur résistance contre l'oppression et la tyrannie de leurs gouverneurs est punie de mort! Mais les descendans des mêmes ancêtres, fiers d'une origine commune et héritiers d'une gloire acquise par des siècles de sagesse, de valeur et de vertu, peuvent-ils donc se soumettre en esclaves à être gouvernés sans être consultés? Cette noble indignation que l'injustice provoque est traitée comme un crime honteux; et le régiment auquel vous appartenez, mon ami, est actuellement l'instrument d'un aveugle despotisme qui massacre par centaines les sujets de l'empire britannique au nom

de celui qui le gouverne. Il détruit un peuple qui appelle les Anglais ses frères et qui donne à l'Angleterre le doux nom de patrie! Mon devoir m'oblige seulement à défendre le territoire de mes ancêtres, et je m'estime fort heureux.

— Je respecte vos opinions, répondit de Courcy, s'il était en mon pouvoir d'accorder aux états voisins tout ce qu'ils demandent, je n'hésiterais pas à rétablir dans leur pays la paix qu'une fause politique a troublée. Mais moi, simple soldat, ai-je seulement le droit de délibérer? Je ne suis qu'un instrument dans les mains de mes supérieurs, et sans être chargé de la responsabilité morale des maux que mon bras peut causer. Quant à vous, mon cher baron, vous êtes libre et indépendant, rien ne vous oblige à mettre les pieds hors de votre territoire. Vous le défendrez, j'en suis convaincu, comme un homme d'honneur, et sans examiner préalablement si les agresseurs ont des droits à votre affection. Je cherchais une occasion favorable pour vous prier d'être circonspect, et de vous souvenir que vous n'êtes pas placé au nombre des amis du gouvernement. Dans une position aussi défavorable, votre conduite sera surveillée avec soin et vos discours interprétés et punis avec tout l'arbitraire du pouvoir.

Jugez, par l'esprit de l'adresse du gouverneur à ces tribus Indiennes, si vous seriez traité avec modération dans le cas où votre conduite confirmerait les soupçons qu'elle a déjà éveillés.

— Mes discours ne me mettent pas en danger d'être dénoncé, mon cher Eustace, puisque vous et mon neveu en êtes seuls témoins : mais si les circonstances me forçaient de professer publiquement mes opinions, je ne consulterais que mon intégrité et ma religion. Néanmoins nous obéirons aux ordres que nous avons reçus du quartier-général.

C'est demain le jour fixé par les habitans de Sainte-Anne, qui se livrent au commerce des fourrures, pour leur expédition dans les lacs et les montagnes du nord-ouest. Ma famille a l'habitude d'assister aux cérémonies religieuses qui accompagnent ce départ, et quand elles seront terminées, nous commencerons les opérations militaires.

Nos jolies lectrices se doutent peu, en enveloppant leurs tailles délicates dans une pelisse de fourrure, de la manière dont on se la procure, et enfin du nombre de périls et de privations personnelles qui ont entouré le commerce des fourrures pendant la moitié d'un siècle. Il a eu ses commencemens, son apogée, et maintenant les causes naturelles de

sa décadence se succèdent si rapidement que, dans peu d'années, cette branche d'industrie sera éteinte avec la population qui vivait de ces produits. La civilisation ayant augmenté les besoins des tribus sauvages, ils ne chassent plus pour avoir leur nourriture, et des chasses faites sans ardeur et sans ordre fournissent seules le nombre de peaux demandées par le commerçant qui vend des armes, de l'eau-de-vie et des couvertures aux habitans des forêts de l'Amérique septentrionale. Il y a maintenant moins de dissentions qu'autrefois parmi les tribus indiennes. La férocité et la discorde sacrifient moins de victimes pour aider la loi naturelle à décimer leur population; mais la faim et l'eau-de-vie font chez eux une guerre plus destructive que la hache ou le couteau à *scalper*.

Avant que les Européens n'eussent introduit dans ces pays les produits de leurs manufactures, les peaux des animaux tués à la chasse suffisaient pour vêtir l'Indien pendant la saison rigoureuse, et leur chair lui fournissait une nourriture abondante. Mais depuis qu'il a été initié au luxe inconnu à ses ancêtres, il ne chasse plus pour vivre, mais pour vendre, et de la qualité du noble chasseur, il est tombé

dans l'état dégradé de braconnier. Dans l'hiver, il recueille une petite quantité de peaux de castor, de martre, de renard et d'ours ; et l'échange de ces fourrures avec les produits des manufactures a lieu chaque année sur une échelle fort étendue. Le grand entrepôt de ce commerce est à Mont-Réal. C'est dans cette ville qu'on expédie d'Angleterre, tous les ans, des vaisseaux chargés des articles les plus grossiers et les moins chers. Ces objets sont préparés en petits paquets carrés, d'une grosseur convenable et pesant environ deux cents livres. Une bande de forte toile entoure la tête du porteur, qui l'attache aux extrémités du paquet et peut se servir alors de ses mains pour tenir une lance, un bâton ou un ustensile de cuisine. Le nombre des paquets correspond à celui de l'équipage de chaque canot. Deux hommes seulement n'en sont pas pourvus, car leur secours est nécessaire pour porter le bateau quand une cataracte ou un autre obstacle interrompent la navigation; dans ce cas, le canot se décharge en un instant, les marchandises et l'embarcation sont portées sur les épaules de l'équipage, jusqu'à l'endroit où la rivière n'offre plus de dangers. Le bateau s'avance rapidement à l'aide de courtes rames toutes droites, et la fatigue s'oublie

au milieu du chant des bateliers dont l'harmonie tombe en cadence avec celle des rames. Ceux qui ont entendu le chant des bateliers canadiens, composé par le ménestrel favori de l'île d'Émeraude, peuvent se former une juste idée de la musique qui charme les ennuis de ce peuple hardi et entreprenant pendant ses courses. Les rivières, les lacs et les ruisseaux sont leurs grandes routes ; familiers avec la fatigue, le danger et les privations, ils chantent, rient au milieu des tempêtes, et grâce à cette heureuse légèreté de caractère, commune à tous les Français, ils s'endorment avec tranquillité, malgré les ours et les loups qui les entourent. Ils déposent leur cargaison dans les comptoirs établis sur une ligne fort étendue, d'une extrémité à l'autre de cette vaste région de l'Amérique septentrionale, par la compagnie du nord-ouest. Un commis de cette compagnie reçoit dans chaque comptoir autant de marchandises qu'il peut en échanger pour des fourrures avec les Indiens demeurant pendant l'été dans leur voisinage; et quand le commerce est terminé, les mêmes canots emportent cette nouvelle cargaison à Mont-Réal. Les agens de la compagnie reçoivent les peaux, et après les avoir assorties et emballées, ils les envoient en Angleterre sur les

vaisseaux qui partent ordinairement du Saint-Laurent vers le mois d'octobre.

C'est ainsi que nous voyons arriver dans nos villes l'ermine des robes de nos juges, le duvet de cygne des boas qui rivalisent en blancheur et en douceur avec le cou et les épaules des beautés de nos salons, et la peau d'ours dont sont fabriqués les bonnets de nos fiers grenadiers. Il n'est guère convenable, dans un roman qui parle d'amour, de nous étendre sur les malheurs, la misère et les actes d'inhumanité auxquels ce genre de trafic a donné lieu.

Il y a dans cette compagnie du nord-ouest une hiérarchie régulière, et celui qui veut devenir membre de ce corps riche et puissant doit s'élever par degrés. Commis d'abord, il habite une cabane solitaire et réléguée dans une solitude, il y passe dix ou quinze années d'une vie aussi monotone que celle d'une carpe dans les viviers d'un propriétaire. Souvent il prend pour compagne la fille d'un chef indien, et, à l'expiration de ce surnumérariat long et ennuyeux, il la laisse avec ses enfans, pour retourner dans une société dont la langue, les usages et les opinions ne lui sont plus connus. C'est ainsi qu'il acquiert un droit au principal ou

à l'intérêt d'un dividende de 10,000 sterl. avec lesquels il se retire ordinairement dans le village des Highlands d'Écosse, qui l'a vu naître. Les administrateurs de ce grand établissement commercial sont des hommes distingués, honorables, et renommés surtout par leur amour de l'hospitalité.

Eustace et ses camarades n'avaient toujours eu qu'à se louer de leurs attentions pendant leur séjour à Mont-Réal, et comme ils assistaient ordinairement au départ de leur petite flotte pour les solitudes du nord-ouest, celui-ci accepta volontiers la proposition que lui fit le baron d'Argenteuil de les rejoindre le lendemain à Sainte-Anne.

Le nombre des canots était considérable, et les équipages se composaient d'hommes forts et courageux, demi sauvages, demi civilisés, accoutumés à cette vie de dangers qui, malgré ses privations, a des charmes inconnus aux habitans de nos cités populeuses.

La chapelle de Sainte-Anne était dédiée à Notre-Dame de Délivrance. Dans quelques communautés catholiques, la mère du Christ est plus particu-

lièrement adorée, et les fidèles demandent son intercession pour l'accomplissement de leurs désirs : est-ce parce qu'il y a plus de tendresse et de compassion dans le cœur d'une femme, ou que l'idée de la Divinité est trop redoutable pour que de simples mortels osent la prier sans la médiation d'un être dont l'humanité les rapproche? C'est une question que nous ne prétendons pas décider. Pleins de confiance dans cette personne divine, les braves et simples Canadiens lui recommandaient leurs femmes, leurs enfans, pendant la longue absence de leurs protecteurs naturels, et faisaient des vœux devant ses autels pour leur propre sûreté dans l'expédition qu'ils entreprenaient. Le jour où les bateliers prennent congé de leur famille, une grand'messe est célébrée, et des offrandes sont déposées dans la chapelle de Sainte-Anne.

L'observateur peut dans ces occasions analyser les différens caractères des affections humaines, et en remarquer les nuances les plus légères.

Le départ et le retour d'un vaisseau avant ou après une longue absence lui fournit une occasion favorable pour examiner les diverses émotions dont la sensibilité est la source ordinaire. La mère, en

quittant son fils, est toujours plus agitée que celui-ci, et l'affliction de deux amans qui se séparent est moins vive que leur joie au moment du retour. Le départ d'un vaisseau fait verser des larmes de regret, mais le regret n'est-il pas aussi mêlé d'espoir et de confiance ? Les voiles se déploient et le bâtiment sort lentement du port, suivi par les regards de l'affection et les soupirs de la tristesse, qui bientôt diminuent à mesure que la forme du vaisseau se perd dans l'horizon.

Mais à la première nouvelle de son arrivée dans le port, tous les parens et les amis s'empressent sur la rive, animé des sentimens de crainte, d'espoir ou d'inquiétude.

On distingue facilement les émotions d'une tendre mère ou d'une jeune femme; celle d'une amante se manifeste par l'expression de sa physionomie qui devient plus gaie et plus animée à l'approche de celui qu'elle aime : les cris de joie augmentent à mesure qu'on se reconnaît plus distinctement, les bras sont tendus l'un vers l'autre avant qu'ils ne puissent s'atteindre; celle qui reste immobile de crainte et d'inquiétude, qui semble ne voir ni n'entendre la confusion et le tumulte qui l'entourent, est

une jeune fille qui n'a pas encore découvert celui qu'elle aime. Enfin le vaisseau touche le quai, les amis et les parens se précipitent dans les bras les uns des autres, et bientôt on gagne le foyer domestique où les plus doux souvenirs embellissent les objets les plus simples et les moins élégans.

Des scènes de désespoir succèdent quelquefois à ces premières scènes qu'animent la joie et la gaieté. La femme dont les enfans attendent avec anxiété et bonheur ce retour si désiré, apprend que son mari n'est pas dans l'équipage, et qu'une maladie l'a enlevé à son affection sur une terre étrangère. Le père qui a laissé sa famille en bonne santé, et qui n'aperçoit aucun des siens parmi la foule, court à son habitation déserte : là il apprend que la mort et la misère ont dispersé ses enfans auxquels il avait tant pensé au milieu des fureurs et des mugissemens de la tempête, en remerciant le ciel de ne pas les y avoir exposés. Son cœur est gonflé et ses yeux humides semblent reprocher à la Providence la sévérité du Destin. Enfin, pour compléter ce tableau, nous n'oublierons pas la pauvre veuve abattue et inconsolable, dont le fils aîné, seul soutien de sa vieillesse, a été englouti par la tempête; ses yeux hagards où se peint l'angoisse voient la

foule s'écouler; cette gaîté et ce bonheur rendent son désespoir plus cruel; elle se retire dans un lieu solitaire, et de là elle contemple en silence le bâtiment sur lequel son fils chéri s'était embarqué, plein de vie, de courage et d'espoir.

Eustace avait été plusieurs fois témoin de pareilles scènes, et celles du même genre qui se reproduisirent au village de Sainte-Anne excitèrent son plus vif intérêt. Après avoir assisté à la grand'messe, il vit les bateliers s'embarquer, et quand les canots furent éloignés, les femmes et les enfans s'agenouillèrent devant une grande croix de fer, afin d'implorer encore une fois la protection de la Vierge pour ceux qui leur étaient chers. Une sympathie religieuse l'avait pénétré : il ne put s'empêcher d'admettre l'immense avantage d'une coutume qui calme les inquiétudes, et donne confiance en un pouvoir céleste dont la protection est promise à ceux qui l'invoquent dans la sincérité de leurs cœurs.

Le baron d'Argenteuil reçut les hommages de ces bateliers, qui tous étaient ses vassaux, et il les tranquillisa par la promesse de veiller à leurs intérêts jusqu'à leur retour.

— Ces braves gens ne dormiront pas de sitôt dans de bons lits, dit Eustace.

— Non certes, répondit le baron; mais ils sont si accoutumés aux fatigues, si intrépides et si gais à la fois, que peu leur importe d'être privés des commodités ordinaires de la vie. Ils rament avec leurs pagaies (1) depuis le matin jusqu'à la nuit, et quand la fatigue les invite au repos, ils amarrent leurs canots dans un lieu sûr, et se retirent sous quelque grand arbre. Là, un feu brillant s'allume avec le bois sec qu'ils ont pu trouver, ils forment un cercle, et après avoir fait un repas dont les élémens feraient rêver un gastronome anglais de famine, de peste et de toutes les maladies, ils s'endorment d'un sommeil profond. Un petit pot de fer contient l'eau-de-vie du matin pour chaque membre de l'équipage, et après l'avoir savourée, ils continuent leur course avec joie et gaîté. De vieux bateliers m'ont assuré que le pot de fer était quelquefois trouvé vide le matin par le premier qui le visitait. Ne pouvant comprendre la disparution de l'eau-de-vie qu'on y avait laissée, leur esprit superstitieux attribuait ce vol à un des mauvais génies de la

(1) Espèce de rame courte et large.

forêt; mais bientôt l'empreinte d'un pas d'ours se faisait remarquer sur la neige à l'endroit où le pot de fer avait été laissé. On suivait la trace jusque dans quelque fourré, où l'animal enivré payait de sa peau la liberté qu'il avait prise de toucher à cette liqueur. Quelque fabuleux que ce récit puisse vous paraître, continua le baron, en apercevant un léger sourire sur les lèvres d'Eustace, je l'ai entendu répéter si souvent que son authenticité me semble probable.

— Le genre de vie dont vous me parlez, dit Eustace, peut avoir quelque charme pendant le beau temps; mais comment le supporter au milieu des hivers de ce climat rigoureux !

— Peu leur importe la chaleur ou le froid, dit le baron; ils se couvrent encore moins que les Indiens. La neige leur fournit des abris très-sûrs contre les vents du nord; les chaussures dont ils se servent ressemblent aux raquettes avec lesquelles les jeunes filles jouent en Angleterre, et leur permettent de marcher sur la neige sans y enfoncer. Quand ils veulent se reposer, un grand trou est bientôt déblayé, et une muraille de neige s'élève tout autour en quelques instans. Un bon feu s'al-

lume au milieu; ils tournent alors leurs pieds vers les tisons, s'enveloppent dans une couverture épaisse, et s'endorment sans craindre les rhumes, la toux et les catharres.

— Si leur courage égale leur patience, quels soldats admirables ils feraient, dit Eustace!

—Ils ont l'énergie des sauvages sans leur férocité, dit le baron; et la perte des batailles que nous avons livrées à vos compatriotes, à l'époque de leur invasion, n'a jamais résulté de notre manque de courage: les chefs seuls sont à blâmer, si toutefois le blâme appartient au malheur.

---

L
d'Ar
tace
plus

## CHAPITRE XXIV.

Give them a two hours' sermon; and let them howl a psalm, to a tune that is worse than the cries of a flogged hound, and the villains will lay on like threshers.

*Peveril of the Peak.*

Donnez-leur un sermon de deux heures; laissez-les hurler leur psaume, plus lugubre que les cris d'un mâtin que l'on fouette! Et mes coquins vont tomber à genoux, timides et calmés.

PEVERIL DU PIC.

'Tis his boast,
A daring soldier, for renown athirst,
In the most desperate perils to be first.

ERCILLA.

Jetez-le dans le péril, dans la mêlée; te le est sa joie et son bonheur. Il a soif de gloire.

ERCILLA.

Le temps s'écoulait agréablement au château d'Argenteuil. Chaque jour fortifiait l'amitié d'Eustace pour cette vertueuse et respectable famille, et plus les occasions de voir Mathilde se renouvelaient,

plus aussi son amour et son admiration augmentaient. C'était un premier amour. Mathilde lisait, dans les tendres attentions de son amant, toute l'ardeur de son affection; enfin ils étaient si heureux dans la société l'un de l'autre, que les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'accomplissement de ce qui, pour eux, était devenu un désir mutuel, avaient disparu à leurs yeux.

Mathilde traitait son cousin avec plus de cordialité qu'elle ne lui en avait jamais montré avant l'arrivée d'Eustace. Et c'était sans doute une espèce d'indemnité pour adoucir son refus. Mais la vanité de Bertinval interprétait cette bonté tout autrement; et il assura même au baron que la manière dont elle agissait envers lui, devait dissiper leurs premières craintes. Quelquefois ses attentions et son amabilité pour de Courcy éveillaient la jalousie dans son cœur, mais le départ d'Eustace approchait, et il espérait que cet événement anéantirait bientôt la préférence qu'elle pouvait lui accorder.

La guerre avait éclaté dans les colonies, et Eustace s'occupa du but de sa mission qui était d'armer et de discipliner la milice. Les Indiens étaient prêts, et ils n'attendaient que le premier

signal pour traverser le lac Champlain et ravager les nouveaux établissemens fondés sur les frontières de New-York et de Veirmont.

Bientôt Eustace reçut l'ordre de marcher avec toutes ses troupes, et de rejoindre une expédition qui devait s'embarquer au port de Saint-Jean sur le lac pour aborder au rivage opposé. On n'entendait autour du château que des cris sauvages ou des danses guerrières, et le bruit de ces effrayans préparatifs retentissait seul dans les forêts solitaires.

Eustace s'occupait à disposer l'ordre de sa marche, quand Bellegarde se présenta devant lui, revêtu de ses habits de guerre, et lui annonça l'intention de l'accompagner.

— Vous quitterez donc votre maîtresse, mon brave ami, dit de Courcy?

— Mes services lui sont désormais inutiles, capitaine, car pour elle la chasse n'a plus de charmes, et quelqu'un de ses blancs peut prendre soin de ses chevaux et de ses chiens; n'est-il pas temps pour Bellegarde de prouver à ses frères rouges que le sang d'un chef ontario coule dans ses veines? D'ailleurs, ma maîtresse m'a ordonné de vous ac-

compagner, et quand le cor de la chasse retentit, je n'ai pas l'habitude de me coucher comme un chien qui n'est pas de pur sang, et se tapit dans un coin du chenil. Je suis, vous le savez, monsieur, un enfant adoptif de cette tribu, et mon intention est de chercher actuellement, dans les hasards de la guerre qui m'ont fait prisonnier, le seul titre valable à devenir un jour son chef.

— Oui, mon brave Bellegarde, tu deviendras bientôt un chef renommé, si ta belle maîtresse est disposée à te laisser partir, et je serai bien heureux d'avoir un compagnon dont le courage m'a souvent étonné dans des positions plus dangereuses que celles où nous nous trouverons.

Le lendemain, Eustace devait aller à Ste-Anne pour passer en revue un détachement. Mathilde lui proposa de l'accompagner, étant dans l'intention de rendre une visite aux sœurs grises du couvent, dont elle renouvelait la petite pharmacie avec les sommes que son père laissait à sa disposition ponr assister les pauvres et les malades.

Pendant le trajet, Eustace lui demanda si elle approuvait le projet de Bellegarde.

—J'ai même fait davantage, dit Mathilde, je l'y

ai fortement engagé, sachant que son attachement à ma personne arrêtait son ardeur naturelle, et l'empêchait de satisfaire son amour pour la gloire. Je l'ai tiré d'embarras en lui démontrant l'avantage de servir sous vos ordres et de mériter votre estime. Bellegarde n'est plus un enfant, et il se regarde lui-même comme supérieur à ses compatriotes; son instruction et la déférence que ceux-ci lui témoignent, ont suffi pour lui inspirer un autre désir que celui de me rester attaché. Nous avons remarqué que ses goûts et son caractère l'élèvent au-dessus de la condition où la destinée l'a placé, et dans peu de temps je crois qu'il cessera d'habiter notre château : mon père, à ma prière, lui a assuré un sort, et dans le cas où il préférerait au vain titre de chef d'une tribu indienne l'avantage de vivre sur nos propriétés, je rechercherai toujours l'occasion de récompenser son zèle et son attachement.

— Je ne puis, chère amie, dit Eustace, qu'approuver l'intérêt bienveillant que vous portez à ce noble jeune homme; mais si vous vouliez écouter mes désirs, il resterait près de votre personne. Les malheurs de la guerre peuvent en un instant fondre sur le Canada, et le secours d'un partisan aussi dé-

voué et aussi fidèle serait bien précieux, dans des circonstances difficiles. Afin de rendre même son secours plus puissant, je puis lui donner une grande autorité sur les tribus voisines, en lui conférant un grade militaire, et le laisser avec un nombre suffisant de troupes pour défendre le château et les propriétés de votre père.

—Votre haute opinion de Bellegarde est un motif de plus, cher capitaine, pour persister dans mon plan. Je ne suis exposée à aucun danger, car toute la population est dévouée à ma famille, et le théâtre de la guerre est éloigné. Quant à vous, au contraire, dit-elle d'une voix plus douce, et pendant qu'une larme brillait dans ses yeux, n'allez-vous pas trouver la gloire au milieu des périls? Le secours de Bellegarde peut vous être utile au moment du danger, et je devrai peut-être à son intelligence et à son courage le salut de mon meilleur ami. Je ne voudrais pas prononcer un seul mot capable de vous arrêter dans cette carrière de l'honneur, que votre devoir et vos goûts vous forcent de parcourir; mais puis-je être insensible aux dangers qui vous entourent, ou exempte de ces entiment qui me fait craindre de ne plus vous revoir.

Ces dernières paroles, presque étouffées par les

larmes, ayant été prononcées devant la grande croix de fer où les femmes et les enfans des bateliers canadiens priaient pour le salut de leurs maris et de leurs pères, la pieuse Mathilde sauta de son cheval, et s'agenouilla devant l'image de la Vierge, en implorant sa protection pour son amant.

Le cœur d'Eustace fut pénétré de ce sentiment tendre et sublime, qu'un spectacle aussi touchant devait inspirer. Il ne pouvait trouver d'expressions assez fortes pour peindre son amour, et la vue de l'être céleste qui priait devant lui l'avait rempli d'admiration et de reconnaissance; il s'agenouilla lui-même sur le piédestal de la croix, jura de lui dévouer sa vie, et levant ses yeux vers le ciel, il prit Dieu à témoin de son serment, et le pria de sanctionner l'hommage qu'il rendait à la vertu et à l'affection :

— Accepte, divine Mathilde, dit-il, l'offre d'un cœur qui n'a jamais connu d'autre sentiment que la piété filiale; Dieu et ses anges sont témoins de sa pureté. De ce moment, je suis ton ami, ton frère, ton mari, suivant que la Providence ou toi-même l'ordonneront.

— Je t'engage ma foi en retour, dit Mathilde

avec calme et en lui donnant sa main, qu'il pressa sur ses lèvres. Pour la première fois, il aperçut alors à son bras un bracelet sur lequel étaient brodés les derniers mots qu'il avait prononcés quelques jours auparavant, à la fin d'une de leurs promenades dans le parc : JUSQU'A LA MORT.

Après avoir prêté ce serment solennel et sacré, les deux amans continuèrent leur chemin vers le village, méditant en silence sur l'engagement sérieux qu'un pouvoir invisible leur avait fait contracter, quoique des obstacles difficiles à surmonter parussent en éloigner la conclusion ; cependant ils étaient heureux.

Quand ils furent de retour au château, leurs ames étaient plus calmes ; ils ne s'entretinrent que de l'avenir et de ses obstacles, mais avec cette résignation qui donne le contentement.

— Je ne vous épouserai jamais, dit Mathilde, sans le consentement de mon père, et je ne veux pas attrister ses vieux jours en le lui arrachant. Je connais toute l'étendue de mes devoirs envers lui, et, quelques peines qu'ils puissent me causer, je les accomplirai toujours comme une condition inséparable de mon existence et de ma di-

gnité personnelle. J'espère qu'il ne persistera pas dans son projet, de me sacrifier à Bertinval! Me sacrifier! répéta-t-elle d'un ton animé. Oui, ma fortune est dans ses mains, mais mon cœur ne m'appartient plus; il est à toi, cher Eustace, et je te le réserve jusqu'à ce qu'il plaise au ciel d'écarter les obstacles qui s'opposent maintenant à notre union. Va où la gloire t'appelle; et si dans le cours de ta brillante carrière tu dois quitter ce monde terrestre, mon ame te suivra. Pars, et n'oublie pas la parole de Mathilde.

Ceux qui ont connu la douce influence d'un amour vertueux peuvent seuls comprendre le bonheur et le calme de ces deux amans. L'idée de leur prochaine séparation était triste et pénible; mais ils l'avaient prévue depuis long-temps, et se résignèrent sans murmurer. Mathilde évita soigneusement de refroidir l'ardeur d'Eustace par un seul mot qui aurait pu lui faire supposer qu'elle regrettait la nécessité de se soumettre aux conséquences de sa profession. Des larmes et des soupirs convenaient mal à la fiancée d'un soldat, et sa pensée même les repoussait.

Le baron aimait de Courcy, dont la société était

remplie de charmes, et malgré les craintes que son plus long séjour dans le pays pouvait lui donner sur l'accomplissement de son projet favori, il ne vit pas sans regret le moment de son départ. Madame de Belrose eût désiré que son neveu fût un gentilhomme aussi accompli qu'Eustace; elle le regardait comme assez bon pour un mari, pourvu seulement qu'il ne fût pas trop jaloux des attentions qu'un cavalier plus aimable pouvait rendre à sa femme.

Le bon chapelain était la seule personne qui sympathisât avec les deux amans. Il était bienveillant, vertueux, instruit, et aurait marie son élève chérie à un paysan d'une moralité parfaite, plutôt qu'à un prince vicieux et sans principe. Il avait dans toutes ses opinions l'opiniâtreté du vicaire de Wakefield, et pour cette raison d'Argenteuil le consultait rarement. Depuis que Mathilde était devenue l'objet des attentions du jeune officier, ce bon prêtre avait conçu pour Eustace une véritable amitié.

Le lendemain de Courcy sortit du château de très-bonne heure, autant pour éviter de pénibles adieux que dans la crainte de laisser percer son émotion en se séparant de Mathilde. Il avait remis

à Bellegarde une lettre pour le baron. Celle-ci contenait la nomination du jeune chef indien au commandement du corps des Algonquins, qui avaient reçu l'ordre de rejoindre les troupes régulières au rendez-vous.

Eustace arriva à temps au port de St-Jean, où l'on s'occupait en toute hâte des préparatifs nécessaires pour traverser le lac Champlain, et attaquer une forte redoute que les Américains avaient élevée sur les bords de la baie de Burlington.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs ce proverbe si vrai : Ceux qui partent sont moins à plaindre que ceux qui restent. Les dernières secousses d'une voiture, l'excitation de l'air qu'on traverse rapidement, la variété du paysage que chaque tour de roue semble changer, ont une puissante influence sur l'esprit et dissipent par degrés les profonds regrets qui absorbent ordinairement l'être retiré dans une solitude pour y pleurer la mort d'un ami.

L'homme peut faire deux choses à la fois : aimer et combattre. La femme, au contraire, s'abandonne en entier à ce sentiment qui est l'affaire de toute son existence. Ainsi, pendant qu'Eustace

s'éloignait armé de courage et de résignation, Mathilde était enfermée dans sa chambre, où toute son énergie suffisait à peine pour lui donner une apparence de tranquillité.

Elle envoya chercher son fidèle Bellegarde, lui fit mille questions sur les ordres qu'il avait reçus, et la manière dont il avait l'intention de prouver sa reconnaissance à de Courcy, pour l'avoir élevé à un grade aussi distingué parmi ses frères.

—Je trouverai facilement le moyen de lui prouver que je suis son ami, dit l'Indien avec fierté. Sa tête n'est pas assez dure pour que le tranchant des ennemis ne puisse l'entamer, ainsi je lui servirai de bouclier dans le combat et de garde pendant la nuit, au moment où les serpens se glissent sous le gazon et piquent ceux qui sont endormis. Les suffrages unanimes de mes compagnons m'avaient déjà conféré le rang qu'il m'a donné, et sans cette élection un brevet de la main des blancs ne serait qu'un vain titre. Il m'aurait donné l'autorité d'ordonner, mais sans le pouvoir de me faire obéir. Quant à cet étranger, je connais, chère maîtresse, l'intérêt que vous lui portez; et l'importance que Bellegarde attache à vous servir fidèlement et à

faire tout ce qui peut contribuer à votre bonheur, sera pour lui un aiguillon plus puissant pour se distinguer, que toutes les faveurs et les grades dont le roi lui-même pourrait le combler. Je prends Dieu à témoin du désintéressement de mon affection.

— Vous ne pouvez me rendre un plus grand service, répondit Mathilde, que de veiller sur le capitaine de Courcy. C'est à vous que je confie son salut; souvenez-vous donc qu'il m'est plus important que ma propre vie! — Adieu, sois aussi discret que tu es fidèle.

Bellegarde fut content de quitter le château, car il voyait que sa maîtresse avait un plus cher favori qu'il ne pouvait espérer de le devenir lui-même; et quoique sa raison l'empêchât d'accuser de Courcy, son cœur n'en était pas moins triste et agité. Il regardait la couleur de sa peau avec un orgueil blessé, et l'état dégradé de sa nation l'humiliait. La vie était devenue un fardeau pour lui: il désirait s'en débarrasser dans quelque combat où son courage pût exciter l'admiration et l'envie. Sa condition lui défendait de lever les yeux vers Mathilde avec d'autres sentimens que ceux du respect et de l'humilité; mais ces motifs n'avaient pu le

garantir de la douce influence dont son cœur était pénétré, et qui se changeait alors en folie et en désespoir. Il la quitta, résolu de se rendre digne de son estime s'il vivait, et de ses regrets si la mort l'atteignait. Après avoir rassemblé ses braves compagnons, il marcha, plein de cette heureuse confiance qu'inspire le courage inexpérimenté, et deux jours après son départ il avait rejoint de Courcy.

Le bruit, le tumulte et l'éclat d'un camp étaient en harmonie avec les sentimens qui l'animaient; mais il regardait les manœuvres régulières des troupes anglaises avec cette espèce de mépris naturel à l'Indien, qui fait la guerre comme le tigre, et reste toujours tapi sur la terre au moment où il va s'élancer sur sa proie.

Les premiers ordres qu'on lui donna furent de prendre position avec sa compagnie sur les bords du lac, à une distance considérable du camp, afin d'éloigner les espions qui pourraient venir de la rive opposée pour observer les préparatifs de l'attaque. Bientôt il eut l'occasion de prouver qu'il était capable de répondre à la confiance dont on l'investirait. Pendant que ses compagnons dormaient, il se

plaça dans une position où il pouvait apercevoir, sans être vu, les moindres mouvemens de ceux qui essaieraient de traverser le lac ; il avait l'oreille appuyée contre terre, et les yeux constamment ouverts. Enfin, vers le matin, le bruit des rames se fit entendre sur l'eau, et bientôt un canot apparut, se dirigeant vers le lieu qu'il occupait. Bellegarde donna l'ordre à ses compagnons de se retirer dans un bois voisin et d'attendre que l'ennemi fût débarqué. Après avoir pris terre et assuré leur canot, les soldats qui composaient l'équipage s'avancèrent avec précaution vers le camp des Anglais. Quand ils furent éloignés, de plusieurs centaines de pas, du lieu où ils avaient débarqué, Bellegarde, rampant comme un serpent, arriva près du bateau, et en un instant les liens qui le retenaient furent brisés ; il se jeta à la nage, conduisit l'embarcation loin du bord ; puis il revint sur la rive, en poussant le cri de guerre, répété aussitôt par ses compagnons. Les Américains se replièrent avec précipitation vers le lieu où ils avaient laissé leur canot ; mais cette fuite était devenue inutile par la ruse de Bellegarde ; bientôt ils furent entourés et pris sans résistance. Heureusement les principes d'humanité que Bellegarde avait reçus chez les missionnaires sauvèrent ces malheu-

reux, au nombre de dix, du redoutable couteau à scalper de ses compagnons. Il désarma les prisonniers, et après leur avoir fait lier les mains, il les envoya, sous bonne escorte, aux quartiers d'Eustace.

Bellegarde ne quitta son poste que lorsqu'il fut rappelé par les ordres du général en chef de l'expédition. Celui-ci, en présence de de Courcy, fit présent au jeune chef d'un sabre d'honneur et d'un ceinturon d'officier, afin de le distinguer des autres Indiens.

On apprit des prisonniers que des forces considérables, rassemblées sur les bords opposés du lac Champlain, se disposaient à faire une descente, et à fondre à l'improviste sur les lignes anglaises.

Les troupes régulières qui se trouvaient à Saint-Jean montaient environ à quatorze cents hommes, sans compter les détachemens des tribus indiennes. On les embarqua immédiatement sur des bateaux, escortés par deux petits vaisseaux armés. Les Américains, apercevant des points les plus élevés de la baie de Burlington l'approche de l'ennemi, prirent une position plus avantageuse, et résolurent de repousser les oppresseurs de leur pays et les tyrans de

leur liberté. Leurs troupes, composées d'hommes peu expérimentés, mais courageux, adroits et entreprenans, étaient commandées par des officiers élus au scrutin, non en considération de leurs connaissances dans la tactique militaire, mais de leurs zèle pour la cause commune. Il y a quelque chose de si simple et de si touchant dans le langage de ces premiers héros de la liberté américaine, qu'il ne sera pas sans intérêt de rapporter dans un roman historique leurs discours adressés à leurs braves concitoyens.

Les Américains étaient commandés par un homme dont le nom figure honorablement dans les scènes qu'ils appellent maintenant du nom glorieux de guerres révolutionnaires. Nous aurons l'occasion de parler de lui plus tard. Le colonel Roberdeau, qui avait le commandement de ces guerriers citoyens, plaça leurs bataillons dans les positions les plus favorables à la défense du lieu contre lequel l'assaut principal serait dirigé. Ils se flattaient moins de battre des troupes régulières et des chefs habiles, en bataille rangée, que de les détruire en détail dans l'intérieur du pays. Les ministres des paroisses environnantes, semblables aux puritains de l'Écosse, accompagnaient leurs frères au combat, afin d'aug-

menter leur zèle et d'enflammer leur courage. Quand les troupes anglaises commencèrent à approcher, elles purent entendre distinctement répéter en chœur ce psaume si connu dans le pays, œuvre des anciens membres de l'Église presbytérienne :

« Why, ye wretched sinners, why
Will ye lose your souls and die?
God, your Saviour, asks you, why
Will you lose your souls and die? »

Misérables pécheurs, pourquoi perdre vos ames, dites, pourquoi les perdre : votre Dieu, votre Sauveur vous interroge. »

Quand cette hymne, composée de soixante-seize stances, fut terminée, le bon frère Hickner débita un sermon composé pour la circonstance sur le texte suivant :

« Mais traite-les comme les Madianites, à Sisera, à Jabon et au ruisseau de Kison; ils ont péri à Endor, et leurs cadavres se sont changés en poussière. »

Le prêtre avait écrit son sermon, mais ses lunettes s'étaient égarées, et pour le malheur de l'assemblée, il fut obligé de se fier à sa mémoire. Un orgueil véniel, dont souvent il s'est accusé de-

puis, l'empêcha d'appeler à son secours la vue plus perçante de l'un des ministres ses confrères. Néanmoins il se consola en pensant que l'arrivée de l'ennemi, qui n'était plus fort éloignée ne lui aurait pas laissé assez de temps pour pénétrer le cœur de ses auditeurs des instructions qu'il leur avait préparées avec tant de peine et de soin. Ce sermon, dont nous conservons le manuscrit original comme une curiosité littéraire, était divisé en quatre points distincts, chaque point en quatre partie également distinctes, et chaque partie en quatre subdivisions, terminées par une péroraison d'une longueur inconcevable, et qui reprenait la totalité du discours en forme abrégée, pour qu'aucune des idées de ce morceau éloquent n'échappât à la mémoire des auditeurs.

L'ordre du jour, distribué aux sergens et lu à la tête de chaque compagnie, est d'une composition bien différente.

« Compatriotes et braves amis, disait le colonel Roberdeau, la Providence nous a depuis quelque temps exposés à de rudes épreuves, afin sans doute de nous rendre plus dignes de cette liberté que nos pères devaient à sa protection, et dont d'infâmes tyrans cherchent à nous priver. C'est pour conser-

ver un trésor si précieux que nous avons quitté nos familles, notre industrie, nos foyers, et que nous allons courir les chances de la guerre contre des troupes disciplinées et commandées par des chefs habiles. Nous devons suppléer par le courage et la persévérance à ce qui manque dans notre organisation militaire. Chacun doit combattre comme si le succès de la journée dépendait de ses efforts personnels, et se sentir responsable envers son pays, ses enfans et ses amis, de la défaite que pourrait occasioner l'accomplissement imparfait de ses devoirs comme soldat citoyen.

» Vous m'avez choisi pour votre chef; je dois donc vous expliquer ce que je crois nécessaire dans notre intérêt commun. Souvenez-vous que cette crise affreuse était réservée au siècle où nous vivons, que c'est une condition irrévocablement attachée à notre existence et à notre destinée. Je prie Dieu de me laisser vivre assez long-temps pour partager les périls et les dangers dont mon pays est menacé. Mais quel héritage plus précieux pouvons-nous laisser à nos enfans que la paix et la liberté ?

» Je ne puis vous cacher, mes braves compagnons, que cette nouvelle existence demande de grands sacrifices; non pas celui de notre vie, qui appartient

à la Providence, et dont le temps est fixé, soit dans la paix ou dans la guerre, mais celui de nos habitudes et de nos jouissances ordinaires. L'épée du guerrier est plus difficile à manier que l'instrument du laboureur. La faim, la soif, la fatigue et les privations accompagnent partout le soldat ; un murmure le rendrait alors indigne de sa mission, et il devrait déposer les armes qu'il déshonorerait.

» Maintenant, s'il y a un seul homme parmi nous qui soit insensible au précieux avantage qu'un grand effort de courage peut nous procurer, s'il désire priver sa famille d'un service aussi essentiel à son bien-être, ou négliger enfin l'occasion brillante de donner des preuves de son zèle et de son patriotisme, je le conjure, au nom de l'intérêt commun, de quitter les rangs : sa présence seule pourrait être fatale à notre cause, semblable à l'ivraie et à la nielle au milieu du bon grain.

» Quelquefois j'ai entendu prononcer parmi vous ces paroles décourageantes : « Retournons dans nos foyers, auprès de nos femmes et de nos enfans. » Insensés, l'ennemi ne vous y suivra-t-il pas? Comment résister alors au massacre, au pillage et aux impôts? Jetez les yeux sur la rive opposée, les

hordes qui la couvrent sont prêtes à fondre sur nous; ils reçoivent chacun six sous par jour, et vendent leur vie pour un morceau de pain! Ces machines sans ame, qui marchent au combat sans motif et sans autre sentiment que celui d'une froide et passive obéissance, l'écume de la société, la lie des prisons, et qui n'ont à choisir que la misère, la mort ou le service dans lequel ils sont enrôlés: peuvent-ils donc nous être comparés, mes braves compagnons d'armes, à nous qui défendons nos femmes, nos familles, nos lois et notre indépendance?... Non mes amis, le Dieu de nos pères, qui les a conduits sur cette terre promise, nous délivrera de ces ennemis, si nous nous montrons dignes de sa protection; implorons son aide, et, soit que nous vivions ou que nous succombions, notre sort sera glorieux. »

Quand toutes les compagnies furent en ordre de bataille, et que les troupes anglaises entrèrent dans la baie, les prédicateurs se placèrent à côté des officiers, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un livre de psaumes. Là, ils continuèrent à chanter leurs cantiques et à exhorter leurs frères à se souvenir de la captivité des enfans d'Israël, de leur patience, de leurs longues peines, et enfin de

la protection divine qui les avait sauvés. Plusieurs de ces hommes pieux étaient les descendans de ces Kettle-Drumms, dont le zèle pour *la bonne cause* fut illustré à jamais par le plus grand génie du siècle, et dans les pages les plus intéressantes qui soient jamais sorties de la presse. Ils ne s'empressaient pas moins que leurs immortels ancêtres, à invoquer la vengeance du ciel sur les troupes anglaises, et sur leurs chefs, qu'ils appelaient des Moabites et des Philistins revêtus de beaux habits écarlates, et venant détruire les élus du Seigneur. Pendant que leurs discours solennels engageaient leurs concitoyens à frapper du tranchant de l'épée; les chefs, assemblés en conseil de guerre, discutaient s'ils devaient attendre les Anglais dans les positions où ils s'étaient retranchés, ou s'ils s'avanceraient pour s'opposer à leur débarquement. Ethan Allan, Ephraim Stone, Thankful Gallop et Ebenezer Pennyman, tous chasseurs intrépides et prédicateurs fanatiques, opinèrent pour un combat sur la rive, déclarant que les eaux engloutiraient les soldats de Pharaon, et que l'enfer serait alors rempli des ames dégénérées des enfans du despotisme. Le commandant en chef, Roberdeau, crut plus convenable de laisser l'ennemi débarquer, et de l'attaquer alors sur la

grève avant qu'il n'eut pu se former en corps réguliers.

— Nos citoyens, dit-il, sont braves, vigoureux et intelligens; mais leurs oreilles n'étant pas encore habituées au tumulte d'une bataille, il est plus prudent de les familiariser au carnage avant de leur faire tenir tête à des troupes disciplinées. Nous pouvons perdre la première, la seconde, la dixième bataille, mais ce n'est pas une raison pour croire notre cause en danger, la victoire finira par récompenser notre persévérance. Nos efforts doivent tendre actuellement à éclaircir les rangs des ennemis, à les tourmenter et les fatiguer par des attaques et des surprises continuelles. Détruisons-les partiellement, en les attirant dans l'intérieur du pays, où ni l'artillerie ni la cavalerie ne peuvent être d'aucun usage; et quand notre système sera réduit à une série d'escarmouches perpétuelles, nous serons avec eux sur un pied d'égalité. Chaque jour en diminuant leurs forces augmentera les nôtres; des recrues nous rejoindront à tout moment. Chaque arbre se changera pour nous en forteresse, et de tous côtés nos ennemis seront accablés. Il n'est pas d'armée qui, dans un pays tel que le nôtre, puisse résister à la destruction. Les Sué-

dois ont appris aux paysans russes l'art de la guerre, et bientôt les vaincus devinrent les conquérans. La guerre n'est pas une science composée de règles positives; le succès dépend seul du général qui juge avec le plus de discernement la position dans laquelle il se trouve, et sait le mieux en profiter. Ainsi, nous combattrons immédiatement les troupes anglaises au lieu de leur donner le temps de choisir une position. Nous résisterons assez long-temps pour leur faire autant de mal que possible, sans exposer nos soldats novices et indisciplinés au danger d'une déroute complète et au découragement qui en serait la conséquence. Dans cette manière de guerroyer, nos citoyens oublieront cette crainte que leur ont inspirée, dans leurs paisibles foyers, les troupes régulières, et bientôt l'ennemi perdra la confiance que nous aurons gagnée.

Ce système sage et prudent ne fut cependant pas compris par le conseil : le zèle et l'enthousiasme des chefs puritains refusèrent d'écouter la voix de la raison; car leurs espérances de succès étaient seules fondées sur leur confiance en la protection du Dieu des armées. Le brave Roberdeau, tout en respectant leur religion, tâcha cependant de leur persuader que la Divinité ne viendrait jamais comman-

der leurs cohortes, et qu'elle les abandonnerait à leur propre raison ; mais ses discours furent inutiles, et on résolut de livrer une bataille générale. On le pria de rejeter les conseils de la raison humaine, de ceindre l'épée de Gédéon, et d'entonner la trompette de Josué.

Voyant qu'il ne pouvait obtenir les suffrages de l'assemblée, Roberdeau montra les ordres secrets du général Lincoln, qui lui enjoignaient « d'attirer l'ennemi par des engagemens partiels et des retraites habiles dans l'intérieur du pays, vers Ticonderoga. »

— Maintenant, mes amis, dit-il, vous suivrez le plan que je vous ai communiqué, et je vais vous expliquer comment je veux le mettre à exécution.

Les chefs avaient à peine eu le temps de rejoindre leurs corps, quand les troupes anglaises entrèrent dans la baie, et que l'artillerie des vaisseaux fit des décharges nombreuses dirigées sur le rivage, afin de protéger le débarquement de l'infanterie. Les Américains, placés sur la hauteur, répondirent aux assaillans par un feu bien nourri, et en tirant presque à coup sûr. Ils étaient presque tous des chasseurs fort adroits, de sorte que les Anglais comp-

taient déjà un nombre assez considérable de morts et de blessés, avant que toutes leurs forces pussent être réunies sur le rivage.

La première division de bateaux, commandée par de Courcy, avait beaucoup souffertd es décharges d'un corps de troupes qui s'étaient retranchées sur un lieu fort élevé, commandant l'entrée du port. Voyant ses hommes tomber autour de lui à mesure que les bateaux étaient près d'aborder, Eustace sauta dans l'eau, et, suivi de sa division qui avait imité son exemple, il s'avança en ordre vers le lieu d'où partait un feu aussi meurtrier. Les forces de sa troupe étaient considérablement affaiblies par le nombre des morts et des blessés, néanmoins il marcha rapidement à l'assaut, dans l'espérance de déloger l'ennemi d'une position aussi importante; une balle de carabine l'avait déjà atteint à l'épaule et plusieurs autres avaient traversé son chapeau et son habit. Bellegarde était avec sa compagnie d'Indiens à bord d'un des vaisseaux éloignés du rivage, mais il observait avec attention les moindres mouvemens d'Eustace. L'œil d'aigle du jeune chef lui permit d'apercevoir l'intention de son ami et le danger auquel il s'exposait. Aussitôt il poussa un cri qui fut pour ses compa-

gnons le signal de le suivre, et tous au même instant, se précipitant dans les eaux du lac, se dirigèrent en nageant vers le lieu où ils pourraient attaquer de flanc la position qu'Eustace voulait emporter de front. Roberdeau la défendait en personne, et sans le mouvement spontané de Bellegarde, Eustace et sa division eussent succombé, quoiqu'elle fût composée des compagnies si connues du régiment de Frasier. Ils gravirent cette position escarpée en se retenant aux branches et aux buissons, et quand ils furent arrivés au sommet, un combat corps à corps s'engagea avec toute l'ardeur des lions en furie. Eustace, qui n'avait plus qu'une cinquantaine d'hommes non blessés, allait être accablé par le nombre, et sans doute il eût péri, si le terrible cri de guerre des Indiens conduits par Bellegarde n'eût attiré les Américains à la défense de leur arrière-garde. Ils l'attaquaient avec une impétuosité que n'auraient pu seules repousser de vieilles troupes disciplinées. Ce moment critique fut décisif : Eustace, affaibli par une perte de sang, mais soutenu par la nouvelle espérance de réussir, rassembla toutes ses forces : le peu de braves qui l'accompagnaient le secondèrent avec courage, et bientôt il eut chassé les Américains de leur position.

Ceux-ci avaient laissé un grand nombre de blessés incapables de fuir; mais la coutume des Indiens, au lieu de poursuivre l'ennemi, est de tirer leur couteau à scalper, et de recueillir sur les morts et les blessés autant de trophées qu'ils le peuvent de leur victoire. Ceux qui ont assisté aux chasses du cerf en France, qui ont vu plonger le couteau de chasse dans le cœur de la victime, et les chiens se disputer la curée, peuvent se faire une juste idée de la boucherie qui ensanglante un champ de bataille après une victoire remportée par des Indiens de l'Amérique du Nord. Nous nous abstiendrons de ces détails révoltans pour les cœurs même les plus endurcis et qui seraient loin d'embellir notre narration.

Eustace et Bellegarde se jetèrent entre les sauvages et leurs victimes, et le premier, au péril de sa vie, employa le peu de forces qui lui restaient à défendre de son épée les blessés et même à s'en servir contre les assaillans. Quelques-uns qui purent s'échapper et rejoindre leurs amis furent remplis de reconnaissance et d'admiration pour les efforts héroïques de ce brave officier, couvert lui-même de blessures, épuisé en outre par la fatigue et la perte de son sang. De ce nombre était le colonel Rober-

deau; quoique brièvement blessé, il fut le dernier à abandonner son poste, et chercha jusqu'au dernier moment à rallier ses troupes qui fuyaient dans les bois voisins. La prise de cette redoute permit à toute la division anglaise de débarquer et de chasser les Américains des lignes qu'ils avaient courageusement défendues contre un nombre supérieur de troupes choisies. Quelques victoires comme celle-ci (comme l'avait prédit le colonel Roberdeau) devaient assurer la tranquillité des habitans; car la perte éprouvée par les Anglais avait enlevé le tiers des troupes qu'ils employaient dans l'expédition.

Cette résistance inattendue et ses conséquences naturelles laissèrent les Anglais maîtres du champ de bataille, mais leur confiance diminua, et ils jugèrent plus prudent de ne s'avancer dans l'intérieur du pays que lorsque des forces considérables seraient venues à leur secours.

On a vu déjà que la conduite intrépide d'Eustace et la promptitude du mouvement opéré par Bellegarde avaient seuls décidé le succès dans ce combat opiniâtre. Néanmoins le récit officiel qui en fut publié en attribua toute la gloire au général, qui pendant l'action était resté constamment loin

du feu sur le pont d'un de ses bâtimens, et dans l'attitude d'un héros de théâtre. En outre, pour enlever d'une manière plus certaine le mérite de la victoire à ceux qui l'avaient remportée, Eustace et Bellegarde furent sévèrement réprimandés, l'un pour s'être jeté à la nage sans avoir reçu d'ordre direct, et l'autre pour avoir empêché les Indiens d'exécuter les ordres du gouverneur, qui leur permettait « de scalper tous les blancs qui pourraient tomber dans leurs mains (1). »

La réponse d'Eustace au commandant de l'expedition fut sous tous les points digne de son caractère noble et indépendant.

— Je suis, dit-il avec dignité, un soldat, et non un assassin; et si j'ai transgressé les lois de l'honneur, ma conduite sera jugée par un conseil de guerre. Je ne connais pas de loi qui soit contraire aux droits les plus naturels de l'humanité, et si elle existe dans notre code, je ne serai jamais le vil instrument d'une autorité qui peut m'employer à mutiler les morts et à égorger les blessés. Aucun

(1) Voyez les Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains, par Auberteuil.

ordre ne pourra jamais me faire exécuter ce que mon honneur personnel réprouve.

Le général, quoique irrité de cette réponse, était un politique trop rusé pour prendre de Courcy au mot, et soumettre sa prétendue désobéissance devant un conseil, qui, loin de le réprimander, pourrait attribuer à son courage tout le succès de l'entreprise, et lui enlever les lauriers qu'il cherchait à s'approprier. Bientôt cette affaire s'assoupit, sans être néanmoins oubliée.

Quant à Bellegarde, il n'avait même pas cru devoir songer au mécontentement du général : il aimait Eustace, et son seul but était de mériter l'estime et l'approbation de sa noble maîtresse. D'ailleurs son imagination était enflammée par les histoires qu'il avait entendu raconter d'un de ses ancêtres, qui avait été la terreur des Algonquins. Nous rapporterons dans le chapitre suivant les exploits extraordinaires de ce guerrier, assez semblables à ceux des héros de la fable.

---

## CHAPITRE XXV.

This is no world
To play with mammets, and to treat with lips,
We must have bloody noses and crack'd crowns.
SHAKESPEARE.

Croyez-vous que ce soit le moment de jouer aux jeux innocens et de baiser des lèvres roses? Non, non. Il s'agit de sang et de guerres. Nous aurons des crânes brisés et des visages meurtris.

Nous avons trouvé dans un ouvrage très-rare, publié il y a quelque soixante ans, un exemple bien extraordinaire, qui prouve dans toute sa force l'esprit entreprenant de l'un des membres de la famille de Bellegarde. Nous demandons au lecteur la permission de le lui rapporter, afin de lui donner une opinion plus convenable du caractère d'un

peuple, que les philantropes européens connaissent mal, jugent encore moins bien, et souvent méprisent.

Un Indien nommé Piarsket, dont la tribu était en guerre avec les sauvages de cinq nations, s'embarqua dans un petit canot avec quatre de ses compatriotes pour descendre le Saint-Laurent et chercher des aventures. Arrivé près de l'endroit où la rivière Sorel verse le tribut de ses eaux dans le fleuve, il rencontra cinq canots remplis d'ennemis. Piarsket affecta une grande surprise, et pour faire croire à ses adversaires qu'il s'abandonnait au désespoir, et qu'il était sur le point de se rendre à discrétion, il entonna le chant de mort. Cependant douze mousquets avaient été chargés avant son départ, chacun avec deux balles attachées l'une à l'autre par une petite chaîne longue de dix pouces environ. Les cinq bateaux ennemis s'approchaient pour s'emparer du canot monté par Piarsket et ses compagnons, qui, selon toutes les apparences, semblaient se disposer à se rendre; mais tout à coup ils firent feu, et les frêles embarcations de bouleau furent brisées; l'équipage des cinq canots fut tellement surpris, que chacun se précipita dans les eaux du fleuve, espérant se sauver; mais vaine-

ment, car Piarsket et ses compagnons purent massacrer autant d'ennemis qu'ils voulurent : cependant ils en réservèrent quelques-uns pour les livrer à la vengeance des femmes et des enfans de la tribu, dont le génie sauvage et cruel inventait les supplices les plus atroces. Cet exploit donna un relief encore plus éclatant à la férocité de ce chef célèbre; il ne cherchait que l'occasion de l'assouvir. Connaissant parfaitement les localités du territoire des cinq nations, il partit un jour par un temps de neige, en prenant néanmoins la précaution de mettre ses chaussures à l'envers, afin qu'on pût croire qu'il était d'un côté tout à fait opposé, dans le cas où ses pas auraient été remarqués. Arrivé près de l'un des villages ennemis, il se cacha dans les environs jusqu'à la nuit; entrant alors dans une cabane dont la famille était endormie, il les massacra, et emporta leurs chevelures au lieu de sa retraite. Le lendemain, les habitans du village cherchèrent vainement l'assassin. La nuit suivante fut témoin d'une tragédie semblable dans une autre cabane, et des recherches sur l'auteur de ces crimes affreux furent également sans succès; mais la troisième nuit, on avait eu soin de placer une sentinelle dans chaque maison. Chargé de ses chevelures,

qui étaient autant de preuves de ce qu'on appelait sa valeur, Piarsket entra doucement dans la première cabane, où une sentinelle avait été placée; courant sur le jeune Indien avec la rapidité d'un faucon, il lui enfonça son poignard dans le cœur, et s'enfuit en poussant des cris de victoire, et peu lui importait de donner l'alarme, car il savait qu'aucun de ses ennemis n'était assez léger ni assez vigoureux pour l'atteindre dans sa course. Il laissa donc ceux qui étaient à sa poursuite s'approcher de temps en temps, et, lorsque épuisés de fatigue ils ne pouvaient plus le suivre, il se reposait alors devant eux. Bientôt les Indiens renonçèrent à sa poursuite, et Piarsket affecta de profiter de leur lassitude, et disparut; mais il se doutait que ses ennemis ne craindraient plus un homme qui les fuyait, et se seraient endormis pour réparer leur fatigue, il retourna près d'eux, les tua tous, et ajouta leurs chevelures à celles qu'il rapportait déjà du village (1).

Avec un tel exemple de chevalerie indienne dans sa famille, Bellegarde ne pouvait attacher la moindre importance à la part qu'il avait prise au

(1) Histoire des cinq nations du Canada. Londres, édit. de 1755.

dernier combat ; son ambition était d'égaler, sinon de surpasser ses ancêtres, et il souriait avec un air de mépris en écoutant les félicitations que le général ne pouvait s'empêcher de mêler à ses reproches, pour son infraction à l'étiquette militaire.

— Ce chef connaît peu nos usages, dit-il à Eustace, s'il croit que les Indiens sont comme des machines qui ne se mettent en mouvement que lorsque le chef a donné l'impulsion ; les ordres de ma maîtresse avant tout.

Les Américains s'étaient ralliés à une petite distance de la baie de Burlington ; a l'exception du corps opposé à de Courcy, et commandé par Roberdeau, le reste avait peu souffert ; et quoique le commandant, brave et habile, eût reçu trois blessures, cependant il était satisfait du résultat de l'action : ses soldats, peu aguerris, avaient résisté avec plus de fermeté qu'il n'en attendait, et leur conduite lui fit espérer que la supériorité morale et physique de cultivateurs robustes, courageux, et combattant pour leur indépendance contre des troupes mercenaires, fixerait en peu de temps la victoire de son côté. Soixante personnes seulement manquaient dans ses régimens. Une autre défaite comme celle-

ci, mes braves compagnons, disait-il, et le Seigneur mettra nos ennemis en notre pouvoir! La perte de ceux-ci s'élevait environ à trois cents. Voilà ce que les compatriotes d'Eustace appelaient *gagner une défaite*, et cependant les gazettes ne parlaient que de triomphes; les cloches de Londres étourdissaient, en signe de victoire, les oreilles de tous les citoyens, et le général, regardé comme un nouveau Marlborough, reçut son brevet d'admission à l'hospice des Incurables, comme la récompense de ses glorieux services.

Les troupes de cette fameuse expédition, qui devaient arrêter la révolte dans les états de New-York et de New-Hampshire, s'étaient avancées vers Crown-Point, harcelées à chaque instant par les Américains, et décimées par la fatigue et les maladies; mais bientôt ils retournèrent dans leurs quartiers d'hiver.

La présence d'Eustace au chef-lieu du gouvernement colonial aurait pu sans doute exciter la jalousie du commandant de cette expédition, où le jeune officier et Bellegarde s'étaient couverts de tant de gloire. Il reçut donc l'ordre de rester dans un pauvre village sur les bords du lac Champlain,

pour commander cinquante hommes environ, et donner avis des mouvemens qu'il pourrait observer du côté des Américains.

Les Indiens, à l'exception de Bellegarde, retournèrent au lac des Deux-Montagnes; car ce fidèle jeune homme refusa d'abandonner Eustace dans une solitude aussi triste : il l'accompagnait, pansait ses blessures, et lui donna des preuves continuelles d'un dévouement sans bornes.

Eustace chargea l'un des Indiens d'une lettre pour le père Leclerc, qui en contenait une autre à l'adresse de Mathilde, et il suppliait le bon prêtre de lui envoyer sur-le-champ, et par un messager spécial, le récit de tout ce qui s'était passé au château d'Argenteuil depuis son départ.

La distance n'était pas trop considérable, et les occasions de communiquer par la poste étaient même assez fréquentes, mais Eustace ne reçut aucune nouvelle du château. L'hiver exerçait déjà ses rigueurs, et cette position était fort triste pour un Européen habitué aux commodités ordinaires de la vie; pour ajouter à ces désagrémens, Eustace était outré de l'injustice du gouvernement qui le laissait dans un lieu éloigné des ressources les plus ordinaires

de la vie, et où son service pouvait être remplacé par celui d'un simple sergent. Son détachement n'était pas assez nombreux pour repousser une attaque, si toutefois une tentative de ce genre pouvait s'effectuer dans une saison aussi rigoureuse. Il était donc la victime d'un pouvoir jaloux, et seulement parce qu'il avait des droit à ces témoignages de la faveur publique que le général recueillait sans les avoir mérités.

Pour varier la triste monotonie de sa solitude, il essaya de se créer des amusemens. Bellegarde lui apprit le moyen dont les Indiens se servent pour pêcher pendant l'hiver. Après avoir rompu la glace, ils approchaient de ces trous, quand la nuit était venue, une branche de sapin résineux enflammée, et prenaient avec des filets ordinaires une quantité innombrable de poissons attirés par cette lumière. Dans leurs chasses, ils tuaient une quantité suffisante de daims, de canards et d'oies, pour fournir leur table. Mais la patience d'Eustace s'épuisa, et cette existence matérielle, n'offrant aucune ressource pour l'esprit ou le cœur, lui devint bientôt insupportable. Les lettres qu'il envoyait par la poste restaient sans réponse, comme la première. Résolu de connaître les motifs de ce silence, il écrivit à Mathilde,

en lui peignant avec chaleur toute l'inquiétude qu'il éprouvait de n'avoir aucune nouvelle ni d'elle-même, ni de sa famille; et, pour être plus certain que sa lettre arriverait à sa destination, il pria Bellegarde d'en être le porteur.

Cet ami dévoué annonça aussitôt que pour satisfaire aux désirs d'Eustace, il était prêt à affronter toute espèce de dangers. Ils avaient combattu près l'un de l'autre, partagé les mêmes périls, et conçu une estime et une affection mutuelles. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, ils s'étaient juré la fidélité de deux frères d'armes lorsque Bellegarde avait sauvé Eustace d'un si grand danger sur la rivière Noire : celui-ci était susceptible des sentimens d'amitié les plus profonds, de même qu'un corps bien organisé et plein de vie acquiert de la vigueur en s'exerçant.

— Ne me laisse pas long-temps seul, dit de Courcy en le quittant, à moins toutefois que ton aimable maîtresse n'ait besoin de tes services.

L'Indien pressa sa main, et prit aussitôt le chemin du lac des Deux-Montagnes.

Quelques jours après son départ, Eustace prit son fusil, et, suivi seulement de son chien, il s'enfonça dans les bois pour chasser. Cet animal, qui semblait suivre la piste de quelque bête à une distance fort considérable, retourna tout à coup vers son maître, en paraissant très-effrayé. Eustace continua néanmoins de marcher dans la direction du lieu dont son chien s'était sauvé, et bientôt après, en effet, il aperçut sur la neige les pas d'un animal qui lui était inconnu; plus loin enfin, il aperçut un gros ours qui entrait dans une espèce de grotte formée au milieu de grands rochers. Eustace changea alors la charge de son fusil, y substitua des balles, et après avoir armé ses deux coups, il s'avança avec précaution vers la cachette de l'animal. L'odorat si fin que les bêtes ont en général avait sans doute averti déjà l'ours de la présence d'un ennemi. Il revint tout à coup à l'entrée de la caverne, en poussant des hurlemens menaçans, et se dressa sur ses pates de derrière dès qu'Eustace avança.

Un coup bien visé logea une balle dans la tête de l'immense animal, et fut bientôt suivi d'un second qui le renversa : l'ours fit encore quelques efforts, mais c'était l'agonie de la mort, et vainement il

essaya de rentrer dans sa caverne. Eustace, content de cette chasse, résolut d'avoir la peau, et d'envoyer chercher sa capture sur un traîneau par quelques-uns de ses soldats. Pendant qu'il examinait si l'ours était tout-à-fait tué, un bruit de pas retentit sur la neige, alors gelée a la surface, par l'effet d'un froid rigoureux. Imaginant que ces personnes pouvaient être quelques-uns de ses gens, attirés vers cet endroit par la détonation de l'arme à feu, il sortit de la caverne, et se trouva bientôt entouré de six hommes armés, qui, par leur costume et leur taille élevée, ne devaient pas être des Canadiens. Les fusils de chasse dont ils étaient armés furent dirigés vers lui, et on le somma de se rendre : Eustace était désarmé, et dans cet état, la résistance eût été aussi ridicule qu'inutile.

Il était tombé dans les mains d'un détachement qui venait de traverser le lac Champlain sur la glace, afin d'observer les mouvemens des troupes anglaises dans le Canada, et d'en rendre compte à leurs compatriotes. Les Américains le placèrent au milieu d'eux, sur un traîneau : deux chevaux légers l'emportèrent au grand galop sur la surface polie du lac.

Nos lecteurs connaissent assez le caractère de

de Courcy, pour juger de l'affliction profonde dans laquelle cet événement le plongea. Il resta triste et silencieux pendant que ses compagnons se réjouissaient d'une capture aussi heureuse. Quand ils furent à quelque distance du rivage, et que la crainte d'une poursuite ne les inquiétait plus, le chef de la troupe devint plus curieux, mais ses importunités ne purent obtenir d'Eustace que cette triste réponse :

— Je suis votre prisonnier, et tout-à-fait indifférent au sort que vous me réservez. Cessez donc, je vous prie, toutes ces questions oiseuses, auxquelles vous ne pourrez me forcer de répondre.

Jonathan Chase, chef de cette petite troupe, et qui était un des hommes marquans de sa paroisse, sentit son orgueil blessé par la taciturnité du prisonnier. S'apercevant cependant qu'il n'avait pas affaire à un homme d'une classe inférieure, il se contenta de dire à ses compagnons :

— Sur ma foi ! ce jeune gentilhomme est aussi muet que l'ours qu'il venait de tuer quand nous l'avons pris.

Puis, se tournant vers Eustace :

— Je suppose, monsieur, que votre langue ne

sera pas toujours paralysée quand vous serez au milieu de nos compatriotes, et sans doute le charme sera rompu aussitôt que nous serons arrivés dans la ville.

Les Américains appellent ville chaque nouvelle colonie où quelques maisons commencent à s'élever sur des lots de terre tracés d'après un plan, et c'est dans la conviction sans doute qu'elle deviendra bientôt assez populeuse pour mériter ce nom. Eustace fut conduit dans une de ces villes, et ses gardiens s'arrêtèrent devant une grande maison, bâtie en charpente, façonnée et couverte de lattes de sapin. Au premier aspect, et vues surtout de quelque distance, ces habitations ont un air de magnificence, et paraissent aux yeux d'un Européen bâties en pierre de taille peintes d'une couleur blanche. Plusieurs offrent d'assez bons modèles du style d'architecture italienne; elles ont un portique, des colonnes, une balustrade pour cacher le toit, et tous les autres attributs de l'élégance et du goût. Les matériaux ne coûtent rien, et les Américains semblent avoir profité de cet avantage pour orner leurs habitations des beautés les plus élégantes de l'architecture.

Un étranger est surpris, en parcourant ces villes,

de voir terminer une maison magnifique à côté d'une méchante cabane en bois; mais un tel spectacle ne parle-t-il pas, au contraire, en faveur de ce passage soudain d'une vie de privation à une vie confortable? naturellement ces exemples se reproduisent chaque jour dans un pays où l'homme affranchi des taxes, des contributions et des autres charges si nombreuses, qui épuisent l'industrie dans les autres pays, peut employer le fruit de ses travaux à l'amélioration de son état et de celui de sa famille. La cabane de bois avait logé l'aventurier hardi, sa femme, sa vache et son cochon vingt années auparavant, à l'époque où il fallait trouver dans les déserts ses moyens de subsistance. Maintenant, il est devenu riche cultivateur, vend aux nouveaux colons le produit de sa ferme, et se procure, avec le surplus de ses revenus, toutes les commodités nécessaires dans un état plus avancé de civilisation.

Pour l'intérêt de notre roman, nous nous permettrons une courte digression, qui fera connaître à nos lecteurs les progrès de ces nouvelles colonies, que le voyageur rencontre dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, au milieu d'immenses forêts. Obligé en les parcourant, de tenir sa monture

par la bride, à cause des fourrés et des branches qui s'étendent çà et là dans tout le luxe d'une nature vierge, le voyageur arrive enfin, après avoir triomphé de tous ces obstacles, dans une grande plaine que traverse une jolie rivière. Là, des rues et des places sont déjà tracées, et des maisons s'élèvent à mesure que les habitans acquièrent de l'aisance et peuvent employer les ouvriers qui émigrent des grandes cités de l'Europe, pour vivre à meilleur marché dans les lieux où ils auront plus d'occupation. Les mœurs de ces peuples sont en harmonie avec les progrès de leur prospérité et de leur indépendance.

Le fermier qui habite une ville bâtie seulement depuis quarante ou cinquante ans, est ordinairement le père d'une famille nombreuse. Comme les anciens patriarches, « *il est béni dans ses fils et ses filles.* » Ses enfans devenus grands l'aident dans ses travaux, et comme la terre n'est pas d'un prix élevé, et qu'on ne peut trouver facilement des domestiques pour la cultiver, une famille nombreuse d'enfans vigoureux est toujours, en ce pays, une source inépuisable de richesses. Les lois et les coutumes obligent ceux-ci à travailler pour leurs parens jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. Un jeune homme est libre

alors de demander un salaire, ou de se louer à ceux qui ont besoin de ses services. C'est ce qu'un fermier de la Nouvelle-Angleterre appelle prendre de *l'aide*; car le nom de *domestique* est un terme humiliant, réservé seulement aux esclaves. Les gages d'un cultivateur vigoureux et intelligent s'élèvent depuis cent jusqu'à cent cinquante dollars par an, avec la nourriture et le logement. Après trois ou quatre ans de travail, il a acquis une somme suffisante pour travailler à son propre compte, et assurer son indépendance à venir : de ce moment, il dédaigne la condition d'homme à gages.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul, et bientôt le jeune fermier choisit une jeune fille, élevée, comme lui, dans l'habitude du travail et des goûts simples. Elle a appris à faire du pain, du beurre et du fromage, à filer le chanvre et la laine, et à les tisser pour les vêtemens de son mari et de ses enfans; avec la graisse des bestiaux qui nourrissent la famille, et la potasse extraite du bois brûlé dans la maison ou dans la forêt voisine, elle sait faire également d'excellent savon. Ayant toujours été bien nourrie dans sa jeunesse, sans peines et sans soucis, elle est gaie, forte et belle : en un mot, une telle femme est une compagne digne d'un homme qui supporte les pri-

vations et triomphe de tous les obstacles d'une existence éloignée des ressources de la société. Sa dot, peu difficile à trouver dans la ferme de son père, se compose d'une paire de bœufs et d'un chariot. On le charge d'une charrue, des autres ustensiles nécessaires à l'agriculture, et d'une provision suffisante de viandes salées et de biscuit pour vivre jusqu'à la fin de l'automne. Enfin, dans un coin du chariot, la jeune femme s'établit sur un tas de foin, destiné à nourrir une vache qui forme l'arrière-garde. C'est dans cet équipage que le jeune couple quitte son pays natal, aux premiers mois de l'année, avec l'intention de s'établir dans un nouveau pays désert, où la terre soit fertile et à bon marché.

Les lois de l'Etat ont autorisé la vente d'immenses portions de terrains non cultivés à des capitalistes qui les subdivisent en fermes ou en lots de deux cents acres, pour l'établissement futur des colons qui arrivent de tous les pays.

Quand le jeune couple a choisi le lieu qui semble le mieux lui convenir, il s'empresse de conclure le marché avec l'agent du propriétaire, et une partie de la somme amassée pendant les trois premières années qui ont suivi l'émancipation du jeune

homme sert à en payer le prix. Il s'arme aussitôt de sa hache, et les arbres tombent sous ses coups à l'endroit où sans doute s'élèveront, peu d'années après, une église, un tribunal, ou une auberge.

Les bœufs traînent le bois dans un lieu où il est disposé en bûcher, et bientôt livré aux flammes. Les cendres produites par cet incendie sont répandues sur la terre, ou converties en potasse qu'on expédie dans les villes, si l'on se trouve dans le voisinage d'une rivière navigable. Ensuite, une maison de bois, assez grande pour loger le mari, la femme et leurs animaux domestiques, s'élève par ses soins. Des branches liées au faîte forment le toit, qu'il garantit de la pluie et des orages par une couverture d'écorces de bouleau. De la terre et de longues herbes remplissent les interstices des poutres qui composent les murailles; enfin, une cheminée de pierre complète cette habitation rustique. Si un moulin à scie n'est pas trop éloigné, on peut avant l'hiver se procurer quelques planches, qui permettent alors le luxe d'une porte et d'un volet. La fenêtre n'est qu'un trou carré de la largeur d'une écoutille de vaisseau de guerre, pratiqué sur un des flancs de l'édifice, pour introduire la lumière dans l'intérieur. Un lit, composé de gazon sec, est placé dans un

coin, et c'est là que ce couple heureux goûte les douceurs d'un repos inconnu à l'habitant des villes, au milieu de ses rideaux de soie.

Le premier soin du jeune fermier est de penser aux provisions de l'hiver. Il abat les grands arbres qui entourent son habitation, et plante du maïs dans un sol fertile et vierge, qui lui donne une récolte suffisante pour nourrir son ménage. L'année suivante, son petit troupeau est augmenté : il a un veau, des cochons et de la volaille; son fusil lui procure le daim dont les forêts sont remplies, et les ruisseaux du voisinage lui fournissent du poisson en abondance.

A mesure qu'il défriche et cultive plus de terre, il pense à ajouter quelques articles de luxe à ceux de première nécessité dont il est déjà pourvu. Des incisions faites à l'érable produisent une résine sucrée, qu'il change par l'action du feu en une bonne espèce de sucre brun. Quand il en recueille plus qu'il n'en faut pour la consommation de sa famille, il le porte dans une ville voisine, où il l'échange pour du thé ou du café.

D'autres agriculteurs arrivent, et bientôt il leur vend le surplus de ses revenus, ce qui lui permet

d'amasser quelque argent pour achever le paiement de sa ferme, ou acheter d'autres terres, si déjà il ne doit plus rien. Ses enfans, qui commencent à courir, font paître les bestiaux, et les ramènent le soir : l'aîné conduit les bœufs pendant que le père dirige la charrue. En peu d'années cette famille est riche, et sa prospérité augmente avec le nombre et l'âge de ses membres. Quand les bois sont entièrement abattus, les fermes florissantes, et que des marchands sont attirés par une population suffisante, une ville se forme presque aussitôt : les rues sont tracées, et les maisons s'élèvent comme par enchantement. On demande des machines et des ouvriers, et le fermier ne trouve plus aussi avantageux de fabriquer chez lui la toile et les vêtemens de laine; il se procure tous les articles nécessaires aux besoins de la vie, avec le porc, le blé, le fromage et le beurre que sa ferme lui fournit.

L'ancienne cabane de bois disparaît, pour faire place à une maison moderne, munie de toutes les commodités, les ressources, les *comforts* et les inventions d'un état avancé de civilisation. Bientôt arrivent l'avocat, l'aubergiste et le médecin : la petite ville devient une cité l'élégance et la richesse s'y introduisent, et bientôt l'église est remplie

de jeunes gens des deux sexes, qui rivalisent en recherches de toilette, de politesse et de manières, et toutes les extravagances de ces petites vanités se mêlent à la simplicité primitive des premiers habitans.

Les affaires, les marchés et les spéculations commencent le matin, et la journée se termine par une fête. Le tribunal se garnit de plaideurs : des discussions politiques et des réjouissances bruyantes ont lieu dans les tavernes; les intérieurs deviennent ennuyeux, on a besoin de nouvelles excitations. Le vice, la folie et la dissipation exigent des prisons et des hôpitaux.

L'homme qui a débuté avec une fortune de cinq cents dollars, et qui vivait dans la simplicité, ne parle plus que de milliers de piastres, de fonds publics, de hausse, de baisse, et trouve cependant que l'augmentation de sa fortune ne l'exempte pas de la goutte, de la gravelle et des autres infirmités qu'engendre l'opulence. L'ambition tourne la tête du plus heureux : à peine regarde-t-il son voisin, autrefois son égal et son ami, devenu son inférieur depuis que lui-même a acquis des richesses. Ils se disputent les honneurs municipaux et cherchent à

se faire nommer membres du corps législatif. L'un devient aristocrate, demande des dispositions répressives et des punitions sévères: l'autre reste démocrate, et excite la jalousie de la classe au-dessus de laquelle il n'a pas été capable de s'élever. Enfin, ils se déchirent, s'injurient, se haïssent, et jouissent ainsi des bienfaits de la civilisation et des progrès de l'intelligence.

Cette esquisse est un tableau fidèle des mœurs des Etats-Unis.

---

## CHAPITRE XXVI.

Réponds ! étranger. Que veux-tu ? Ici tu trouveras tout ce qu'une telle maison doit offrir : le bain, soulagement de tes fatigues : une molle couche où tu pourras reposer tes membres harassés ; mais surtout des regards vigilans, que l'équité dirige. ESCHYLE.

Ce fut dans une de ces nouvelles villes qu'Eustace fut amené comme prisonnier de guerre, et le grand édifice de bois dans lequel on le fit entrer était une taverne, où les personnages marquans de la paroisse étaient assemblés pour discuter les matières d'intérêt commun. Ils étaient assis en cercle autour d'une table couverte de gobelets d'étain ; on y voyait aussi une grande cruche d'eau et une bou-

teille de rhum fait avec de la mélasse distillée. L'officier dont nous avons déjà parlé, et qui commandait la position enlevée par Eustace à la baie de Burlington, se promenait de long en large dans cette pièce, et paraissait indifférent aux discussions agitées par les membres les plus distingués de la ville. Il reconnut aussitôt Eustace; mais, avec cette réserve commune à ses compatriotes, il ne fit aucune attention à lui. Le chef, ou plutôt le président de cette réunion, ainsi qu'ils le nommaient, se leva pour recevoir le prisonnier et son escorte. Etant à la fois le plus ancien de la paroisse et juge des sessions du district, il jouissait d'une haute considération.

Frère Jonathan Chase, chef du détachement qui avait pris Eustace, était clerc de la paroisse, shérif du district et capitaine d'une compagnie de milice. Forcé par certaines dettes qu'il ne pouvait payer de quitter sa ville natale, il était venu un des premiers s'établir dans cette colonie; car son amour pour la liberté n'avait pu s'accommoder des lois et de l'autorité dont il dépendait. S'avançant vers la table, il présenta son prisonnier avec autant de sang-froid que s'il eût montré le daim tombé sous ses coups dans sa chasse du matin.

— Monsieur le président, dit-il, j'ai pris ce jeune Anglais de l'autre côté du lac; je crois deviner qu'il appartient aux troupes qui se sont rassemblées dans le Canada pour nous opprimer.

Le président retira de sa bouche un morceau de tabac, le plaça devant lui, et sans lever les yeux ou montrer la moindre émotion, il répondit :

— Tels sont aussi mes calculs, frère Chase.

Prenant alors un air d'importance et de dignité, silence! messieurs, s'écria-t-il; et bientôt commença l'interrogatoire.

— Si je calcule bien, monsieur, dit-il en s'adressant à Eustace, vous savez qui je suis ?

— Je n'ai pas cet avantage, monsieur : peut-être cependant êtes-vous le magistrat de cette ville?

— Oui, monsieur, et à votre service; je calcule que vous êtes Anglais?

— J'ai l'honneur, il est vrai, d'appartenir à l'armée anglaise, en qualité de capitaine dans le dixième régiment d'infanterie de Sa Majesté.

— Hem ! je l'avais presque deviné.

— Vous pouvez même en être certain, monsieur; car je n'ai pas de motif pour cacher ma profession.

— Pourrais-je prendre la liberté, monsieur, de vous demander comment les Anglais traitent ceux de nos concitoyens qui tombent dans leurs mains ?

— N'ayant jamais eu à garder des prisonniers de guerre, je n'ai pas eu l'occasion de le savoir.

— Bien. En ce cas, je vous le dirai, moi; mais quel est votre nom, s'il vous plaît, monsieur?

— Eustace de Courcy.

— C'est un nom bien singulier, monsieur. Prenez-en note, Deacon-Cummins, dit-il, en s'adressant à un vieillard aux cheveux gris, qui était clerc de la paroisse.

— N'avez-vous pas pris plusieurs de nos concitoyens, à l'endroit où vous-même avez été arrêté ?

— Il n'y a pas de prisonniers à Chambly, monsieur.

— Cependant où sont ceux dont on s'est emparé

lorsque vos habits rouges se sont battus à la baie de Burlington ?

— A l'exception des blessés qui n'ont pu s'échapper, nous n'avons fait aucun prisonnier dans cette affaire. Je suppose que ceux-là sont à l'hôpital de Mont-Réal.

— En êtes-vous certain, monsieur ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais sur le compte des prisonniers.

— Mais ne croyez-vous pas que le gouverneur a permis aux Indiens de les scalper?

— Je n'ai aucun sujet de croire ce que j'ignore.

— Ne soyez donc pas aussi concis, capitaine : vous devez avoir eu connaissance de cette proclamation dans laquelle il promettait cinquante dollars par chevelure, afin d'engager les Indiens à tuer nos frères comme des loups enragés.

— Permettez-moi d'observer, monsieur, que je suis prisonnier de guerre, et non pas un témoin qu'on doive interroger sur des matières qui ne me concernent pas ; cependant, si les parens ou les amis de ceux qui ont succombé sous les coups de nos soldats ou des Indiens désirent connaître la vérité

dans cette affaire, je ne puis nier que la proclamation dont vous me parlez n'ait été publiée (1); mais ni moi ni aucun de mes compagnons d'armes dans les troupes anglaises ne pouvons être accusés d'un tel acte d'atrocité.

— Je suppose donc que vous êtes chrétien, monsieur ?

— Et votre supposition est bien fondée.

— Doyen Thatcher, dit l'un des membres du conseil, en s'adressant au président, j'opine pour qu'un siége soit donné au prisonnier. Nous ne sommes pas en séance actuellement devant Votre Honneur, et d'ailleurs, ne devons-nous pas nous mettre dans la position de nos compatriotes qui pourraient se trouver dans les mains des Anglais?

Quand Eustace eut pris un siége, l'interrogatoire continua.

— Vous aviez donc connaissance, monsieur, des

---

(1) « Nous avons reçu avis (dit un ministre à la Chambre des Lords) que le général C.... assembla près des trois rivières cent chefs indiens, alliés du gouvernement, qui lui apportèrent *un nombre considérable de chevelures*. Cette mesure est sévère, mais ses effets seront sans doute salutaires sur l'esprit des rebelles. » — *Essais historiques par Auberteuil.*

récompenses qu'on devait accorder pour nos chevelures?

— J'ai déjà répondu à cette question.

—Pensez-vous qu'en cette occasion le gouverneur ait agi avec humanité?

—Quelle que soit mon opinion personnelle, je ne me crois pas obligé de vous en faire part. Toute question sur la conduite de mes supérieurs, ou d'un officier autre que moi-même, me semble inutile à discuter ici.

— Cependant je suis certain, monsieur, que, si nos compatriotes devaient agir de la sorte avec leurs prisonniers, vous émettriez votre opinion.

—Je n'ai aucune observation à faire sur les principes politiques qui gouvernent votre conduite, et je ne demande pas de faveur pour moi-même. Je n'ai pas été conduit en ces lieux comme un espion accusé d'avoir agi dans cette guerre contre le droit des gens, et vous pouvez tirer avantage de la situation dans laquelle un hasard malheureux m'a placé, autant du moins qu'il pourra convenir à votre honneur national et à l'intérêt de votre cause.

— Par ma foi, vous êtes bien hardi, monsieur; et

si nous vous traitions de la manière dont le gouverneur agit envers les nôtres, je crois que vous chanteriez sur un autre ton.

— Vous ne trouveriez pas un seul soldat américain disposé à imiter une conduite aussi inhumaine, dit une voix sortant du groupe qui se tenait autour de la table. Ainsi, doyen Thatcher, je crois qu'il n'est pas nécessaire de fatiguer le prisonnier par des suppositions indignes de notre caractère.

—Je ne fais que mon devoir, colonel Roberdeau, répondit le président, d'un ton piqué.

Mais craignant d'exposer sa popularité, il se tourna vers l'assemblée, avec le sourire composé d'un solliciteur sur les lèvres, puis il ajouta :

Et j'en appelle à tous les citoyens ici présens.

Alors une discussion générale s'éleva dans la foule de curieux que l'arrivée du prisonnier avait attirés. Peu d'instans après, le colonel Roberdeau, obligé de monter sur une chaise pour les rappeler à l'ordre, s'adressa en ces termes à l'auditoire :

« Citoyens,

» Vous m'avez honoré du commandement de l'armée qui a soutenu l'attaque des Anglais à la baie

de Burlington, et je n'ai pas besoin de vous répéter que chacun s'est acquitté avec zèle, en cette circonstance, de son devoir de soldat-citoyen. L'officier anglais, qui est actuellement votre prisonnier de guerre, est celui qui a emporté la position que j'occupais, et je ne saurais faire un trop grand éloge de son courage et de son humanité pendant ce combat. Plusieurs de nos compatriotes, grièvement blessés, eussent été scalpés et massacrés si cet officier, et un jeune sauvage, qui paraissait le chef de sa tribu, n'eussent empêché les Indiens d'accomplir leur mission brutale; c'est lui dont la générosité sauva mes compagnons de la mort, et personne ne lui refusera la récompense due à son humanité.»

Roberdeau s'approcha aussitôt d'Eustace, et celui-ci reconnut le brave officier qui avait combattu avec tant de valeur à la bataille de Burlington, et qui eût sans doute fait prisonniers Eustace et ses soldats, sans le secours opportun de Bellegarde et de ses sauvages. Roberdeau embrassa de Courcy avec cordialité, les assistans furent émus; le froid président de la réunion sembla lui-même touché et sentir quelque sympathie pour de Courcy. Sa manière de la témoigner est assez caractéristique.

— Frère Amasa, dit-il, en s'adressant au maître

de la taverne, apportez-nous un bon bowl de punch; ce jeune homme doit avoir froid, j'imagine.

Quand le breuvage fut apporté, le vieillard, prenant de ses deux mains la coupe immense, leva les yeux au ciel et dit :

« Seigneur, fais toutes choses pour le bien de tes serviteurs. »

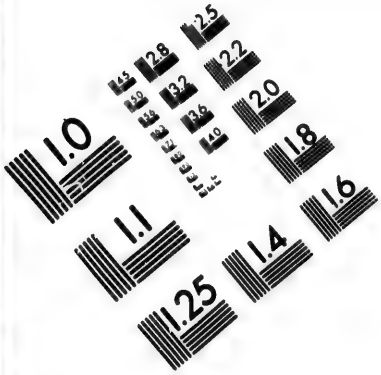
Et avalant ensuite une copieuse gorgée de la liqueur, il présenta le vase à Eustace, qui but à la santé du conseil municipal.

Après une conversation générale, entre Eustace et Roberdeau, sur la dernière bataille et la position probable des prisonniers, dont le sort intéressait vivement l'assemblée, et qui étaient au pouvoir du gouvernement canadien, le président rappela l'assemblée à l'ordre.

— Messieurs, dit-il, mes intentions n'ont pas été toujours aussi sévères qu'elles ont pu le paraître dans le principe envers ce jeune homme. Je désirais seulement le sonder, afin d'apprendre de lui ce qu'étaient devenus nos amis, au moment où ils étaient tombés dans les mains des Anglais; mais nous avons encore un devoir à remplir envers notre patrie. Cet officier est sans doute un chef puissant, et nous ne pouvons pas lui permettre de rejoindre

nos ennemis. Sa main a répandu le sang de nos compatriotes, mais son cœur s'en est repenti; et le Seigneur ne nous a-t-il pas ordonné de rendre le bien pour le mal, et de prier pour ceux qui nous méprisent et nous persécutent? Ainsi, ce jeune homme ne peut retourner au camp des Philistins, et j'ignore encore dans quel lieu nous pouvons le garder en sûreté. Notre prison [illegible] pas bâtie; nous n'avons pas, ainsi que nou[illegible]nent les journaux, des pontons pour y ent[illegible] pauvres malheureux, comme des harengs dans une caque, et quand même nous en aurions à notre disposition, je doute que nous suivions l'exemple des Anglais, et que nous laissions nos semblables périr dans la fange, la fièvre et le mauvais air.

A ces mots, le diacre fit une pause pour observer l'impression que son discours avait produit sur l'assemblée. Son autorité sur ses concitoyens était considérable, et on disait même dans le pays qu'il ne manquait pas de moyens. Il était le plus âgé de la congrégation presbytérienne, et, dans les conférences religieuses, il était toujours prêt à citer le texte de l'Écriture; en un mot, Thatcher savait sa Bible par cœur, était dévot avec conviction, et n'avait qu'un défaut, celui d'être créancier trop sévère, lorsqu'il



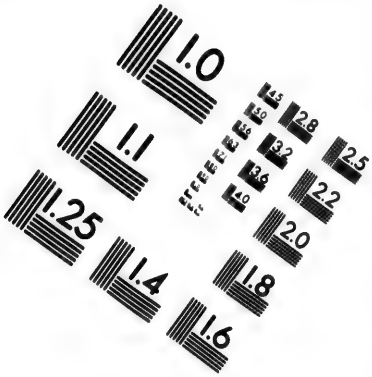
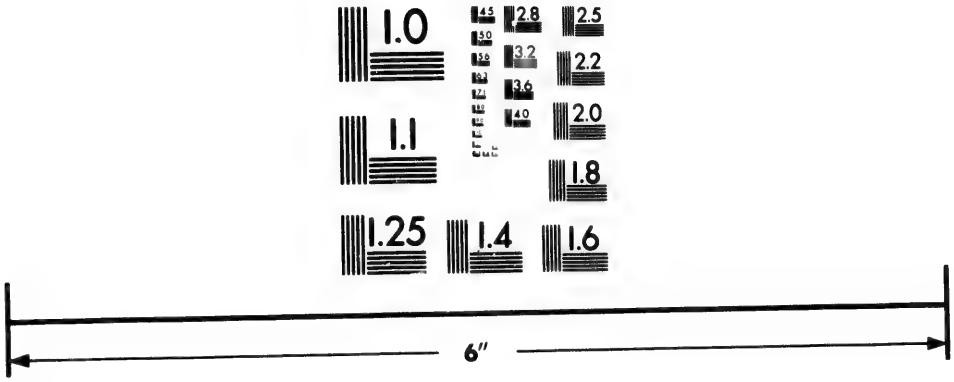
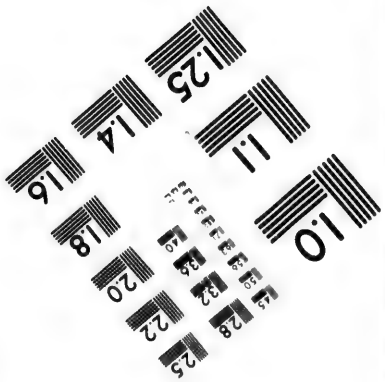


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

prêtait de l'argent à un pour cent par semaine, on donnait à un fermier des bestiaux maigres à engraisser, pour en partager plus tard le prix, et gagner ainsi cinquante pour cent.

— Je propose, monsieur le président, dit Roberdeau, de me charger du prisonnier et d'être responsable de sa personne. Cette mesure nous évitera des ennuis, et d'ailleurs, permettez-moi de vous informer qu'il n'est pas d'usage, en temps de guerre, de renfermer sur des pontons ou dans des prisons les officiers garantissant sur leur honneur qu'ils ne chercheront pas à s'enfuir.

J'approuve la proposition du colonel Roberdeau, dit Alijah Tinkam, vieux prédicateur du Connecticut; car, en enfermant ce jeune homme dans les prisons, ne le privons-nous pas des secours spirituels? Dimanche prochain est le jour de notre grande réunion, et le gardien que nous serions obligés de laissés près de lui, perdrait ainsi l'occasion d'entendre le grand Ebenezer Layland, l'apôtre savant du saint Évangile, envoyé vers nous par le Seigneur.

— Je vous ai déjà dit, reprit le colonel, que je m'engage à cette responsabilité, jusqu'à ce que le général Lincoln, commandant notre division,

m'envoie des ordres positifs à cet égard, et si le capitaine de Courcy jure sur son honneur de ne pas chercher à s'enfuir, il peut, dès ce moment, vivre dans ma famille. Plus tard, on l'échangera pour quelques-uns de nos concitoyens, et il sera traité d'après les ordres du gouvernement.

Eustace consentit aussitôt à ces conditions, et, après avoir donné sa parole par écrit, il se retira avec le colonel Roberdeau, dont la maison n'était pas très-éloignée du lieu où le conseil municipal s'assemblait.

Ce digne citoyen, officier brave, bienveillant et généreux tout à la fois, sentit redoubler son intérêt pour de Courcy, dont le nom était, comme le sien, d'origine française.

Peut-être, dit-il à sa famille, ce jeune homme est-il le descendant d'un des membres de ces sectes persécutées qu'on appelait huguenots, à l'époque où ces malheureux étaient chassés de leurs pays, comme des bêtes sauvages, par l'esprit fanatique qui dicta les derniers actes du règne de Louis XIV. Le grand père de Roberdeau avait été une des victimes de ce décret inhumain, si connu sous le nom de *révocation de l'édit de Nantes*. Sans cette mesure

atroce et impolitique, disait-il à ses enfans, nous vivrions sous le doux climat et dans les riantes vallées des Cévennes, au milieu de nos vignes et de nos mûriers. Les enfans du malheur doivent donc compatir aux infortunes des autres, surtout lorsque des scrupules de conscience y ont seuls donné lieu.

Puisque de tels sentimens animaient le cœur du maître de la maison, on conçoit facilement la manière franche et cordiale dont Eustace y fut traité, et il ne fut pas étonné de trouver la maîtresse du logis digne, sous tous les rapports, de la haute opinion que son mari lui avait inspirée. Les honneurs d'une hospitalité, simple, délicate et cependant recherchée, furent faits à l'étranger par cette femme distinguée. Elle était instruite, car elle avait pu, seule, et loin des ressources des villes, apprendre à ses enfans la musique, le dessin et plusieurs langues, avec autant d'habileté et de succès que dans un collége de Paris ou de Londres.

Souvent il arrive au voyageur de rencontrer, dans ces colonies éloignées des États-Unis, des individus dont l'érudition et l'urbanité forment un contraste frappant avec les mœurs grossières de la société

peu civilisée qui l'entoure. Ces effets sont dus à une variété de causes fort bizarre, et ce ne serait peut-être pas trop nous écarter du plan général de cet ouvrage que d'en développer quelques-unes.

Les habitans de ce pays amassent en peu de temps d'immenses fortunes, par le commerce ou d'heureuses spéculations; mais elles sont sujettes néanmoins à des changemens continuels, dus à l'absence totale de fermiers de rentes et de ces propriétés réelles qui produisent, dans notre vieux monde, des revenus constans et invariables. Dans un état où personne ne consent à travailler sur la terre d'un autre, il ne peut exister ni seigneurs, ni majordomes, ni vassaux, ni fermiers qui prendront un territoire à long bail. L'Américain ne travaille pour de l'argent que lorsqu'il n'a pas les moyens d'acheter une propriété, et peu de temps lui suffit, ainsi que nous l'avons déjà vu, pour se les procurer. Sa seule ambition est de devenir seigneur et maître de sa maison de bois et du champ qui l'entoure. Cette règle est générale dans cette immense contrée, et n'offre d'exceptions que dans le voisinage des grandes villes où la terre est d'un prix élevé. Le marchand, après avoir amassé dans son commerce de grosses sommes d'argent, ne

peut, comme en Europe, se procurer un revenu régulier ni obtenir un titre de noblesse. Les rangs de l'aristocratie ne lui sont pas ouverts comme dans les pays, où, loin des affaires, se forme cette classe distincte de la société qui ne doit son importance et sa considération qu'à ses richesses et à de nombreux vassaux. Le propriétaire d'un million d'acres, dans les États-Unis, n'a souvent pas de revenu régulier; semblable au marchand, il n'a d'autre fortune qu'un capital mort, et qui ne produit d'intérêts que lorsqu'il peut vendre à de petits acquéreurs, ou faire valoir des terres par des esclaves, comme dans l'Amérique du sud. Dans un tel état de société, le marchand est forcé de placer sa fortune dans des banques, des compagnies d'assurances ou des manufactures : il augmente le nombre de ses vaisseaux pour avoir plus de débouchés; mais ces tentatives sont dangereuses, et la faillite d'un correspondant, dans une partie éloignée de l'univers, suffit pour troubler ces beaux rêves d'argent, enfantés par la confiance téméraire de l'Américain. Chaque événement politique qui change le cours régulier de ses rapports l'expose à une banqueroute. Ainsi, rien n'est plus commun que de voir un homme, vivant peu d'années auparavant comme

un nabab, entouré de toutes les recherches que procure l'argent, échanger tout à coup son équipage brillant contre un modeste chariot, fuir le luxe des villes, et embrasser ce genre de vie que menaient notre ami Roberdeau et sa vertueuse famille. Quelques restes de sa grandeur première le suivent cependant dans sa retraite; sa femme a conservé son piano, ses filles leurs crayons et leurs pinceaux; lui-même a sauvé du naufrage général ses livres, amis fidèles, qui prêtent des charmes à notre solitude, et nous enseignent à supporter avec résignation les changemens de la fortune. Il reste le même; mais, dépouillé de cette vanité que donne la richesse, ses vues sur le bonheur terrestre sont plus saines; son éducation, ses manières et son influence sur ses voisins tendent à lui conserver, dans sa retraite, ce ton parfait et cette urbanité qui étonnent le voyageur.

En Europe, le gentilhomme qui perd sa fortune, perd aussitôt son indépendance, et devient l'humble protégé d'un ami plus heureux. Quelquefois il cherche un emploi dans l'administration; mais sans ordre, sans industrie, sans habitude des affaires, il n'en remplit qu'imparfaitement les devoirs : il perd sa dignité, conserve son orgueil, a plus de

fierté dans la tête que de noblesse dans le cœur, et semblable au chien bien nourri qui lèche la main qui le frappe, il devient la servile créature de quelque haut personnage.

Cette classe malheureuse d'hommes fournit les élémens de troubles et de désordres qui agitent la masse de la société. Ils servent avec ardeur le parti qui est au pouvoir, ou celui de l'opposition, et deviennent ce qu'on appelle en français « les ames damnées de ceux qui les emploient sous le titre de partisans et d'amis. » Enfin, ils composent ces essaims de parasites et d'aventuriers qui vivent d'intrigues. Quand ils ne peuvent trouver un de ces emplois qui n'exigent ni connaissance ni travail, ils remplissent les antichambres des grands et tous ces emplois insignifians que le luxe, la corruption et l'inégalité des fortunes ont créés.

Il n'y a pas de pâturages pour un pareil bétail dans les Etats-Unis d'Amérique. Là, chaque homme doit être « quelque chose » et travailler, s'il ne veut pas mourir de faim ou devenir un mendiant. Il lui faut un état ou une profession utile à la société. Tout le monde est occupé de travaux productifs, et telle est la cause principale des progrès rapides de la civilisation dans ce pays.

Le gentilhomme chez lequel Eustace devait vivre dans une honorable captivité était le fils d'un marchand dont les relations commerciales s'étendaient autrefois jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe. Mais les chances incertaines de la fortune l'avaient réduit à de faibles ressources pour élever sa nombreuse famille; et, son fils, effrayé de l'incertitude d'une profession dont le succès n'avait qu'une tranquillité temporaire, se retira dans les propriétés où nous l'avons vu établi, près du lac Champlain. Il y fit bâtir une maison grande et commode. Ensuite, avec l'aide de quelques paysans irlandais qui se louent pendant un temps déterminé pour payer le prix de leur traversée, il établit une ferme considérable dont les produits suffisaient pour mettre sa femme et ses enfans au-dessus du besoin. Son instruction, ses connaissances et sa supériorité personnelle lui donnaient sur ses voisins cet ascendant que les institutions les plus démocratiques ne sauraient même détruire. Il jouissait pleinement du fruit de ses travaux paisibles quand l'invasion dont nous avons déjà parlé les interrompirent.

L'histoire a rappelé l'origine, les progrès et le terme de cette persécution dont le seul but était de

donner une nouvelle force à ce parti de la Grande-Bretagne, qui se meurt par degrés maintenant de pléthore. Son corps est surchargé de graisse pendant que ses extrémités sont maigres et paralysées. Les partisans de ce droit divin attribué à la mère-patrie d'imposer des lois à la grande colonie, sans consulter ses habitans, ont accusé les Américains d'ingratitude; mais le temps qui, selon le proverbe italien, *è galant uomo*, a mis enfin au grand jour ces questions douteuses; et l'affection paternelle du gouvernement britannique a été proclamée par la ruine des villes, la violation des traités, et les récompenses promises aux tribus sauvages qui *scalperaient* ses sujets.

— Il est pénible pour un officier anglais doué de sentimens nobles et élevés, dit Roberdeau à de Courcy, d'écouter le récit de nos malheurs et de se trouver ensuite obligé d'être l'instrument de nos oppresseurs.

— On ne peut justifier ce qui est injuste, répondit Eustace; mais, ne pouvant être tout à la fois législateur et soldat, je me garderai bien d'exprimer aucune opinion sur des luttes aussi fâcheuses. Si les hommes étaient modérés, équitables et s'ils

se contentaient des acquisitions sanctionnées par la morale, je ne serais pas prisonnier dans ce moment, et la guerre cesserait entre deux peuples qui se regardent comme civilisés. Mais à en juger par le nombre d'années que ces nations ont employées à se faire autant de mal que possible, je dois conclure que la guerre est un mal nécessaire envoyé pour assainir la masse morale des populations, de même que les ouragans pour renouveler l'atmosphère. Les affaires de ce monde sont gouvernées par des lois générales qu'aucun individu ne peut modifier, encore moins comprendre. Chaque homme a, dans la position où la providence l'a placé, le cercle tracé de ses obligations et de ses devoirs; ainsi, vous et moi ne devons pas être accusés, quoique nous combattions dans des rangs opposés. La guerre a fait du courage une vertu, et nous sommes accoutumés à le respecter alors même qu'on l'emploie à combattre les lois. D'ailleurs, n'est-il pas la grande source des honneurs et des dignités depuis que les plus hautes classes de la société n'ont d'autres titres à la distinction et au pouvoir que leur mépris pour le danger?

Est-ce en effet à l'homme qui construit un vaisseau, invente une machine à vapeur, découvre la

vaccine, l'imprimerie ou le compas de marine, que sont réservées les faveurs?

—Ces matières sont jugées en Amérique sous un point de vue bien différent, répondit Roberdeau, et nous pensons avec Dean Swift que celui qui peut faire venir deux brins d'herbes là où il n'en poussait qu'un, a plus de droits à l'estime publique que les conquérans. En créant nos lois, nous consultons le bonheur de la masse au lieu de le sacrifier aux intérêts d'un petit nombre qui, plus heureux que d'autres, se croient plus sages, et oublient souvent, au milieu de leurs prospérités croissantes, les sources dont elles dérivent.

---

## CHAPITRE XXVI.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts.

HENRIADE.

Pendant le séjour d'Eustace dans cette honorable famille, la guerre continuait sur tous les points et un instant il eut l'espoir d'être délivré par la division du général Burgoyne qui passa près du lieu de sa captivité, c'était là même que le plus célèbre des officiers anglais remit son épée à Gates

et à Lincoln, tous deux à la tête de jeunes recrues. Les génies de ce lac semblent favoriser la cause de la liberté et de la justice : la victoire s'est toujours déclarée du côté des Américains dans tous les combats importans qui se sont livrés sur sa rive. Bientôt la mort héroïque du brave Burgoyne fut connue dans la ville où de Courcy était prisonnier; et la joie dont cette nouvelle fut généralement accueillie le convainquit qu'il n'y avait parmi ses habitans aucun partisan du gouvernement. Ce sentiment national ne se manifesta pas par des fêtes, des festins et d'autres réjouissances de ce genre, l'occasion était trop solennelle, trop importante, pour encourager chez un peuple grave et pieux les signes extérieurs d'une joie folle.

Les prédicateurs des villages s'empressèrent d'annoncer une grande réunion dans une plaine fort étendue couverte encore de forêts peu de temps auparavant, et les habitans de toutes les nouvelles colonies de cinquante milles à la ronde s'y rendirent aussitôt avec leurs femmes, leurs enfans, des tentes, des instrumens de cuisine et des provisions pour plusieurs jours. Cette réunion offrait le spectacle d'un véritable *bivouac*, avec cette différence seulement que les exercices étaient

la prière, le chant des psaumes et de pieuses exhortations. Le sommeil et quelques simples repas interrompirent seuls ces dévotions. Des arbres coupés à quelques pieds du sol servaient d'autels, où ces ministres zélés excitaient l'enthousiasme de leurs auditeurs par des paroles et des gestes qui sembleraient extravagans à nos ecclésiastiques; ces derniers s'adressent à la saine raison et non à la sensibilité extérieure. Lorsque l'un des prédicateurs avait fini, un autre commençait, et beaucoup d'auditeurs, jusque-là dévots assez froids, reçurent la lumière de la grâce et furent convaincus de leur réception au nombre des élus. D'autres, qui n'étaient venus que par curiosité, sentirent battre leurs cœurs et revêtirent l'armure de la foi, du patriotisme et de l'équité.

Eustace fut spectateur de cette scène si nouvelle sans être remarqué par la multitude; plusieurs priaient cependant pour sa conversion, et demandaient au Très-Haut d'enlever le bandeau qui couvrait ses yeux et de l'initier à la connaissance du monde céleste.

Eustace ne connaissait nullement les doctrines

fondamentales de ce peuple religieux; la sainte grâce, le bonheur des élus, la prédestination ne formaient aucune partie des dogmes de l'église dont il était membre : cependant il ne voulut pas rejeter, comme absurdes ou erronnés, des articles de foi qu'il était loin d'adopter. Un passage, que nous trouvons dans ses papiers, ne sera peut-être pas déplacé ici.

« Le principal argument de cette froide philosophie qui a cherché à tourner en ridicule toutes les émotions sublimes de la croyance consiste à rejeter tout ce qu'on ne peut comprendre, en d'autres mots, à ne pas croire ce qui n'est pas susceptible de démonstration. Il présente cependant une erreur fondamentale; de ce que nous ne comprenons pas une doctrine, s'en suit-il que nous soyons autorisés à la condamner comme fausse et à croire le contraire?

Nos organes peuvent embrasser certains objets limités et nécessaires à notre bonheur et à sa conservation; mais possédons-nous la faculté d'analyser ce que nous ne pouvons voir?

« Plusieurs hommes nient l'existence de l'ame seulement parce qu'ils ne peuvent décrire sa nature, sa forme et son action; d'autres, vont plus loin

et nient l'existence de Dieu pour se venger du créateur qui leur a refusé la connaissance, la sagesse et la puissance infinie qu'il possède. Notre intelligence est un instrument d'un usage habituel, mais ses lois nous sont inconnues. Nous jugeons l'ame par ses effets; mais notre raison est-elle assez forte pour soutenir que l'ame n'existe pas? Les matérialistes nient que nos sensations soient les élémens constitutifs de nos actions, et cependant la preuve en est aussi évidente que le corollaire d'une science positive. Pour analyser l'intelligence, nous devons posséder une faculté supérieure au sujet que nous examinons. Quand même il n'y aurait rien de pis, dans l'incrédulité, que le désenchantement des espérances, la nécessité de chercher le bonheur nous conduirait encore à adopter une doctrine plus consolante et plus aisée à croire que celle inventée par l'école du patriarche de Ferney, pour le malheur et le désespoir de ses disciples.

« C'est cependant de cette croyance tant calomniée que la science et la civilisation sont les fruits. C'est elle qui a produit tout ce qui se rapproche le plus de la perfection dans la littérature et les beaux-arts,

qui nous a laissé des monumens, preuves évidentes de son inspiration divine; les poèmes d'Homère, de Virgile, du Dante, du Tasse et de Milton; le Parthénon, le temple d'Ephèse et l'église de Saint-Pierre.

« Si Raphaël n'eût été qu'un froid matérialiste, eût-il donné au portrait de la Vierge cette expression que les artistes appellent divine? Cléomène croyait-il ne faire que la statue d'une Athénienne, lorsque, d'un bloc de marbre, jaillirent sous son ciseau, les formes incomparables de la Vénus de Médicis? L'incrédulité pourrait-elle enfanter le Jupiter de Phidias et l'Apollon du Belvédère? Non, ses conceptions se bornent à un canal, un pont, une grande route et un tombeau! Elle ne voit que la partie matérielle de l'homme. »

Eustace, dont les intérêts et les affections étaient loin du lieu où la fortune de la guerre l'avait placé, passait la plupart de ses journées dans un état d'abattement continuel. Il avait ce courage que la résignation donne aux hommes supérieurs; mais c'était une arme bien faible pour lutter contre l'incertitude où le jetait l'absence totale des nouvelles de Mathilde. Comment faire connaître sa position

à ses amis? Personne ne savait comment il avait disparu; on pouvait l'accuser d'avoir déserté, ou lancer sur lui d'humiliantes imputations pénibles pour sa famille, ses amis, et surtout pour cet être dans les affections duquel il avait placé toutes ses espérances de bonheur. Ces craintes le jetaient dans un profond désespoir, et rien ne pouvait l'en tirer; il s'y abandonnait chaque jour davantage. Un rapport avait été fait à Lincoln pour hâter son échange contre des prisonniers américains; mais le général, parti d'ailleurs précipitamment pour le sud, était occupé de sujets plus importans pour son pays que ne pouvait l'être la position d'un officier ennemi.

Bientôt Eustace regretta de recevoir chez le colonel Roberdean une hospitalité aussi bienveillante; car, enfermé dans une prison, il aurait pu s'échapper, éluder la vigilance de ses gardiens, rompre les liens qui enchaînaient sa liberté; mais il était retenu par l'honneur, et son généreux ennemi en avait toute la responsabilité.

—Il n'est pas étonnant, se disait-il souvent, que les hommes préfèrent la mort à la captivité. Ici je végète sur un sol où mon bonheur se flétrit, privé de ce qui peut embellir ma vie; et ignorant ce qui peut être arrivé à celle que j'aime, je vois

mes jours se perdre dans l'obscurité et l'inaction. Un malheureux hasard a détruit le but de mon ambition et les espérances de ma famille; et maintenant si je redeviens libre, puis-je consentir à devoir ma renommée aux succès d'une cause que ma raison et mes sentimens condamnent ? Est-ce ainsi que se réalisent les rêves que je faisais en entrant dans cette carrière, et lorsque l'horizon se présentait à mon imagination, brillant d'avenir, de bonheur et de joie. Hélas ! au lieu de cueillir les fleurs du printemps et de respirer leur parfum, je sens que tout est fané et flétri dans ma destinée. Dans quel but la nature m'a-t-elle donc donné des passions vives, de l'intégrité et une force physique et morale aussi puissante, si de tels avantages doivent s'anéantir dans la paresse et l'obscurité, pendant que tant d'autres sont placés dans des situations supérieures à leurs facultés et à leurs caractères ? Que le sort des Américains, dont les nobles efforts sont chaque jour couronnés du succès, est, selon moi, digne d'envie ! Mais ces situations artificielles de la société, où « la course n'est pas réservée au plus léger, la bataille au plus fort et les faveurs au plus intelligent, » ne sont pas faites pour des hommes comme moi. S'il avait plu à la Providence de

nous placer, Mathilde et moi, dans une de ces villes naissantes d'Amérique, en nous permettant d'y chercher le bonheur, par le chemin le plus court, nous ne serions pas l'un et l'autre dans une condition que ne pourrait envier le journalier le plus misérable !

Telles étaient chaque jour les réflexions de de Courcy; sa santé s'affaiblissait; il devint mélancolique, taciturne, perdit le sommeil, l'appétit; et quoique l'excellente famille de Roberdeau lui témoignât ces attentions inspirées par la sympathie et ces mille preuves d'attachement capables de consoler sa tristesse augmentait, il fuyait toute espèce de distraction, et bientôt même ses traits portèrent les traces visibles des ravages de la douleur. Roberdeau, voyant le changement qui s'opérait chaque jour sur ces traits nobles et virils et sur cette santé si brillante autrefois, eut réellement pitié d'Eustace, et lorsque celui-ci devint si faible qu'il ne pouvait même plus quitter sa chambre, ce brave et généreux Américain résolut de prendre des mesures pour obtenir sa liberté, et le renvoyer au lac des Deux-Montagnes. Dans ce but, il écrivit la lettre suivante au commandant en chef de l'armée américaine.

Général,

Un officier anglais du 10e régiment d'infanterie est prisonnier depuis long-temps dans la ville que j'habite. Il fut mon adversaire à la bataille de la baie de Burlington, et enleva la position que je défendais: il déploya un courage et une énergie extraordinaires. Dans ce combat, j'ai éprouvé le malheur de perdre plusieurs de mes amis qui ont trouvé une mort honorable dans les rangs de nos ennemis en combattant le capitaine de Courcy; mais son humanité et sa générosité, en cette occasion, lui ont donné des titres à mon estime et à mon dévouement. Il a eu le courage de résister aux ordres sanguinaires donnés aux sauvages alliés de massacrer et de scalper les prisonniers ! Lui-même les a défendus en s'exposant, dans un moment où le salut de la division qu'il commandait aurait pu servir de prétexte à une conscience plus timorée pour permettre aux Indiens de scalper tous les blessés. Depuis que le capitaine de Courcy est dans nos mains, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour lui prouver que les Américains savent apprécier dans

leurs ennemis ces sentimens d'humanité qui dirigent leurs propres actions. Sa santé a gravement souffert, et le peu de forces qui lui restent s'affaiblissent chaque jour dans la douleur de sa captivité et loin des objets de son affection. Je demande sa liberté, en y mettant pour condition qu'il ne servira plus contre nous, et je m'engage pour l'avenir à être responsable de sa conduite, comme je l'ai été pour le passé : sa parole est sacrée, et il m'en a donné des preuves depuis sa captivité.

Je vous demande, général, de sauver une vie qui a été exposée pour défendre nos compatriotes, et en même temps de donner une leçon de générosité à ceux qui affectent d'être nos supérieurs.

Il
d'une
nos an

## CHAPITRE XXVII.

Thus goldfinches, in fields well placed,
The distant birds engage,
And by their dainty forms and voice
Invite them to their cage.

PETER PINDAR.

Que l'adresse de l'oiseleur place au milieu d'un champ, l'oiseau captif. A sa vue, au son de sa voix, les autres oiseaux s'empressent de voler vers la cage où se trouve le prisonnier.

(PIERRE PINDARE.)

How sometimes Nature will betray its folly,
Its tenderness, and make itself a pastime
To harder bosoms!

SHAKESPEARE.

Voyez comme dans les cœurs les plus durs, un caprice d'humanité vient à éclore!

(SHAKESPEARE.)

Il est temps de laisser Eustace livré à l'espoir d'une réponse favorable, et de retourner près de nos amis, au lac des Deux-Montagnes.

Quand Mathilde eut donné ses derniers ordres à Bellegarde pour veiller sur de Courcy, et que ce fidèle ami de la maison d'Argenteuil fut parti pour rejoindre l'armée, toute la famille, à l'exception de Bertinval, fut triste et silencieuse. Le vieux baron ne put lui-même échapper à cette mélancolie, dont l'influence s'était répandue depuis quelques heures : et cependant il aurait dû se réconcilier avec l'absence d'un étranger, que sa fille semblait aimer. Les malheurs et les désastres de la guerre devenaient les sujets généraux de la conversation, et madame de Belrose, versait des larmes en pensant que la faim, la maladie, ou les combats, pouvaient priver la société d'un jeune homme qui possédait, comme de Courcy, disait-elle, toute la grâce et la politesse d'un chevalier français. Elle croyait qu'il ne devait cette supériorité qu'à son éducation au collége de Saint-Omer, parce que les Anglais, qui n'ont jamais quitté leur pays, sont orgueilleux, maladroits et raides. En outre ils craignent tellement, ajoutait-elle, de passer pour des personnages moins importans qu'ils ne s'imaginent l'être eux-mêmes, que tous les jeunes gens de ce pays sont étrangers à

cette élégante simplicité de manières qui caractérise en France l'homme bien élevé. Le proverbe « Fier comme un Écossais » ne pouvait s'appliquer, selon elle, à un peuple qui montrait si peu de bienveillance pour les étrangers qui n'ont pas été présentés avec la formalité employée dans la réception d'un ambassadeur, à un peuple qui daigne à peine, dans une diligence ou sur un bateau à vapeur, dire l'heure qu'il est ni le côté d'où souffle le vent, dans la crainte de donner une moins haute idée de sa dignité à son interlocuteur ; à un peuple, enfin, que personne n'aime, et que tout le monde respecte.

Ces observations ennuyaient Bertinval, qui se prétendait juge souverain en pareille matière, et assurait que l'aménité de de Courcy n'était que de l'affectation. — Il sent sa propre force, dit le père Leclerc, et sans doute il compte sur elle pour obtenir ce respect dû à la supériorité, à la candeur et la bonne éducation. Je suis certain qu'Eustace méprise cette morgue que beaucoup de gens empruntent pour en imposer à l'opinion des autres, et usurper des titres à une estime qui flatte leur vanité et leur amour-propre. Cependant le charlatan qui vend ses drogues sur la place du marché, pour gagner sa vie, est moins méprisable que ces coquilles do-

rées sans amandes qui cherchent à passer pour ce qu'elles ne sont pas.

—Votre opinion sur les Anglais est juste, dit Bertinval, si toutefois c'est à ce peuple que vous l'appliquez.

—Ce n'est pas mon intention, répondit le prêtre, car on trouve partout des imposteurs de cette nature, et sans les chercher bien loin.

Bertinval rougit, cependant il ajouta : — Cette candeur à laquelle vous paraissez attacher tant de prix convient à une jeune fille ; mais c'est une mauvaise marchandise dans le commerce du monde. Il me semble que votre argument prouve trop que ceux qui conserveraient des principes ne pourraient éviter d'être trompés dans l'état actuel de la société.

—Ceux qui manquent de candeur, dit le prêtre, trompent leurs semblables et finissent par se tromper eux-mêmes. Un homme ne peut long-temps contrefaire les vertus qu'il ne possède pas, et quand la fraude est découverte, le public en fait justice.

—Vous avez été fort malheureux, père Leclerc,

si, dans le cours de votre vie, vous avez trouvé l'original du portrait que vous avez peint. Quoique j'aie beaucoup vécu dans la société, je n'ai cependant pas eu l'occasion d'y remarquer autant de fourberie.

—Au milieu de la société, monsieur, on n'a pas, il est vrai, d'occasion d'analyser avec soin les motifs de la conduite des hommes; nous ne voyons que la surface des choses; mais c'est dans l'intimité d'une confiance sans réserve que le manque de candeur est fatal au bonheur. Certainement Tartufe n'était aux yeux du monde ni un coquin, ni un hypocrite.

—Je vous demande pardon de vous rappeler, père Leclerc, que *Tartufe* avait été écrit contre les gens de votre état à une époque où il était dangereux, sinon impossible, de les attaquer directement.

—Le grand peintre des vices et des folies humaines, dont vous voulez parler, monsieur, a cherché à désigner, en peignant Tartufe, les méchantes gens de toutes les classes, et tout hypocrite y retrouve quelques-uns de ses traits, soit qu'il les déguise sous la soutane, les flatteries d'une gravité composée, ou la légèreté affectée de ce que

vous appelez un bon garçon : et ce dernier est le plus dangereux ; c'est celui qu'on soupçonne le moins de fourberie.

Le ton de ce dialogue était trop animé pour ne pas attirer l'attention du baron, qui ne pouvait comprendre la chaleur du bon chapelain. Il y avait quelque chose de personnel dans son entretien avec Bertinval, et quoique le baron n'ignorât pas quelques-unes des fautes de son neveu, cependant il ne pouvait soupçonner que les observations de Leclerc lui pussent être appliquées. Bertinval semblait sans efforts se conformer à l'existence douce et patriarcale de d'Argenteuil, et celui-ci le croyait aussi parfait que pouvait l'être un jeune homme de son âge. Il s'accommodait en tout à l'humeur du vieillard, affectait un goût vif pour la retraite, et ne parlait qu'avec un dédain apparent des vices de la société et de l'immoralité des grandes villes. Il accompagnait son oncle dans ses promenades, et prenait intérêt à tout ce que le baron aimait. Enfin, l'ascendant qu'il prit sur lui fut tel, que d'Argenteuil l'appelait son bâton de vieillesse, les os de ses os et la chair de sa chair. L'attachement de Bertinval lui paraissait d'autant plus nécessaire que sa fille ne lui témoignait d'autres attentions

que celles qui semblent machinales, involontaires, et sont à la fois le résultat de l'habitude et du sentiment. —C'est une bonne fille, disait-il, mais froide et réservée; jamais elle n'a éprouvé le besoin de tendresse et de sympathie que peuvent seules éveiller en son cœur des causes étrangères à ces objets de son affection de tous les jours.

En effet, Mathilde s'était, depuis quelque temps, éloignée de la société de son père afin d'éviter celle de son ami et de son compagnon. Le bon et prudent chapelain l'avait avertie de l'influence que gagnait Bertinval; mais elle avait trop de confiance dans la tendresse et le bon sens de son père pour craindre la conséquence des mauvais procédés que son cousin pourrait être disposé à employer. Elle se trompait cependant. Il y a un âge où les différentes sources du bonheur habituel de l'homme se tarissent dans son cœur; c'est lorsque les hommages du monde cessent, et avec eux la jouissance qu'ils donnaient. A cette époque de faiblesse et de dépendance, on a besoin, dans le cercle de la famille, d'un surcroît de tendresse et d'attentions, et l'on recherche alors dans son intérieur une bonté qui nous indemnise de celle qu'on nous témoignait autrefois dans le monde. En général,

les enfans ne s'aperçoivent pas de ce changement chez leurs parens. Accoutumés dès l'enfance à recevoir beaucoup et à rendre peu, ils ne prévoient pas que leur rôle doit changer et devenir plus difficile à remplir. Ceux même qui comprennent le sentiment impérieux du devoir le remplissent sans intention ; ils ne réfléchissent pas que le devoir est un conseiller froid et inflexible dont un être moral ne saurait éluder les lois. Ceux qui se bornent strictement à les exécuter peuvent se regarder seulement comme à l'abri du reproche; mais leur conduite doit-elle pour cela exciter la sympathie ou l'affection? Non, certes, elle pourrait passer au contraire pour un défaut d'amour et de cordialité dans les familles, souvent même pour une complète indifférence. Il y a des parens qui en sont révoltés, d'autres ne peuvent tolérer cette manière de répondre à tant d'années de tendresse et de sollicitude. L'amour, quelle que soit sa nature, est tout entier dans ce vieux proverbe : « C'est un jeu auquel on ne peut jouer tout seul. » Les enfans devraient retenir ce principe : aucun âge n'est exempt de son exigence et encore moins celui où on a besoin de ces consolations méritées le plus souvent par le sacrifice du repos, de la santé et du plaisir.

Mathilde aimait et respectait sincèrement son père, et, jusqu'à l'époque où elle avait connu de Courcy, il avait été son seul ami. Sa gentillesse et sa vivacité prêtaient à la société du baron des charmes qui le rendaient indépendant des autres. Il connaissait toutes ses pensées, tous ses désirs, était son meilleur ami, et serait devenu son confident si elle avait cru devoir lui découvrir son inclination et son engagement secret avec Eustace. Mais un amour comme le sien invite à la solitude, et le baron, sans en connaître la cause, s'aperçut cependant que sa fille n'était plus à son égard la même qu'auparavant. Les pensées de Mathilde étaient en effet dirigées constamment vers Eustace. L'absence de ce dernier dépouillait tout ce qui l'entourait de son prestige accoutumé; son poney, ses chiens, ses livres et sa musique furent négligés; elle commençait mille choses sans en terminer aucune. Ses promenades étaient longues et solitaires, et quand les occupations de son père lui faisaient croire qu'il ne s'apercevrait pas de son absence, elle se rendait alors auprès de la croix de fer, témoin silencieux des promesses de son amant. Là, elle versait des larmes et adressait des prières au ciel pour son salut et sa constance. Cette disposition changea entièrement

ses habitudes, et abandonna son père à l'adroite influence et à la perversité de son cousin.

Avant qu'Eustace eût été fait prisonnier par les Américains, il avait adressé au père Leclerc une lettre pour Mathilde; mais ni l'un ni l'autre ne la reçurent, nous allons en expliquer la cause.

Déjà nous avons parlé des opinions politiques du baron. Il était noté le premier sur la liste de ceux qui détestaient le gouvernement anglais, et comme son rang et sa fortune lui donnaient une grande influence, il était particulièrement surveillé. Jamais d'Argenteuil n'avait paru disposé à devenir le partisan du sir Crowdie Mac-Grosgutt, dont l'exclusive affection pour les Anglais choquait l'ancienne noblesse du pays. Incapable de se concilier ceux qu'il gouvernait, sir Crowdie ne connaissait d'autres moyens que la force et la ruse pour assurer leur obéissance.

Quand Eustace reçut l'ordre d'organiser la milice, on lui donna à entendre qu'il devait donner dans ses rapports au quartier-général son opinion sur la conduite et la fidélité de d'Argenteuil. Comme il n'en avait tenu aucun compte, on eut recours à un agent plus complaisant et moins scru-

puleux. La moralité de Bertinval ne s'effrayait pas du rôle d'espion ; d'ailleurs il désirait s'assurer d'avance une partie de la fortune du baron, et un grand pouvoir sur sa personne, dans le cas où un événement imprévu lui ravirait l'espoir d'épouser sa cousine. Sa qualité de proche parent éloignait tout soupçon, et, séduit par les magnifiques promesses du gouverneur, Bertinval ne songea plus qu'à satisfaire son ambition. Sa partialité bien connue pour les Anglais inspira quelque confiance en son zèle et en son dévouement; l'impunité dont le pouvoir sait entourer la bassesse lui fit accepter sans hésitation cette tâche odieuse. D'ailleurs il pouvait facilement la cacher, sous prétexte de faire sa cour à Mathilde. Cette mission lui avait été proposée par l'intermédiaire d'un de ces hommes faciles, le major de la place, qui, dans plusieurs occasions, avait été à même de juger de l'élasticité de sa conscience. Afin de pouvoir exécuter cette tâche plus facilement, il avait secrètement obtenu la nomination d'un ancien employé à la place de maître de postes dans la ville de Sainte-Anne; celui-ci reçut l'ordre de lui remettre toutes les lettres qu'il voudrait ouvrir, sans aucune exception. Ce fut par ce moyen qu'il eut bientôt connaissance

des sentimens d'Eustace, et qu'il détourna les lettres adressées à sa cousine ou au père Leclerc. Ayant découvert le secret de l'engagement de Mathilde avec de Courcy, il forma son plan de vengeance. Pour réussir, il résolut de détourner le baron de cette union, de surveiller la conduite de Mathilde en tâchant d'exciter contre elle l'animosité de son père; et, s'il était possible même, de la remplacer dans l'affection du vieillard. Aucune autre ressource ne lui restait, et, dans son découragement, il se détermina à lutter avec patience jusqu'à la dernière extrémité contre les obstacles qui s'opposeraient à la possession de cette fortune; sur elle seule reposait l'espoir de sa future indépendance. Des motifs de soupçons excités par les circonstances politiques vinrent augmenter l'influence de Bertinval sur la destinée de son oncle.

Le roi de France venait de se déclarer en faveur de la révolution; l'arrivée de Lafayette et de Rochambeau, envoyés à leur secours avec une flotte et une armée, donnait de justes inquiétudes au gouvernement canadien: car la présence de ces deux généraux dans la colonie eût suffi pour réveiller les anciens sentimens de la population, s'ils lui avaient offert une forme de gouvernement ré-

publicain, ou celle dont le traité de 1760 les avait privés. Plusieurs anciennes familles avaient perdu leur influence et leur autorité politique, par la nomination des étrangers à tous les emplois élevés; elles désiraient vivement l'expulsion des Anglais de leur pays, et une révolte générale eût pu s'opérer si les plus sages et les plus modérés des chefs n'eussent été retenus par la crainte de maux plus grands encore produits par les institutions démocratiques, greffées sur l'ignorance et la superstition. Le clergé partageait leurs vues. Il appartenait à la religion catholique romaine, dont l'essence est le quiétisme, et qui, par conséquent, n'admet aucune discussion, aucune recherche ni aucune innovation, quels que soient leurs buts et leurs genres. Les habitans des rives du Saint-Laurent sont heureux, ignorans et dévots; jamais ils ne lisent ni n'écrivent, et les sujets de polémique ou de politique leur sont aussi peu familiers qu'à leurs troupeaux. Jamais ils n'ont entendu discuter de dogmes, et leurs prêtres seuls sont chargés, pour eux, de s'occuper de leurs devoirs en cette vie, et de leur salut dans l'autre; enfin leur respect pour le clergé et leur religion est le seul gage de fidélité qu'ils présentent au gouvernement britannique. Si celui-ci les avait traités

comme le furent les Irlandais, qui professaient la même doctrine, le Canada eût cessé d'être au nombre de ses colonies; mais, heureusement pour ces sujets pacifiques de la Grande-Bretagne, leur éloignement de la métropole augmente le danger qu'il y aurait de les accabler de dîmes et de taxes destinées aux dignitaires d'une religion qu'ils ne professent pas.

La crise dont nous venons de parler demandait une grande surveillance de la part du gouvernement, et la conduite de d'Argenteuil l'inquiétait. Celui-ci montrait peu de zèle, et dans les réunions de la milice dont il avait le commandement, il ne parlait aux troupes que de leur pays, de l'importance qu'il y avait pour eux à défendre leurs droits; mais jamais il ne leur disait un mot en faveur du gouvernement. Dans son intérieur, il amusait quelquefois sa famille de projets fantastiques; ayant même remarqué, parmi les officiers français qui étaient venus secourir les Américains, les noms de plusieurs personnes liées en France avec sa famille, il leur écrivit par une correspondance particulière, afin d'apprendre quels étaient leurs projets par rapport au Canada. Bertinval, qui était le conseil de son oncle, l'encourageait dans son dégoût pour le

gouvernement colonial, et transmettait aussitôt à sir Crowdie les rapports les plus exagérés sur la conduite du baron. Ce fut par des moyens si infâmes que cet être ingrat et pervers prépara le piége où devait tomber un vieillard trop confiant, lorsqu'il aurait l'occasion d'usurper, par la force et la terreur, ce que son mérite personnel ne pourrait jamais lui acquérir.

A cette époque le baron tomba malade, et cet état augmenta ses inquiétudes. Il craignait de laisser sa fille dans le monde, sans protecteur naturel. Ayant donc résolu de mettre ordre à ses affaires, il fit venir son neveu dans sa chambre.

— Vous savez, mon cher ami, dit le vieillard, que depuis la mort de votre mère j'ai toujours nourri l'espoir de vous unir à ma fille; elle a paru malheureusement si peu disposée à seconder mes désirs, que j'ai attendu jusqu'à ce moment, dans l'espérance de la trouver plus docile; mais le moment actuel, où ma vie semble approcher de son terme, ne me semble pas favorable pour renouveler mes instances; ma fille pourrait, avec raison, différer ce mariage à cause du mauvais état de ma santé. Mais, dans le cas où je ne me rétablirais pas, j'ai dis-

posé de ma fortune, de manière à vous donner tous les moyens possibles de terminer heureusement une affaire que j'avais tant à cœur. Vous serez tous deux héritiers de ma fortune, par moitié, et mes exécuteurs testamentaires. Ainsi, ce sera votre faute si vous ne réussissez pas.

Quoique cet arrangement ne remplît pas tous les désirs de Bertinval, cependant il lui procurait encore des moyens suffisans pour arranger ses mauvaises affaires, aussitôt qu'il plairait au ciel d'enlever son oncle, et il se consolait dans l'espérance de ne plus attendre long-temps.

Lorsqu'un homme croit devoir bientôt quitter la vie, il met ordre à ses affaires, et fait tous les préparatifs nécessaires pour ce grand événement; mais souvent il arrive que son esprit devient plus calme après ces opérations, et que la résignation succède aux craintes et à l'anxiété. Telle fut la position du baron. Il se trouva mieux, et sa santé se fortifia tellement en peu de jours que les habitans du château purent prévoir avec joie son entier rétablissement.

Bertinval seul souffrait; l'idée de rester plus long-temps dans cette dépendance le désespérait;

ses affaires étaient en mauvais état; il avait contracté des dettes énormes en Angleterre, et ne pouvait espérer cacher plus long-temps le lieu de sa retraite aux créanciers qui le poursuivaient. Dans ce cas, la découverte de sa véritable situation pouvait entièrement changer les intentions de son oncle, et l'exposer en outre à l'humiliation et à la misère.

Quelquefois sa conscience et sa raison le pressaient de tout avouer et de s'abandonner à la générosité d'un parent qui lui avait donné tant de preuves de zèle et d'attachement. S'il eût obéi à cette voix secrète, il eût évité les malheurs dont il s'environna. Mais Bertinval était orgueilleux et faible; il trouvait plus facile de cacher ses folies que de supporter la honte et les reproches. Il était trop avancé, selon lui, pour faire une heureuse retraite; ainsi il persista dans sa mauvaise voie autant par calcul que par principe. Tels sont les résultats inévitables d'une conduite sans honneur, soit que la passion ou la faiblesse y aient donné lieu. L'ame égarée perd le pouvoir de nous diriger; bientôt un crime en engendre un autre, et le coupable arrive aux derniers degrés de la bassesse morale, jusqu'à ce qu'enfin il ne puisse apprécier la vertu ni chez lui ni chez les autres.

Une série de mauvaises actions avait réduit le cœur de Bertinval à cette condition; ainsi, loin de se réjouir de la guérison de son bienfaiteur, il n'y vit qu'un obstacle pour l'accomplissement de ses désirs. Ses rapports adressés au gouverneur attirèrent sur la tête de son oncle la vengeance d'un pouvoir jaloux, auquel les forces et la santé du pauvre vieillard ne pouvaient résister.

---

## CHAPITRE XXVIII.

> La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux ; on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée ; il faut avancer toujours. Je vous drais retourner sur mes pas ; marche — marche ! BOSSUET.

L'époque de la retraite annuelle du père Leclerc au séminaire de Mont-Réal était arrivée; la convalescence du baron ne donnait plus d'inquiétude à ses amis: ainsi le bon prêtre prit congé de sa famille. Son élève ne pouvait encore s'accoutumer au silence et du capitaine de Courcy; mais il lui avait appris à espérer en Dieu; et, persuadé

lui-même, de la confiance que devaient inspirer l'honneur et la fidélité d'Eustace, il était parvenu à ranimer ses espérances, sans cependant entièrement calmer toutes ses inquiétudes.

A son arrivée au séminaire, le supérieur le reçut avec sa cordialité accoutumée; mais avant d'entrer dans la salle de la retraite, il le pria de se rendre auprès d'une personne extrêmement malade, dont l'état demandait de prompts secours spirituels, et qui ne pouvait faire sa confession en français.

— Vous comprenez l'anglais, mon frère, dit-il; ainsi je vous charge du soin de préparer cette ame à quitter doucement cette vie dans l'espoir d'une vie meilleure.

Le père Leclerc, que sa philantropie disposait toujours à répondre à l'appel du devoir, se rendit aussitôt où la malade pénitente attendait son arrivée. C'était une petite auberge située dans l'un des faubourgs de la ville, où il trouva, dans la première pièce, une assemblée de bateliers qui buvaient et chantaient. La vue de son costume suffit seule pour imposer un silence respectueux; car, chez les peuples du Canada, la philosophie de la révolution française n'avait pas rendu cet habit

un objet de dérision. Enfin, la mort n'y était pas regardée comme un sommeil éternel, et cette partie de la Divinité qui nous anime, comme une action organique. Les bateliers se levèrent et ôtèrent leurs bonnets au moment où l'ecclésiastique entra, suivi de l'hôte, dans une pièce voisine.

— N'avez-vous pas une femme malade chez vous, Jean-Baptiste? dit le prêtre.

— Une pauvre étrangère qui n'est ici que depuis peu de jours, répondit l'aubergiste.

— Alors, dites à votre femme d'aller la préparer à ma visite.

— La pauvre ame sera bien aise de voir Votre Révérence et de lui parler anglais : à peine peut-elle nous faire comprendre ce qu'elle veut.

— Allons, assez, mon ami, faites-moi conduire auprès d'elle.

Cette phrase arrêta le récit d'une longue histoire que Jean-Baptiste Tellier allait commencer en détaillant, suivant l'usage, avec la minutie la plus scrupuleuse, les paroles et les signes de la malade depuis qu'elle était chez lui. Quelques mi-

nutes après, sa femme entra et conduisit le prêtre dans une petite chambre où il aperçut une femme pâle et amaigrie, qui lança sur lui un regard de reconnaissance. Ses yeux, quoique enfoncés par la souffrance dans leurs orbites, avaient encore une expression touchante. Ils brillaient davantage à mesure que la période plus avancée de la consomption rapprochait du tombeau sa malheureuse victime. La fleur de la vie n'était pas encore flétrie; mais ses racines ne tenaient plus que par de faibles fibres.

— Que Dieu vous accorde sa bénédiction, ma fille! dit le prêtre.

— J'en ai grand besoin, bon père, répondit la malade d'une voix faible et suppliante.

— Plus vous en êtes convaincue, et plus vous devez espérer d'obtenir la consolation divine; car le ciel n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui les recherchent avec humilité et contrition.

De profonds soupirs s'échappèrent précipitamment de la poitrine épuisée de la pauvre pénitente, et des larmes qui l'étouffaient rendirent impuissans ses efforts pour parler. Le prêtre se mit alors

à genoux et pria ; quelques minutes après elle devint plus calme. De légères couleurs animèrent ses joues quand elle essaya de rassembler ses forces ; alors elle pria le bon père, d'une voix tremblante, de la confesser et de lui donner le sacrement de la pénitence suivant les rites de l'église catholique.

Notre lecteur ne doit pas espérer que nous lui racontions ce que le père Leclerc ne pouvait révéler lui-même sans violer son devoir ; mais la confession de la pénitente excita dans le cœur du pieux ecclésiastique l'intérêt le plus profond et l'émotion la plus pénible. Les efforts de la pauvre femme semblaient au-dessus de ses forces ; ses joues étaient pâles et animées, et ses paupières se fermaient, comme si ces momens eussent été les derniers de sa vie. Le prêtre lui fit donner quelques potions, envoya chercher le meilleur médecin pour la soigner ; et, avant de la quitter, il eut la satisfaction de la voir tomber dans un doux sommeil.

— Qu'elle ne manque de rien, Jean-Baptiste ; je paierai toutes ses dépenses, dit l'excellent prêtre en sortant de l'auberge. Je reviendrai demain, et j'espère que le respect dû à sa position doit suffire pour empêcher la joie bruyante de ceux

qui ne sont pas dans un aussi fâcheux état de santé. Souvenez-vous que ceux qui repoussent les demandes de l'humanité souffrante irritent la justice de la Providence, et peuvent plus tard avoir besoin des faveurs qu'eux-mêmes ont refusées.

La recommandation du prêtre ne fut pas sans effet, et la malade passa une nuit fort tranquille. Le lendemain le père Leclerc revint muni d'une petite somme d'argent, prise sur le trésor du séminaire, afin de payer les dépenses de la malade et d'assurer les attentions bienveillantes des personnes qui la soignaient. Il la trouva plus calme, et sa voix plus ferme, n'avait pas cette expression qui indique l'extrême faiblesse. Elle parlait avec plus de confiance de l'espoir qu'elle avait de devoir sa guérison aux soins de cette Providence que le bon prêtre lui représentait.

—Si la Providence vous rend à la santé et prolonge vos jours, puis-je vous demander, sans indiscrétion, quel est votre but en restant dans un pays étranger, où vous n'avez ni ressources ni parens? Je ne vous interrogerai pas sur les motifs qui vous ont fait quitter votre pays, seule et sans protection; c'est votre secret, et je n'ai pas la curiosité de le connaître;

mais comme il a plu au Tout-Puissant de permettre que je contribuasse à votre guérison, un sentiment de compassion m'engage à vous demander quels sont vos projets.

— Ils sont bien limités, révérend père; mais j'ai reçu une bonne éducation, et pouvant enseigner la musique, le dessin et la broderie, je ne doute pas que je ne puisse trouver une place de gouvernante dans une société où il y a beaucoup d'enfans à élever, et plus de richesses que d'instruction. Indépendamment de ces ressources, j'ai quelque espoir de trouver...

Ici sa voix commença à faiblir, ses traits furent plus agités, et un spasme qui arrêta sa respiration l'aurait pour toujours interrompue au milieu de son histoire si les larmes ne fussent venues à son secours.

— Soyez calme, mon enfant, dit le prêtre, et ajournez le récit d'événemens qui vous affligent; ma curiosité n'a pas besoin d'être satisfaite, puisque mon devoir est d'alléger le poids de vos souffrances sans examiner la nature de leurs causes.

—Pour accomplir cette mission de bienveillance, il est cependant nécessaire, saint père, de vous instruire du motif principal qui m'a engagée à quitter

mon pays, et qui, maintenant, me force de recourir à votre bonté. Mon infortune a excité votre charité; mais un aveu sincère peut seul me donner un titre à votre protection.

Je suis venue au Canada pour y chercher mon mari, non dans le but d'un intérêt personnel, mais par un sentiment de tendresse pour mon enfant. Il n'a jamais varié dans le cœur de sa mère, quoique la cruauté et la perfidie de son père eussent pu en tarir la source dans le cœur de la femme de celui qui a causé tous ses malheurs.

Si je ne craignais d'abuser de votre patience, mon respectable monsieur, je vous raconterais ma triste histoire.

— Ma fille, le maître que je sers m'a laissé l'exemple de la bonne Samaritaine; je suis d'ailleurs appelé par mon devoir à consoler les cœurs malheureux et affligés, à recueillir les larmes du repentir, et à en faire l'offrande devant le trône de la miséricorde, pour expier les erreurs et les faiblesses de l'humanité. Si vous croyez le récit de votre histoire nécessaire au succès de votre recherche ou à votre tranquillité, je suis prêt à l'entendre.

— Mon père était gentilhomme ; ses parens mou-

rurent, et le laissèrent, dans sa jeunesse, maître d'une fortune assez considérable pour le dispenser d'embrasser une profession ou de s'adonner aux études qui mènent à la considération. Il était homme du monde, et son caractère léger lui permettait de jouir sans réserve de tous ces plaisirs *fashionables*, remplis d'attraits si séduisans pour ceux qui ont du temps à perdre et de l'argent à dépenser. Peu d'années suffirent pour le rassasier de toutes les distractions que peut offrir l'Angleterre, et sa fortune avait souffert de ses folies. Ainsi, privé de nouveaux objets d'excitation, à mesure que les moyens de se les procurer diminuaient, il vendit ses chevaux, ses chiens, ses équipages, et partit pour Paris. Il était suivi d'un seul valet de chambre; celui-ci s'efforçait de lui persuader que le bonheur qu'il recherchait ne pouvait se rencontrer que sur le théâtre brillant du goût, des plaisirs et de l'intrigue.

A son arrivée, ses premiers momens furent consacrés à visiter rapidement toutes les curiosités renfermées dans la métropole du vieux continent, non pas par un goût décidé pour les beaux-arts, mais afin de pouvoir dire qu'il n'ignorait pas l'existence de ces objets. Son valet, parisien de nais-

sance, était son *cicérone*, et bientôt, à l'aide d'un catalogue imprimé, il lui rendit familiers tous les noms des tableaux, des statues et des monumens célèbres.

Au bout d'un mois, lorsque sa propre opinion l'eut élevé au rang de *virtuose*, il retomba dans sa première apathie, et désira se lancer dans le monde. Cette tâche n'était pas difficile pour son fidèle et adroit valet, dans une ville aussi hospitalière que Paris, où les beautés en renom ouvrent si familièrement leurs boudoirs et leurs salons aux étrangers pour les introduire dans le cercle de l'élégance et des plaisirs.

Des soupçons assez naturels firent craindre à mon père que le rang de son introducteur ne fût pas une garantie certaine de sa présentation dans un monde recherché et distingué; mais un billet d'invitation à un bal de la baronne de la F... écarta bientôt ses premiers scrupules. Le même valet dévoué poussa son désintésessement jusqu'à procurer à son maître les marchands qui se faisaient un *point d'honneur* de ne faire payer les objets de leur commerce qu'au *juste prix*. Alors mon père lui accorda un bénéfice de dix pour cent sur tout ce qu'il

achetait, afin de récompenser son intégrité. C'était un usage indispensable, disait l'autre, et qui assurait les profits légitimes des agens intermédiaires contre les marchands et les acquéreurs, soit qu'il fussent amis ou domestiques.

Désirant paraître au bal de madame la baronne avec un éclat qui correspondît à l'idée que celle-ci, lui disait-on, s'était formée du lord anglais, il fit autant de préparatifs que s'il dût être présenté à la cour; eut un équipage magnifique, et se fournit chez le tailleur et le bijoutier les plus en réputation.

Il fut annoncé avec une cérémonie digne de ses prétentions, et reçu par la dame de la maison avec des marques flatteuses de distinction et de cordialité. Deux salons immenses étaient préparés pour la danse et le jeu: ce dernier, dit-elle avec un air de pitié, était l'asile des vieux nobles qui l'honoraient de leurs visites.

Quant à vous, milord , je vous trouverai une occupation plus agréable et plus en harmonie avec vos goûts. Prenant alors son bras, elle le conduisit autour du salon en lui nommant les comtes, les barons et les généraux de sa société intime, occu-

pés soit à danser, soit à *conter fleurette* aux jeunes dames, suivant son expression; soit enfin à jouer à la bouillote autour d'une grande table.

Mon père se crut le plus heureux Anglais qui fût en France, et jura que son valet de chambre était le garçon le plus adroit qui eût jamais manié un fer à friser. Je me sers, mon respectable monsieur, dit la malade, des propres expressions que j'ai trouvées, après la mort de mon père, dans un journal de sa vie, écrit long-temps après que les illusions de la vanité avaient été dissipées par l'expérience; mais je reprends mon histoire:

Mon père remarqua qu'il y avait à ce bal beaucoup de jeunes personnes et peu de mères, et il ne pouvait imaginer que trois ou quatre vieilles femmes, étalant sur leurs vêtemens un luxe ridicule, pussent servir de chaperons à cette foule de grâces et de beautés dont la réunion se composait. Ce sont, pour la plupart, de jeunes femmes, pensait-il en lui-même. Mais ces hommes n'étaient pas assez jeunes pour faire supposer qu'ils fussent leurs maris; et cette observation porta mon père à dire à la baronne que cette réunion si brillante, qu'il admirait, était privée d'harmonie.

— Tel est notre usage en France, milord; les jeunes gens n'ont jamais assez de goût ou de fortune pour contracter les liens si dispendieux du mariage. Ils aiment la liberté et l'amour autant qu'ils peuvent en jouir; alors ils s'établissent et deviennent membres moraux de la société. Mais vous devez savoir, milord, qu'un grand nombre de ces dames appartiennent à la haute classe des artistes, et que nous les engageons à nos réunions à cause de leur célébrité.

— Auriez-vous donc la bonté, madame la baronne, de m'expliquer la signification du mot *artiste*, appliqué à des créatures si belles qu'on pourrait les croire échappées, ce soir même, du paradis de Mahomet?

— Elles sont, il est vrai, dit la baronne en souriant, habitantes d'un paradis terrestre que nous honorons de notre protection, afin d'orner nos bals de leurs beautés et d'en amuser nos amis : ce sont les premiers sujets de l'Opéra et des grands théâtres. Cette personne charmante, sur laquelle vous semblez fixer votre attention, est une débutante que tout Paris adore; mais elle est très-sentimentale, et a déclaré qu'elle réservait son affection à un Anglais, quel

que soit d'ailleurs le rang que pourrait lui donner un homme de cette nation romantique. Peut-être désireriez-vous danser avec elle ? C'est une élève de Vestris, et rien ne peut se comparer à la grâce et à la souplesse de ses mouvemens.

Mon père la fit danser : bientôt après elle quitta l'Opéra, et je suis le fruit de leur union.

D'après tous les malheurs qui m'ont accablée, je me trouve autorisée à croire que la Providence punit les fautes des parens sur leurs enfans; car bien qu'aucun crime ne pèse sur ma conscience, toute ma vie n'a été cependant qu'une suite de calamités et de souffrances.

Mon père et ma mère continuèrent à voir la baronne, et vécurent, pendant plusieurs années, dans la société corrompue et légère des personnes de sa classe.

Ma mère aimait la toilette, et faisait de folles dépenses; mon père prêtait à la baronne de l'argent, qu'elle ne lui rendit jamais, et il perdait en outre des sommes plus considérables au jeu.

Après avoir dépensé tous ses fonds disponibles, et acquis la certitude qu'il avait été dupe, il fut

trop honnête pour en faire à son tour. Plusieurs fois on lui proposa de réparer ses pertes en entrant dans l'association de jeunes roués qui fréquentaient la maison, et que leurs titres, vrais ou supposés, mettaient au-dessus du soupçon.

Dégoûté et repentant de sa conduite, mon père quitta Paris, contre le désir de ma mère, qui craignait de mourir d'ennui dans une autre atmosphère et au-delà des murs de sa ville natale. Les vapeurs du charbon de terre et la philosophie morale d'un intérieur anglais lui causaient un effroi qu'elle ne pouvait surmonter ; mais les revenus diminuaient, un changement total devenait nécessaire dans l'économie domestique de la maison, et mes parens partirent pour Londres, où ils louèrent une petite maison, et vécurent avec les débris de ce qui avait été une grande fortune. Le dégoût et le malheur les suivirent dans ce séjour. Ils étaient privés de leurs plaisirs ordinaires, et incapables de s'en créer d'autres plus rationnels ; de sorte que leur temps se passait dans des disputes continuelles, et ils s'accusaient l'un l'autre des privations que leur imposait le manque d'argent. Mon père assurait qu'il ne devait sa position dégradée et la perte de sa fortune qu'aux folies et aux extravagances de sa femme, et celle-ci,

en lui reprochant son peu de prudence et de discernement, trouvait son mariage indigne de sa beauté et de son mérite.

Ils se seraient probablement séparés si je n'eusse été leur favorite à tous les deux, et si mes larmes et mes caresses n'avaient mis fin quelquefois à ces fâcheuses querelles.

Mon père avait des amis respectables qui ne seraient jamais venus les voir et qui n'eussent pas reçu ma mère ; ainsi mes parens avaient toutes les charges et les ennuis de l'état conjugal sans posséder les moindres de ses avantages. Ils étaient en hostilité avec les usages moraux et religieux de la société ; leur sentier semblait tracé dans un désert froid, stérile et inhospitalier. Mon père n'avait amassé dans sa jeunesse aucune connaissance dont il pût profiter dans sa solitude pour son agrément ou son occupation; aussi toutes ses jouissances devinrent matérielles : il buvait et mangeait avec autant de luxe que sa fortune médiocre le lui permettait. Il prit un embonpoint énorme, devint infirme, et quoique ses souffrances dussent l'avertir de sa fin prochaine, cependant il ne pensait jamais sérieusement à l'avenir. S'embarrassant fort peu de

ce qui pouvait arriver à sa famille, il vivait au jour le jour. Il supportait des attaques douloureuses de goutte avec une patience stoïque qu'il appelait du courage; mais l'idée de préparer son testament le faisait trembler, et il paraissait indifférent au sort de sa femme et de sa fille. J'étais trop jeune pour réfléchir sur cette position, et ma mère avait toujours vécu dans une telle habitude d'irréligion qu'elle permettait à mon père de s'adonner à ses goûts, pourvu que les besoins du moment fussent satisfaits. Enfin nous arrivâmes au dernier acte de ce drame, et la mort soudaine de mon père en fut la conclusion.

Un soir, après un dîner fort copieux, il tomba dans un tel accès de colère, par suite d'une de ces scènes [illegible] j'avais été si souvent le témoin, que la rupture d'une fibre du cerveau et l'effusion du sang qui s'ensuivit le privèrent de tout sentiment : quelque temps s'écoula jusqu'à l'arrivée du médecin, et ses efforts pour le rappeler à la vie furent sans succès. Mon chagrin fut véritable; car j'aimais mon père, en dépit de ses défauts : ma mère semblait seule insensible à cette perte.

Long-temps avant sa mort, ma mère avait con-

tracté l'habitude de prendre du café très-fort avec une égale quantité d'eau-de-vie, et ce mélange, qu'elle appelait *gloria,* était sa principale consolation dans ses ennuis. Elle noyait dans ce breuvage sa tristesse, ses souvenirs, et offrait, dans ces momens, le tableau des effets inévitables d'une mauvaise éducation et d'une vie débauchée. »

Ici, la malade trop faible interrompit sa narration. Nous la reprendrons dans le chapitre suivant.

---

# CHAPITRE XXIX.

Il ever yon have look'd on better days;
If ever been, when bells have knoll'd to church;
If ever sat at any good man's feast;
Il ever from your eye-lids wiped a tear
And know what tis to pity and be pitied;
Let gentleness my strong enforcement be.

AS YOU LIKE TE.

Si jamais vous avez connu des jours meilleurs; si jamais la cloche de l'église vous appelle au service divin; si jamais vous avez partagé le repas d'un honnête homme; si jamais votre main essuya une larme échappée de vos yeux : si vous savez ce que c'est que d'inspirer ou de sentir la compassion; écoutez-moi, et que la charité vous parle en ma faveur. SHAKSPEARE.

There be that can pack the cards and yes cannot carnot play well.

LORD BACON'S ESSAYS.

Tel, qui sait battre les cartes, ne sait pas bien jouer aux cartes. BACON.

Les parens de mon père furent aussitôt informés de sa mort, et quoiqu'ils demeurassent tous à la ville, aucun d'eux n'assista à son convoi. La seule personne qui nous témoigna quelque intérêt fut un jeune homme que nous connaissions depuis plusieurs mois, et qui semblait se plaire particulière-

ment dans la société de ma mère. Il fit tout ce qu'il put pour nous donner des conseils et des consolations; mais je m'aperçus bientôt que son amitié n'était pas désintéressée. Ses attentions pour ma mère étaient trop familières et trop assidues pour ne pas me choquer; et, lorsque ma présence les gênait, on m'envoyait coucher avec aussi peu de cérémonie qu'un chat ou un chien, et je n'avais qu'un morceau de pain sec et du fromage, pendant qu'un bon souper attendait dans la cuisine ma mère et son ami M. Thornwood.

— Le major de la place, arrivé ici depuis quelque temps, porte ce nom, dit le père Leclerc, mais ce ne peut être le même.

— Je ne le pense pas, révérend père, répondit la malade. Quand nous le voyions, il était employé dans une maison de jeu où mon pauvre père était obligé d'aller passer ses soirées à cause de ses ennuis domestiques. Après la mort de mon père, nos affaires étaient en si mauvais état que M. Thornwood nous conseilla de vendre notre mobilier; mais avant que nous eussions pu remplir les formalités nécessaires pour y parvenir, on nous invita à quitter notre maison, et une lettre du

procureur des parens de mon père nous menaçait d'un procès, si ma mère vendait un seul des objets appartenant à la succession. Ces parens fuyaient notre maison avec autant de soin que celle d'un pestiféré pendant la vie de mon père; mais, après sa mort, ils y venaient à chaque instant pour réclamer tout ce qu'elle contenait. M. Thornwood essaya de s'y opposer, et on le traita avec aussi peu de cérémonie que ma mère. Malgré tous les motifs que j'avais pour ne pas respecter ma mère, notre position me faisait souffrir plus pour elle que pour moi. Je cherchai à la consoler; mais il n'y avait ni tendresse ni sensibilité dans son cœur. Plusieurs projets pour notre avenir furent essayés et abandonnés tout à la fois; et, on nous avait laissé si peu de temps pour quitter la maison, que, même avant de pouvoir former un seul plan, nous fûmes au moment de tomber à la charge de la paroisse. Ma mère, avec cette dureté de cœur peu commune cependant aux femmes d'une vie désordonnée, me donna à entendre qu'elle n'était nullement embarrassée de sa personne. M. Thornwood lui avait offert sa maison comme un asile provisoire, mais il ne pouvait se charger de nous deux; d'ailleurs je devais avoir, disait-elle, assez de force et

de talens pour faire mon chemin dans le monde comme elle l'avait fait elle-même à mon âge, et tâcher de pourvoir à mes besoins. Je compris son intention, et une plus longue résidence près d'elle et de son nouvel ami eût alarmé ma conscience, en jetant dans mon cœur le désespoir et l'humiliation.

Après avoir fait un petit paquet du peu de choses que je possédais, je sortis donc dans la rue pendant que les officiers de la justice étaient occupés à faire l'inventaire du mobilier. J'avançais à pas précipités sans savoir où j'allais, sans faire attention à ce qui se passait autour de moi; enfin, je me trouvai dans un carrefour où notre cordonnier demeurait. J'avais eu si peu d'occasions de voir des personnes de mon sexe, que je traitais avec bonté la femme de ce pauvre ouvrier chaque fois qu'elle nous apportait des souliers; et, dans l'état de détresse où j'étais, j'entrai dans sa maison avec confiance. Elle était composée de deux pièces d'une humble et modeste apparence. L'une servait de cuisine et d'atelier à son mari, et l'autre de chambre à coucher pour eux et trois enfans en guenilles. L'ensemble de cet appartement ne recevait assez de lumière que pour éclairer à peine les différentes pièces d'un mobilier brisé. Je leur racontai mon histoire aussi

brièvement que possible, je réclamai leur protection, et, ayant ouvert devant eux mon petit paquet, je suppliai la pauvre femme de vendre ou de mettre en gage ce qui serait nécessaire pour les indemniser de leurs frais jusqu'à ce que je pusse me placer quelque part. Des larmes remplissaient ses yeux, elle regardait son mari avec bonté pour lui communiquer cette sympathie dont son cœur était ému. Celui-ci, qui était occupé à battre un morceau de cuir, tenait son marteau levé au commencement de l'histoire : le marteau s'était abaissé doucement à mesure que j'avançais; mais lorsque je terminai en demandant un asile pour la nuit, il quitta son ouvrage, se leva, et, s'approchant avec une expression de pitié que jamais je n'oublierai :

— Mademoiselle, dit-il avec cet accent de franchise et de générosité commun aux véritables Anglais, si notre maison n'est pas indigne d'une personne comme vous, au nom de Dieu, restez-y tant que vous voudrez, vous y serez aussi en sûreté que dans un château.

— Ah! j'y serai mieux que partout ailleurs, répondis-je, puisque vous êtes assez bon pour me prendre sous votre protection.

— Vous pouvez coucher avec ma femme; quant à moi, je me ferai un lit dans ma boutique.

Le dîner de cette pauvre famille consistait en pain et en fromage; j'envoyai aussitôt la femme acheter du charbon et d'autres objets de première nécessité, avec quelques schellings qui me restaient encore sur l'argent de mes menus plaisirs. La soirée était froide, et nous nous réjouîmes tous de la vue d'un bon feu. C'était un luxe pour cette famille, habituée aux privations; aussi les enfans le quittèrent avec peine pour aller se coucher sur un mauvais matelas aussi dur que le plancher.

Le cordonnier travaillait à peine pour faire vivre sa famille; cependant, si j'avais été assez peu délicate pour me mettre à leur charge, ils seraient morts de faim avec moi sans murmurer, tant ma jeunesse, mon sexe et mes infortunes étaient des droits sacrés à leur protection. Mais j'étais résolue de ne pas me laisser surpasser en générosité. Mon père m'avait fait cadeau de quelques bijoux, à chaque anniversaire de ma naissance. Lorsque j'eus vendu et dépensé la meilleure partie de ma garde-robe, je préférai mettre en gage ces petits souvenirs de la tendresse de mon père, à diminuer les faibles provisions de mon hôte.

J'avais soin des enfans et de la maison, afin de laisser plus de temps à la pauvre femme pour border les souliers que son mari faisait. Enfin je m'efforçais de ne pas être à leur charge; j'allais chaque jour me présenter dans ces bureaux où l'on place les domestiques, dans l'espérance de gagner, par mon travail, la nourriture et le logement. Quelques personnes me trouvaient trop faible, d'autres trop jolie pour être servante, et d'autres enfin disaient, en secouant la tête d'un air significatif, qu'elles verraient si je pouvais fournir de bons renseignemens. J'étais sur le point d'entrer chez un relieur, mais, comme j'étais trop jeune pour être ma maîtresse, il me dit qu'il fallait présenter un certificat de mes parens, et leur consentement à mon entrée à son service. Je lui dis franchement que mon père était mort, et que ma mère m'avait abandonnée; alors il me répondit froidement :

Jeune fille, votre conduite n'a pas dû être régulière pour que votre mère vous abandonnât.

N'ayant pas voulu réfuter ses objections, en accusant ma mère, je perdis l'occasion de me placer. Repoussée de tous côtés, et réduite à mon dernier morceau de pain, je m'abandonnai au désespoir, et

résolus de me retirer dans quelque endroit solitaire, où une mort volontaire mettrait fin à mes tourmens.

Je marchai sans savoir où diriger mes pas. Voyant enfin une église ouverte, j'y entrai aussitôt, et m'assis dans un petit coin; j'espérais pouvoir y rester quelques jours et quelques nuits, et y mourir de faim. La sainteté du lieu semblait favorable à l'exécution de mon plan, et je me sentis consolée en pensant que Dieu jugerait cette dernière action de ma vie avec pitié et indulgence; mais, de même que mes autres projets, celui-ci ne put réussir. L'église n'avait été ouverte qu'à cause de la cérémonie d'un mariage, et pendant que j'étais toute tremblante dans un coin de ce temple, qui se remplissait d'une foule gaie, heureuse et recherchée, la joie et le contraste extraordinaire de ce spectacle me confirmèrent dans ma résolution de chercher un repos éternel. J'adressai des prières au ciel pour que mes souffrances pussent être de courte durée: mais je fus aperçue au moment où les portes furent fermées, et les bedeaux me firent sortir. En revenant vers la demeure de mes pauvres amis, une idée, qui depuis fut la source de tous les malheurs qui m'ont accablée, frappa tout à coup mon esprit.

Il était tard. Je vis en passant sur une place une

foule nombreuse assemblée devant un chanteur de ballades, qui en vendait un nombre considérable à son auditoire. Je jouais assez bien du piano, et j'avais une jolie voix ; je pensai donc que mon faible talent pourrait, dans les quartiers les plus à la mode, me procurer des secours momentanés. Mes amis m'attendaient avec inquiétude, et quand ils eurent connaissance de mon projet, je m'aperçus avec plaisir qu'ils ne le désapprouvaient pas. Malgré la tristesse et l'accablement de mon cœur, je leur chantai quelques airs pour leur donner un échantillon de mes moyens. Ils en furent si étonnés, que la bonne femme m'applaudit, tant il est vrai que peu de choses suffisent pour égayer les malheureux, dont le cœur est toujours disposé à se laisser séduire par les couleurs brillantes de l'espérance. Le mari était pensif, et quand je le priai de me donner son avis, il dit :

— Je crains que vous ne vous exposiez, mademoiselle ; mais voyons, pendant que Molly va préparer le souper, je vous accompagnerai et nous verrons s'il y a du danger. La soirée était belle, il faisait clair de lune. Je m'enveloppai dans un reste de manteau et cachai ma figure sous un vieux bonnet que Molly avait mis de côté : dans cet

équipage, je m'avançai suivi de mon humble mais fidèle écuyer. Nous nous arrêtâmes dans Hanover-Square, où il y avait plus de chance de trouver des amateurs que dans les quartiers moins populeux de la Cité. Ma manière de chanter et l'étendue de ma voix attirèrent bientôt une foule nombreuse, et j'échangeai mes ballades pour quelques pièces de monnaie. Plusieurs observations parvinrent jusqu'à mes oreilles et me convainquirent que mon déguisement ne pouvait tromper tous mes auditeurs. Plusieurs s'approchèrent en essayant d'examiner mes traits, et d'autres disaient : Ce n'est pas une chanteuse ordinaire. Une personne surtout m'écoutait avec une grande attention, et elle semblait vouloir m'adresser des questions. Me sentant intimidée, je regardai mon protecteur, ma confiance renaquit alors et je continuai à chanter et à vendre mes ballades. Ma provision était sur le point de s'épuiser quand le monsieur qui avait semblé goûter mon talent me demanda une ballade en me donnant aussitôt en retour une demi-couronne.

— Je n'ai pas assez de monnaie pour vous rendre, monsieur, lui dis-je aussitôt.

— N'importe, ajouta-t-il, une demi-couronne

vaut bien le plaisir que vous m'avez causé. Vous appartenez à une classe plus élevée que ne l'indiqueraient vos vêtemens, et sans doute vous remplissez les conditions d'un parti. Si, au contraire, vous êtes réduite à cette extrémité par la misère et la pauvreté, donnez-moi votre adresse, et je vous procurerai des secours.

Cette suspension momentanée excita un murmure dans l'assemblée, et comme je n'avais pas envie de satisfaire une curiosité dont je ne pouvais deviner la cause, je continuai à chanter et vendis ma dernière ballade. En quittant le théâtre sur lequel je venais de jouer la première scène de ce qu'on peut appeler le drame de ma vie, je repris le bras du cordonnier, avec un sentiment de terreur dont je pouvais me rendre compte à moi-même, et je ne me sentis à l'aise qu'en arrivant au logis. Le produit de ma soirée, déduction faite du prix des ballades, s'élevait à cinq schellings et quatre pences que je déposai sur la table en m'écriant d'un air de triomphe :

Dieu est miséricordieux, nous ne mourrons pas de faim tant que je pourrai chanter.

Je ne saurais, mon respectable monsieur, vous

peindre ma joie et celle de cette pauvre famille; elle s'était identifiée à mes malheurs comme à mes succès. Nous fîmes un bon repas et dormîmes aussi profondément que si nos lits eussent été de plumes et nos couvertures en laine d'Angola; car la satisfaction de l'esprit supplée à tout. Le lendemain je renouvelai ma provision de ballades, je bordai des souliers, et l'inquiétude parut bannie de notre intérieur. Les enfans jouaient, le père travaillait en chantant, et l'on pouvait appliquer à cette scène le proverbe qui dit : Une chanson, malgré son peu d'harmonie, charme l'ennui du travail.

Le soir me trouva dans le même équipage et sur le théâtre de mes succès. Hélas! mon respectable monsieur, il fut pour moi aussi important que l'est souvent celui sur lequel se décide la gloire d'un général.

En peu de temps une foule nombreuse s'assembla; la curiosité était excitée, et le même gentilhomme qui m'avait donné une demi-couronne sortit de l'hôtel vis-à-vis lequel j'étais placée, écouta quelques instans mes chansons, et m'ayant demandé une ballade, il me glissa une guinée dans la main, en prononçant ces mots :

— Vous êtes malheureuse!

Je pensai alors, et je crois encore que la Providence a donné aux accens de la voix un pouvoir secret sur les passions humaines. J'excitai la pitié de presque tous mes auditeurs; car, au lieu des demi-pences que je croyais avoir reçus pour mes ballades, je trouvai plusieurs schellings dans la masse de ma recette du soir.

Dès ce moment, mon indépendance me parut sérieusement assurée. Il fut décidé, dans un conseil de famille, que nous pourrions nous permettre dans nos repas quelque chose de plus; car j'étais pâle, épuisée, et ma santé devenait importante au salut public.

Molly fut donc chargée d'aller chercher du bœuf au marché.

A son retour, je trouvai que, suivant l'exemple d'administrateurs plus illustres, elle avait, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, dépassé la somme votée par le conseil. Je lui exprimai aussitôt mes craintes à ce sujet, mais elle dissimula un sourire accompagné d'un regard mystérieux. Son mari lui demanda, d'un ton sévère, si elle avait réel-

lement l'intention de faire manger de la volaille et du poisson à de pauvres malheureux; il l'assura qu'elle avait perdu la tête, et qu'il allait retourner au marché pour échanger ces provisions délicates contre une nourriture moins chère et plus substantielle. Ce langage péremptoire lui arracha bientôt son secret.

Un monsieur, qui m'avait entendu chanter, désirait m'être utile et me placer dans une position plus favorable à mon talent musical que celle où j'avais été réduite par la pauvreté.

Ce monsieur m'avait suivi la veille depuis Hanover-Square jusqu'à mon logis, et ce matin il se disposait à prendre de plus amples informations sur moi, lorsqu'il rencontra Molly, qui allait au marché. Celle-ci l'ayant trouvé très-doux et très-poli, lui raconta mon histoire, et embellit certains détails de manière à exciter l'intérêt de l'étranger et à lui inspirer la curiosité de me connaître personnellement. Elle fut assez réservée néanmoins pour ne lui accorder une entrevue avec moi que d'après mon consentement, mais elle ne refusa pas les marques pécuniaires de son intérêt. Il lui ordonna de me donner tout ce qui était nécessaire à mes be-

soins, et promit de payer deux guinées par semaine, jusqu'à ce qu'il ait trouvé autre part un emploi plus avantageux. En outre, il lui avait donné d'avance deux guinées, et Molly les déposa sur la table, comme une preuve de son adresse dans la négociation de cette affaire.

— C'était un homme bienveillant et charitable, dit le père Leclerc; je crois qu'il y a bien peu de ces gens à Londres qui emploient leur fortune à faire le bien sans bruit et sans ostentation.

— Il n'était pas Anglais, révérend père; sa fortune même n'était pas considérable : M. Bertinval, mon bienfaiteur, est originaire de ce pays.

— M. Bertinval ! s'écria le prêtre, en levant les mains, et en témoignant autant d'étonnement que le narrateur, comme si tous deux eussent reçu une secousse électrique.

— Oh ! mon bon monsieur, connaissez-vous Bertinval, mon infâme mari?... vit-il encore ? ne pourrai-je le voir avant que mes yeux se ferment pour jamais ?

L'état d'agitation dans lequel se trouvait la

pauvre femme avertit le prêtre d'être circonspect, et il répondit d'un ton composé :

— Il y a en effet un gentilhomme de ce nom dans le Canada, à quelque distance de Mont-Réal; je ne puis croire que ce soit la même personne. Mais, continuez votre histoire avec calme, ma fille, ajouta le prêtre, qui, de même que nos lecteurs sans doute, désirait en connaître tous les détails.

Après une pause de quelques minutes, elle reprit :

— L'étranger laissa son adresse à la femme du cordonnier, et lui recommanda de venir chercher régulièrement la somme qu'il avait promise. Quinze jours après, il l'avertit qu'il venait de trouver une famille où je pourrais entrer à des conditions fort avantageuses, pour enseigner aux enfans les principes de la musique, dans le cas où je les connaîtrais; mais qu'afin de juger de mon talent, il désirait m'entendre exécuter quelques morceaux sur le piano.

Cette demande naturelle, qui ne semblait pas venir d'une simple curiosité, fut accueillie par la

famille : et l'on décida que j'y répondrais, afin de ne pas dépendre plus long-temps de sa seule générosité. Je me parai de mes plus beaux vêtemens, et, accompagnée de mistriss Giles, je me rendis à sa demeure.

L'étranger me reçut avec une grande bonté, parut prendre un vif intérêt à mes malheurs, et me fit répéter une grande partie de ce que mistriss Giles lui avait déjà appris. Après m'avoir assuré de sa protection, il me pria de jouer, sur un piano loué pour cette circonstance, quelques morceaux qui me fussent familiers.

J'avais une telle peur de mal jouer, que je restai confuse; après quelques tentatives peu heureuses, mes doigts presque paralysés refusèrent d'obéir. Je versai des larmes de désespoir.

Il parut comprendre la véritable cause de cet échec, et il nous invita, mistriss Giles et moi, à dîner avec lui, en m'assurant que la nouveauté seule de ma position me privait de mes moyens. Il s'adressait plutôt à mistriss Giles qu'à moi, et, comme sa présence me permettait d'accepter, il fut décidé que nous reviendrions le lendemain à six heures.

Nous mîmes encore nos vêtemens des jours de fêtes, et, m'étant reproché sérieusement mon enfantillage de la première entrevue, j'y allai cette seconde fois avec la ferme résolution de prouver ma capacité. A mon arrivée, je fus déconcertée de trouver M. Thornwood dans le salon.

J'avais conçu pour cet homme une telle aversion, que mon premier mouvement en l'aperçevant fut de tirer mistriss Giles par le bras, et de me retirer précipitamment. Celle-ci ne me comprit pas, et attribuant ma timidité à la présence d'un étranger, elle s'avança.

D'abord, M. Thornwood ne parut pas me reconnaître; il appela son ami, et passa dans une autre pièce, pour s'informer sans doute de la circonstance qui m'avait conduite dans la maison. Quelques minutes après, ils revinrent tous deux, et M. Thornwood me salua, comme une ancienne connaissance, avec autant de bonté que s'il n'eût jamais contribué à mes malheurs; cependant il parut avoir ensuite la conscience de sa faute, et ma fierté augmenta son embarras.

Le désir d'avoir des nouvelles de ma mère m'en-

gagea à prendre part à la conversation générale, et bientôt après j'appris qu'ayant rencontré un de ses anciens camarades de l'Opéra, celui-ci lui avait persuadé de retourner à Paris, afin d'obtenir un mince emploi dans la compagnie du fameux Desvismes, qui l'avait connue et admirée dans sa jeunesse. Son goût pour son ancien métier, dit-il, renaquit aussitôt, et elle partit animée de ce sentiment de bonheur qu'on éprouve ordinairement en revenant dans sa patrie après un long séjour sur une terre étrangère.

Si la Providence a permis que cette malheureuse femme menât une vie qui la rendît insensible à ses devoirs envers sa fille, je vous assure, mon bon monsieur, que son exemple a toujours été une leçon pour moi dans tous mes malheurs. Je pris la ferme résolution d'éviter tous les défauts que j'avais remarqués chez ma mère, et maintenant que la maladie ou même la mort étendent sur moi leur main menaçante, je remercie Dieu de m'avoir donné la force d'y persister.

Nous dînâmes, et ce repas fut un festin pour mistriss Giles et moi, accoutumés depuis longtemps à une nourriture si frugale. La conversa-

tion roula sur différens plans qu'on formait pour mon avenir, et rien n'ayant été décidé définitivement, M. Bertinval entra dans des détails de ménage avec mistriss Giles, afin de me placer dans un appartement plus convenable, et même de donner un petit capital à son mari pour l'aider dans son commerce.

Je fus ravie de voir que cette pauvre famille serait sans doute récompensée des bontés qu'elle m'avait prodiguées. Peu à peu mon courage et ma confiance renaquirent ; j'oubliai les craintes qui m'avaient assiégée pendant ma première visite ; je jouai quelques morceaux difficiles, déployai tous mes moyens et réussis enfin au gré de mes désirs.

Mon protecteur, transporté de ravissement, m'applaudit, m'assura qu'aucune musique ne lui avait jamais fait autant de plaisir, et qu'en exerçant ma facilité naturelle, je ne pouvais manquer de me créer une position indépendante. A cet âge, on a la faiblesse de croire tout ce qui flatte la vanité, et mon cœur s'abandonna à la joie et à l'espérance.

## CHAPITRE XXX.

When you engage with those that sling,
Your thoughtless rear may feel the blow;
So, when the hostile shafts you wing,
Beware what aim you give the foe.

GULISTAN.

Dans le combat, où votre étourderie vous engage, prenez garde, en lançant la flèche, de vous offrir à la flèche ennemie.

GULISTAN.

J'étais très-reconnaissante des bontés de M. Bertinval, et j'avais une certaine confiance dans la pureté de ses intentions. Il nous permit de partir de bonne heure, et donna de l'argent à mistriss Giles pour racheter les effets que j'avais envoyés au Mont-de-Piété.

Pendant plusieurs semaines je n'entendis plus

parler de la famille dans laquelle je devais entrer; mais rien ne me manquait. Ma pension et mon logement étaient régulièrement payés, et je m'accoutumai tellement à cet état de dépendance, qu'insensiblement je me persuadais que les bontés de mon protecteur, et l'intérêt qu'il me portait, assureraient mon avenir.

Souvent je dînais chez lui sans mon amie mistriss Giles, et sa société semblait tellement nécessaire à mon bonheur, que de vagues idées d'ambition entraient quelquefois dans mon esprit. Mais elles furent bientôt dissipées par une déclaration d'amour, et la proposition de vivre avec lui. Quoique je ne pusse cacher l'attachement que le lui portais, cependant, il avait pu, d'après nos conversations, connaître assez mes principes pour être convaincu de la difficulté qu'il éprouverait à vaincre mes scrupules. Il tâcha de les écarter par une promesse de mariage dans un temps éloigné, alléguant l'impossibilité de former un pareil engagement pendant la vie d'un oncle qui le déshériterait s'il se mariait sans son consentement.

Son ami, M. Thornwood, qui dînait souvent avec nous, appuyait les raisonnemens de M. Bertinval,

et cherchait à me persuader d'adopter ce plan. Je le repoussai avec mépris en citant le malheureux exemde ma mère; en outre l'horreur que j'éprouvais pour vivre dans un état réprouvé par la morale, la religion et la société, l'humiliation dont ma vie serait entourée, et les reproches d'une conscience que je ne pourrais jamais éviter, étaient des motifs assez puissans.

Bertinval les combattit par des argumens peu solides, et je commençais à sentir alors que ce charmant épisode de ma vie ne serait plus de longue durée. Ses instances furent toujours repoussées avec tant de fermeté que sa patience s'épuisa. Peut-être même, admirant une vertu assez forte pour résister aux prières d'un amant et à la crainte de la pauvreté, il consentit à m'épouser, pourvu que notre union fût un secret dans le monde, et que je ne fusse connue d'aucun de ses amis; il n'y avait plus d'objection: car je l'aimais assez pour lui faire un sacrifice qui ne me priverait pas de ma propre estime. Il fut donc décidé que mistriss Giles et M. Thornwood seraient seuls dans la confidence, et que le mariage serait célébré par un de ces prêtres qui dispensent de la publication des bans.

— Membres indignes de notre communauté et

qui en font la honte, dit le père Leclerc; ils vivent dans un état de réprobation en secondant les torts de ceux qui craignent la publicité de leurs actions.

— Hélas oui ! mon bon monsieur, nous allâmes chez un de ces ecclésiastiques qui demeurent au bord de la Tamise, et ce fut dans sa maison que j'épousai M. de Bertinval. J'avais dix-huit ans accomplis le jour même de mon mariage. L'excès de mon bonheur me fit oublier mes anciennes infortunes, et lorsque par hasard j'y pensais, je regardais cette époque comme une épreuve pour ma vertu. J'étais loin de soupçonner alors que l'avenir me réservât tant de malheurs pour punir ma vanité, et dût changer en un poison la coupe du plaisir.

Après avoir fait de tendres adieux à ceux qui m'avaient secourue dans ma détresse, je leur donnai tout ce dont il me fut possible de disposer, et leur fis des promesses que je n'ai jamais pu tenir.

La première semaine de notre mariage, mon mari ne me quitta pas un instant. Son ami, M. Thornwood, venait dîner avec lui tous les jours, et il semblait partager notre bonheur. Une de ses connaissances avait obtenu pour lui un brevet d'officier,

et l'idée de quitter un emploi qu'il regardait comme au-dessous de lui le transportait de joie ; il s'énorgueillissait en pensant qu'il serait officier , conséquemment gentilhomme; et depuis quelque temps il promettait à mon mari d'obtenir pour lui, dans son pays natal, une place importante, par l'intermédiaire d'un de ses compagnons de jeu, qui, lui-même, était l'ami d'un employé du gouvernement colonial.

Bientôt j'aperçus que l'état des finances de mon mari lui faisait désirer quelque emploi avantageux. Il eut recours à plusieurs personnes qu'il avait reçues honorablement à Mont-Réal, lorsqu'il venait d'entrer en possession de son patrimoine, et qui, indépendamment du bon vin et des bons dîners dont ils avaient pris leur part, lui avaient emprunté de l'argent qu'elles ne s'empressaient pas de rendre.

J'étais presque toujours occupée à copier des pétitions adressées aux ministres ou des lettres aux aides-de-camp des généraux qui avaient servi dans le Canada.

Plusieurs de ces personnes laissèrent leurs cartes chez nous. Mais celles qui devaient de l'argent à

mon mari ne daignèrent même pas répondre à ses lettres. Nous contractions beaucoup de dettes, et aucune somme n'arrivait du Canada. Nos créanciers nous fatiguaient continuellement par des réclamations auxquelles nous ne pouvions satisfaire, et lorsque leur patience fut épuisée, nous fûmes forcés de fermer notre porte, et de vivre comme des personnes assiégées, dans la crainte de recevoir la visite des huissiers. Thornwood seul était admis. Il venait ordinairement après le coucher du soleil, et passait son temps avec mon mari à faire des calculs sur les cartes.

Notre table était couverte d'un grand tapis vert sur lequel étaient figurés des compartimens rouges et noirs, pareils, me disait-on, à celui sur lequel mon mari devait trouver des ressources pour parer à notre situation fâcheuse. Quand ces belles études étaient terminées, ils sortaient ordinairement ensemble, et mon mari ne rentrait que vers trois heures du matin. Quelquefois le hasard ou son adresse le favorisaient, et il rentrait, les poches remplies d'or. Alors il était gai et heureux, et, pour me dédommager de son absence, il me donnait des bijoux qui, souvent, étaient revendus pour la moitié de leur valeur, afin de se procurer de l'argent quand la for-

tune s'était déclarée contre lui. Bientôt il fut convaincu que rien n'était moins certain que le jeu, et, en dépit de son ami Thornword, le peu d'argent que nous possédions à l'époque de notre mariage fut perdu sans ressources, et le désespoir s'empara de nous.

Cette passion dominante avait pris un tel empire sur ses facultés qu'il n'avait plus le moindre goût pour ses plaisirs habituels. Ma voix, malgré mes progrès, cessa de le charmer et même de l'amuser. Mon piano fut négligé, bientôt même renvoyé, par des motifs d'économie, au marchand qui l'avait loué. Nos domestiques mal nourris, et craignant de ne pas recevoir leurs gages, nous quittèrent; enfin je fus obligée de faire moi-même le service de notre maison; mais quoique le terme de la naissance de mon enfant approchât, je m'en acquittai avec gaieté et résignation. M. Thornwood avait cessé de venir, et j'appris bientôt après qu'il avait rejoint son régiment. Nous vécûmes encore deux ans environ dans cette misérable position, recevant de temps en temps quelques faibles secours d'un parent de mon mari qui demeurait au Canada, et dont il m'a toujours caché le nom. L'espérance et les promesses nous soutenaient, mais bientôt nous fûmes

convaincus que l'espérance est le rêve d'un homme éveillé (1). Je ne puis cependant reprocher à mon mari aucun mauvais traitement, quoiqu'il fût quelquefois emporté, de mauvaise humeur, et insensible à ma tendresse, mais ce n'était que l'effet de l'embarras et du désappointement.

Une lettre qu'il reçut de M. Thornwood, datée de Mont-Réal, le fit sortir de la léthargie où il était tombé. Sans me la montrer, il m'assura qu'un grand moyen de fortune lui était ouvert dans le Canada: qu'ainsi il faudrait prendre un logement près de Chelsea où je pusse attendre patiemment son retour. Après avoir vendu sa montre et tout ce que nous possédions de plus précieux, il me plaça dans une pension modeste, mais honnête, où je restai avec mon enfant, sans murmurer. Cet enfant nous attachait l'un à l'autre dans notre infortune, et je ne doutai pas qu'il ne fît tout ce qui dépendrait de lui pour nous en tirer. Le capitaine d'un de ces bâtimens chargés de fourrures, homme dont il avait fait la connaissance à Mont-Réal, aux jours de sa prospérité, le prit à son bord, et c'est à cet homme

(1) Proverbe italien.

généreux que je dois un pareil service. Depuis un an, je ne sais si mon mari est mort ou en vie, et n'ai jamais reçu une seule ligne de lui. Il est inutile d'ajouter à cette longue et pénible narration tout ce que je souffris dans une maison où j'étais étrangère et sans les moyens de payer ma pension. En outre, mon mari ne m'écrivait pas, et comment prouver à mon hôte que je n'étais pas abandonnée? Heureusement il était père, et consentit à garder mon enfant, comme garantie de mon retour et des sommes qu'il réclamait avec raison. Maintenant je regarderais la mort comme un bonheur si je ne me devais à mon fils.

Le père Leclerc adressa des paroles de consolation à cette femme intéressante, et après l'avoir assurée de sa protection, il lui promit de se mettre à la recherche de son mari, dont il croyait déjà que la résidence était au lac des Deux-Montagnes; mais la plus grande circonspection lui paraissait nécessaire, et, dans ce but, il écrivit la lettre suivante à Bertinval :

Monsieur,

« Une jeune femme, malheureuse et intéressante,

attaquée d'une maladie incurable, m'a appelé près d'elle pour lui donner les consolations de mon ministère. Elle arrive d'Angleterre et demeure maintenant à l'auberge de Jean-Baptiste Tellier dans les faubourgs de Mont-Réal. Votre ami, M. Thornwood, la connaît, et elle s'appelle madame Bertinval; son nom est un secret qu'elle m'a prié de garder, aussi je n'en donne avis qu'à vous seul. J'ai obtenu, sur les fonds du séminaire, les moyens de l'assister jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence ou de la rendre à la santé ou de l'enlever à un monde où ses vertus et ses souffrances lui donnent tant de titres au repos. Pendant le mois de retraite que je dois passer au séminaire, je prends la liberté de la recommander à votre charité, si toutefois elle n'a pas de droits plus forts à votre sympathie et à vos soins.

Leclerc, prêtre.

Quelques heures après le départ de cette lettre, un messager arriva au séminaire pour informer le père Leclerc que la malade venait de rendre le dernier soupir après une courte agonie.

— Que Dieu bénisse son ame, dit le bon prêtre, en faisant le signe de la croix.

Les événemens qu'il venait d'apprendre, étaient d'une telle importance pour ses amis du lac des Deux-Montagnes, qu'il les écrivit et déposa son manuscrit dans les mains du supérieur. Cette précaution lui parut d'autant plus nécessaire que le baron d'Argenteuil le soupçonnait d'avoir des préjugés contre son neveu; ses vertus seules l'empêchaient d'être accusé de calomnie, cependant il crut prudent de donner la plus grande authenticité à cette affaire. Ce devoir étant accompli, il se retira dans sa cellule où nous le laisserons pour retourner au lac des Deux-Montagnes.

L'absence du bon prêtre qui privait Mathilde d'un ami et d'un conseiller, donna l'espoir à Bertinval de voir ses démarches couronnées de succès. Le baron partageait cette conviction et il résolut de décider définitivement une question suspendue depuis si long-temps.

Il réunit sa famille afin de lui communiquer la manière dont il avait partagé sa fortune dans son testament; et, afin d'engager solennellement sa fille à ne pas troubler les derniers jours de sa vie par de plus longs refus. Mathilde fut vivement affectée du langage sévère de son père. L'envie de répondre

à ses désirs pour le récompenser de tous les soins qu'elle en avait reçus, mais en même sa résolution de ne pas épouser son cousin élevèrent dans son cœur des combats pénibles. Elle lança sur madame de Belrose un regard suppliant; mais celle-ci ne lui répondit par aucun signe de bienveillance. Le baron, s'en étant aperçu, pria cette dernière de se joindre à lui.

— Parlez donc, ma sœur, dit-il; n'ai-je pas agi en bon père et en homme prudent, n'ai-je pas préparé à mes enfans un établissement qui assure leur bonheur et l'honneur de ma famille?

— En effet, mon frère, vous avez fait ce qui dépendait de vous; et, s'ils ne sont pas contens, ce n'est pas votre faute. Quand j'épousai le général Belrose je ne fus pas consultée par mes parens; mais dans ce siècle, les enfans veulent suivre leurs inclinations, et on les élève pour faire ce qu'ils veulent et non ce que leurs parens désirent.

— Comment donc ai-je mérité un reproche aussi dur et aussi injuste, dit Mathilde? Je ne me suis jamais opposée à la volonté de mon père, mes efforts ont toujours tendu à le satisfaire. Il a

le droit incontestable de disposer de sa fortune et je n'ai pas celui de trouver mauvais le moyen qu'il juge le plus certain pour assurer mon indépendance; mais je me fie à Dieu, et l'époque où je deviendrai maîtresse d'une partie de la fortune de mon père est encore bien éloignée Rien ne prouve même que je lui survivrai, et si ce malheur m'était réservé par la Providence, je ne m'opposerai jamais à la disposition qui fait M. Bertinval mon cohéritier.

— Telle n'était pas mon intention, ma chère enfant, en vous nommant par mon testament cohéritiers de la maison d'Argenteuil. Vous savez que mon désir constant a été de vous unir en mariage, et de conserver ma fortune dans notre famille par une alliance aussi convenable. Consentirez-vous donc, maintenant, à faire échouer tous mes plans?

— Je ne suis point préparée à répondre à de telles questions, répondit Mathilde. La seule chose cependant qui m'appartienne, est ma personne, et je ne me sens pas disposée à la confier à mon cousin.

— Blessé profondément de ce refus positif, Ber-

tinval déclara qu'il serait désolé d'obtenir par l'autorité de son oncle ce qu'il ne pouvait gagner par d'autres moyens.

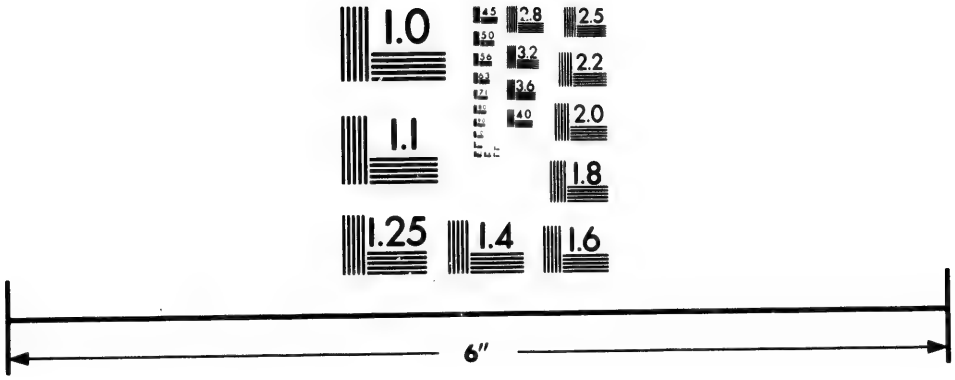
Mathilde n'eut pas la force de parer ce coup. Elle garda le silence. Le baron éprouvait une grande agitation. Son habitude n'était pas d'être contrarié et maintenant il ne pouvait plus reculer. Il voyait ses propriétés divisées, de nouvelles alliances formées par sa fille et son neveu, enfin, le nom de ses ancêtres éteint. Il changea de couleur et son irritation augmenta en pensant que sa famille serait dispersée, et son domaine vendu aussitôt après sa mort. Après une longue pause, pour reprendre le fil de ses idées et réfléchir à ce qu'il devait faire, il reprit :

— Mathilde, si vous avez l'intention de rester dans cet état jusqu'à ma mort, afin de diviser alors mon héritage et d'épouser l'homme qui vous convient, je suis prêt à déclarer que je m'y oppose, et vous ne me laisserez pas certainement quitter ce monde sans que j'aie la consolation de savoir qu'un tel malheur n'arrivera pas. Il faut que vous acceptiez le mari que j'ai choisi, pendant que je peux jouir encore d'une aussi douce consolation.

De grosses larmes s'échappèrent des yeux de Mathilde, son cœur était accablé et elle se renversa dans son fauteuil, le désespoir dans l'ame. Cependant elle rassembla toutes ses forces et répondit :

— Quand mon père disposait de ma personne il croyait sans doute que je n'avais ni goûts ni jugement personnel à consulter, ni antipathies à surmonter. On veut me forcer maintenant de contracter un engagement qui m'effraie plus que la mort. On m'ordonne de me présenter à l'autel pour prendre Dieu à témoin que j'accepte volontairement pour mon mari un homme qui m'est imposé; que j'aurai pour lui de l'amour, du respect et de l'obéissance, quand je n'ai ni le désir ni l'intention de former un pareil vœu. Si vous pouviez, en me donnant cet ordre, me communiquer, en même temps, le sentiment moral nécessaire à son exécution, je pourrais faire à l'autorité paternelle un sacrifice qui ne dépendrait que de moi; mais puis-je jurer d'aimer un homme qui ne m'inspire ni tendresse ni affection? puis-je l'estimer quand j'ignore s'il est brave, loyal et vertueux? Si l'affreuse alternative de commettre un acte de désobéissance ou de violer tous mes principes de morale et de religion est ma seule ressource,

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

je suis entièrement décidée à confier mon sort à la Providence; mais je supplie humblement un père qui m'a toujours aimée, au nom des vertus que ses préceptes et ses exemples m'ont inspirées, de ne pas me presser davantage, et de laisser au temps et aux circonstances la décision de ce grand événement. Peut-être ne me marierai-je jamais; ce malheur, si toutefois c'en est un, ne sera pas exempt de consolation, puisque je serai en paix avec ma conscience, qui ne pourra me reprocher mon hypocrisie. Quant à mon cousin, je dois lui avouer avec sincérité que je n'ai pour lui aucun des sentimens nécessaires pour devenir sa femme.

— Toutes ces raisons, répondit le baron, sont bonnes dans un roman; mais elles ne peuvent convenir aux intérêts ordinaires de la vie. Les obligations imposées par le sacrement de mariage, ne sont pas assez sévères pour rendre, neuf fois sur dix, de telles alliances impossibles. La religion et la morale n'exigent qu'une ferme intention de remplir fidèlement les devoirs d'épouse. Si les jeunes femmes n'épousaient que ceux qu'elles aiment et estiment véritablement; nous verrions dans le monde beaucoup plus de vieilles filles, et elles regretteraient les scrupules de leurs consciences qui les auraient empêchées d'être

des épouses heureuses et des mères respectables. D'ailleurs, le mariage est une institution civile et religieuse, où l'on doit consulter autre chose que le goût et l'inclination des parties contractantes. Mon intention est de vous établir avant de quitter ce monde, et je ne vois que deux manières de me contenter, ou d'épouser Bertinval, ou de vous retirer à Mont-Réal, dans le couvent des sœurs Noires.

— Mon choix est déjà fait, dit Mathilde, si je suis réduite à cette cruelle alternative.

En disant ces mots, elle sortit précipitamment, résolue d'être fidèle à son engagement avec Eustace, et de sacrifier sa liberté à son honneur.

— Je vous ai toujours dit, mon frère, que les jeunes personnes doivent être élevées sans jamais entendre parler d'amour. Celles qui lisent des romans croient qu'un mari doit être une sorte de héros; ainsi, le premier homme qui a eu l'art de toucher leur cœur ou d'enflammer leur imagination semble aussitôt doué de tous les attributs de la perfection. Que de fois je l'ai dit à cette chère mademoiselle de Clermont, lorsqu'elle me citait la philosophie du duc de Melun!

— Chère sœur, répondit le baron avec un ton d'impatience, peu nous importent les affaires de la maison de Condé; laissons donc Chantilly pour nous occuper de la famille d'Argenteuil. Que faut-il faire maintenant? Nous n'obtiendrons jamais le consentement de cette fille entêtée, à moins que le père Leclerc ne lui persuade que son premier devoir est d'obéir à son père et d'assurer le bonheur de sa famille.

— Je suis trop sensible à vos bontés, mon cher oncle, dit Bertinval pour vous prier de tenter en ma faveur de nouveaux efforts. Le directeur de Mathilde n'a aucune affection pour moi : depuis que je suis chez vous il ne m'a encore témoigné la plus légère politesse, et je suis sûr qu'il conseillerait à ma cousine de prendre le voile plutôt que de vous obéir.

— Il ne le pourrait ni ne l'oserait, dit le baron en parcourant l'appartement à pas précipi d'ailleurs je suis maître de ma fortune et je saurai punir cette désobéissance. Je vous ai, il est vrai, institués tous deux mes légataires; mais si elle prend le voile elle est morte aux yeux de la loi et vous hériterez seul de ma fortune après ma mort. Telle est ma vo-

lonté : je l'inscris sur mon testament, et je jure de ne pas varier.

Bertinval tomba aux genoux de son oncle, et, prenant le papier des mains du vieillard, il le couvrit de baisers avec une apparence de respect pour sa décision, et de reconnaissance pour sa générosité. Il exprima son chagrin d'être la cause innocente d'un tel événement; mais assura le baron qu'il ne se considérerait jamais que comme le dépositaire d'une fortune appartenant toujours de droit à Mathilde. Intérieurement, cet hypocrite était content du rôle qu'il avait joué avec tant de succès, et dont le baron était complétement la dupe. Une seule chose manquait maintenant à l'accomplissement de ses désirs....; c'était la mort de son oncle. Il avait la parole d'un homme qui ne l'avait donnée que par des motifs puissans; mais il pouvait vivre assez long-temps pour s'en repentir. Si les secrets de Bertinval venaient jamais à être découverts, l'oncle ne pourrait-il pas concevoir une autre opinion de son neveu et sentir un retour de tendresse pour sa fille? Ces réflexions le tourmentaient, et nous verrons leur résultat dans le chapitre suivant.

---

cr
ré
de
ve
su
sa
po
m
fa

## CHAPITRE XXXI.

Thou, mine of bounty, how wouldst thou have paid
My better service, when my turpitude
Thou dost so crown with gold?

ANTONY AND CLEOPATRA.

Trésor inépuisable d'humanité! si je t'avais loyalement servi, que n'aurais-tu pas fait pour moi, toi qui couvres d'or ma bassesse? SHAKSPEARE.

There are more things in Heaven and earth, Horatio,
Than are dreamed of in your philosophy.

HAMLET.

La terre et le ciel, Horace, cachent plus de mystères que toute ta philosophie n'en rêvera jamais.

SHAKSPEARE.

Nos lecteurs se rappelleront sans doute les motifs criminels qui avaient engagés Bertinval à fixer sa résidence, auprès de son oncle, dans le château des deux montagnes. Sa correspondance avec le gouvernement colonial lui donnait un entier pouvoir sur la liberté du baron, et un simple avis de sa part, sur la nécessité de l'arrêter, eût suffi pour faire enlever le vieux d'Argenteuil de sa maison, et lui ôter toute communication avec sa famille et ses amis. Mais dans ce moment aucune

considération d'intérêt personnel ne l'engageait à commettre une telle infamie.

Il avait l'espoir de s'unir à Mathilde et de posséder une fortune suffisante pour réparer ses mauvaises affaires; car le refus définitif de Mathilde lui semblait un avantage depuis l'instant où il n'était pas privé de l'unique chose qu'il convoitait. Son oncle devenait le seul obstacle à son bonheur. La santé du baron, quoique faible, pouvait encore traîner long-temps; et s'il venait à découvrir, avant sa mort, la véritable position de son neveu; Bertinval n'avait plus que la perspective d'être ignominieusement renvoyé du château, et de lutter alors avec la misère et l'infamie.

Pendant que la possibilité de ces événemens le tourmentait, il reçut la lettre du père Leclerc qui lui annonçait l'arrivée de sa femme à Mont-Réal. Il serait difficile de décrire le trouble et l'embarras qui s'emparèrent de l'esprit de Bertinval. Dans le premier mouvement de son désespoir, il eut envie de terminer ses chagrins dans les eaux du lac; mais réfléchissant que la retraite du vieux chapelain durerait encore un mois, il pensa que ce temps pourrait être employé à mûrir un plan plus avantageux.

Ces projets, dictés par le cœur le plus lâche et le plus dépravé, se présentaient tour à tour à son imagination. Il avait résolu de nier les prétentions de sa femme; mais elle avait son contrat de mariage, et Thornwood, l'un des témoins de la cérémonie, ne pouvait-il pas déposer contre lui? Dans cette situation, il ne vit d'autre salut pour lui que dans la mort de son bienfaiteur !

La santé du baron était faible, et une calamité inattendue devait suffire pour le précipiter dans le tombeau; l'infâme Bertinval voyant donc que chaque jour le rapprochait d'un abîme que pourraient seuls combler la tête de son oncle ou la sienne, écrivit au gouverneur pour lui démontrer l'importance d'arrêter immédiatement le baron et de le mettre au secret.

« Une mesure aussi rigoureuse, disait-il, qui serait justifiée plus tard par les preuves et les documens trouvés dans les papiers du baron, devenait un exemple nécessaire pour assurer la tranquillité de la province, et jeter l'épouvante dans le cœur des séditieux. Enfin, il terminait en regrettant qu'un appel aussi impérieux que celui du devoir et de la loyauté le forçat de sacrifier ses propres affections.

Bertinval avait l'atrocité d'un assassi n sanguinaire, mais sans en avoir l'énergie.

On enleva son oncle de la chambre où il était malade avec autant de brutalité que si ce pauvre d'Argenteuil eût été un malfaiteur ordinaire. On avait choisi la nuit pour commettre ce crime affreux, dans la crainte qu'un soulèvement des habitans n'empêchât son exécution. Bertinval embrassa le vieillard avec la tendresse hypocrite qui était nécessaire pour faire croire à une sensibilité incompatible avec son cœur, et l'assura que, dès qu'il aurait réussi à consoler sa fille et sa tante, il se rendrait aussitôt à Québec pour faire commencer une instruction et prononcer son innocence.

Il est impossible de décrire l'affliction de Mathilde. Elle fut saisie d'attaque de nerfs qui menacèrent sa vie; lorsqu'elles furent calmés, une fièvre épouvantable y succéda, et la priva pendant longtemps de toute espèce de connaissance. Dans son délire, elle appelait à son secours de Courcy et Bellegarde, afin de sauver son père, demandait des armes, son habit de chasse, et ce fut avec peine qu'on la retenait dans son appartement.

Quand Bertinval se présenta lui-même pour s'in-

former de sa santé, elle le repoussa avec un cri d'horreur : mouvement d'instinct qui fit presque croire à l'infâme que son secret était découvert.

Les soins du vieux médecin de la famille, ceux de sa tante arrêtèrent bientôt la violence de la fièvre, et, trois semaines après l'arrestation de son père, elle fut en état d'exécuter le seul projet que son affection pouvait lui inspirer dans l'espoir de le sauver : ce fut de le suivre à Québec et de solliciter une enquête judiciaire sur les motifs de sa réclusion.

Une voiture, et tout ce qui était nécessaire pour ce voyage, furent aussitôt préparés. Bertinval lui avait proposé de l'accompagner, mais elle refusa ses offres; Bellegarde qui venait d'arriver, chargé des lettres d'Eustace, devait être sa seule escorte jusqu'à Mont-Réal où elle voulait prendre conseil du père Leclerc.

Notre lecteur se rappelera sans doute qu'un jour ou deux avant que de Courcy eût été fait prisonnier par les Américains, il avait envoyé à Mathilde le brave et fidèle Bellegarde afin d'apprendre la cause du long silence de ses amis. On se rappelera aussi sans doute que leur correspondance avait été interceptée par le maître de poste de St-Anne, agent de Bertinval et placé dans ce bureau pour

aider l'espionnage de son maître. La présence d'un partisan dévoué de la famille d'Argenteuil, et les lettres d'Eustace dont il était porteur, donnèrent une nouvelle vie à la noble fille, et ranimèrent son énergie naturelle.

Son air de confiance, quand elle partit, étonna sa tante et déconcerta Bertinval. Celui-ci se hâta d'informer le gouverneur des prétentions de Mathilde et des démarches qu'elle devait faire pour obtenir la liberté de son père, qui reviendrait, ajoutait-il, avec une haine plus vive contre le gouvernement, au milieu d'une population déjà disposée à favoriser toutes mesures hostiles.

Mathilde s'arrêta à Mont-Réal pour instruire le père Leclerc des infortunes de sa famille. Le mois de retraite du bon prêtre n'étant pas encore expiré, elle n'obtint qu'avec peine de passer quelques momens avec lui. Celui-ci ne pouvait que partager sa douleur, mais il lui conseilla d'être calme, résignée, de placer toute sa confiance dans les soins de la Providence, et d'agir prudemment jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe au bout de quelques jours à Québec.

Quand Mathilde approcha de la ville où son père était privé de la liberté, l'aspect des fortifica-

tions des portes et tout cet appareil de défense que présente une place de guerre, glacèrent son sang et lui donnèrent de tristes pressentimens. Mais Bellegarde qui déjà avait accompagné le baron, et qui connaissait les bastions, les courtines et les autres travaux de la forteresse, calma ses craintes en lui démontrant que c'était une vaste prison où les habitans étaient libres jusqu'à une certaine heure du soir, et où, pour observer la consigne militaire, chacun devait être rentré, s'il n'aimait mieux passer la nuit à la belle étoile. Il conduisit sa maîtresse dans un bon hôtel où mistriss Holmes, excellente et brave anglaise, lui fit cette réception cordiale dont sont toujours assurés, dans une auberge, ceux qui ont de l'argent.

La prison d'état n'était pas fort éloignée, et Bellegarde se présenta à la porte pour demander s'il était libre à la fille du baron d'Argenteuil de venir voir son père : « pas sans un ordre du gouverneur général, » ce fut la seule réponse qu'il put obtenir.

Mathilde passa la nuit dans une grande inquiétude, pensant aux moyens qu'elle pourrait employer pour se faire recevoir dans la prison. Elle résolut de demander dans une pétition au gouver-

neur général, soit de relâcher son père, soit enfin de partager sa captivité. On lui avait dit que son meilleur plan était de voir le secrétaire de la province, et de tâcher d'obtenir par son intermédiaire une audience du représentant de Sa Majesté.

Elle avait souvent entendu dire que ce personnage important était le véritable gouverneur, tandis que sir Mac Grosguett se contentait des honneurs et du cérémonial, sans troubler son esprit par les détails de l'administration.

Avant d'introduire Mathilde auprès de M. Landry, il sera peut-être agréable au lecteur de faire sa connaissance. Le plus grand nombre des personnes placées dans ces positions subalternes, possèdent deux caractères distincts dans le même individu : l'un que la nature leur a donné, et l'autre qui d'après les connaissances de chacun, convient mieux à ses fonctions ; en un mot, « ce que les Français appellent l'air du rôle que l'on joue. » Le chef prend un air de dignité et de supériorité, tandis que ceux qui l'entourent affectent d'être impénétrables. Cette explication suffit pour démontrer la différence qui existe dans le même individu, suivant qu'il est ou non investi de quelque auto-

rité. Son génie, ou s'il ne possède pas ce don, sa capacité, sont souvent dans une telle contradiction avec la position sociale où le hasard et la faveur peuvent l'avoir placé, qne nous le voyons quelquefois assez burlesque pour exciter la gaieté, ou assez méchant pour exciter la haine et le mépris. Les gens en place sont toujours prêts à jouer un rôle, et la simplicité qui accompagne le vrai mérite se rencontre rarement dans les emplois publics.

Des voyageurs ont remarqué que cette disposition mimique est plus commune en Angleterre que dans les autres pays; mais elle est bien plus exagérée encore dans les administrations coloniales que dans la métropole du royaume. L'habit bleu avec son collet droit, le gilet et les culotes jaunes, ornées de boutons aux armes d'Angleterre, en relief, servent à éblouir le vulgaire et à faire passer l'incapacité pour le mérite. Ajoutez à cela un regard sournois, composé, et vous aurez un portrait fidèle des personnes si bien dépeintes par notre ami Hubibras :

> Et leur sagesse est toute dans leurs yeux,
> Dans leur maintien, dans leur front sourcilleux.

Notre secrétaire du gouvernement colonial était

un ancien comédien ; ainsi les muscles de son visage étaient accoutumés à prendre toutes les formes et toutes les expressions ; tantôt c'était la férocité d'un chat en furie, tantôt la douceur d'un jeune agneau, suivant le rang de celui qu'il recevait, ou l'humeur dans laquelle il se trouvait. Lui-même, naturellement timide, mais impatient de donner des preuves de dévouement, le vétéran poudré et empesé ne voyait dans la conduite des sujets de sa majesté que trahisons, complots et conspirations contre l'état ; ne parlait que de périls auxquels l'exposait l'accomplissement exact de ses devoirs ; et, comme le Marlstatute de Scott, il pouvait, dans sa frayeur, prendre une fille de cuisine avec une boîte dans la main, pour un rebelle dirigeant un pistolet armé sur sa tête.

Ce personnage poudré, guindé et pincé, était occupé dans son cabinet à tailler ses ongles, après un déjeuner solide, lorsqu'on annonça Mathilde. Le nom de d'Argenteuil augmenta l'agitation de ses nerfs, et il rassembla à la hâte quelques papiers épars sur une table placée devant lui, afin de paraître occupé au moment où l'étrangère entrerait. Plein de mépris pour les Canadiens, il était déterminé à déconcerter cette jeune personne aussitôt qu'elle com-

mencerait à intercéder pour la liberté de son père. Mathilde n'avait jamais connu la crainte, et elle avait à cœur de ne pas trembler en approchant d'une personne qui avait en ce moment tant de pouvoir sur son père.

— Je me présente devant vous, monsieur, dit notre intéressante jeune fille, pour solliciter la permission de voir mon père le baron d'Argenteuil.

Le secrétaire se leva de son fauteuil, sans offrir un siége à Mathilde, et après avoir fixé sur elle, pendant quelques instans, ses regards inquisiteurs :

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, jeune demoiselle, dit l'homme en place, une permission pour visiter un prisonnier d'état! C'est contraire à l'usage; vous pouvez lui écrire si vous le désirez. Votre lettre sera mise dans le conseil sous les yeux de Son Excellence, et si elle ne contient rien de répréhensible, on pourra la lui faire passer.

— Je ne demande pas d'écrire à mon père; mais qu'il me soit permis de partager sa captivité, de soigner sa santé délicate et de le consoler de malheurs qu'il n'a pas mérités.

— Cela n'est pas possible, ma belle demoiselle, dit le secrétaire avec indifférence, en continuant de ranger ses papiers, ce n'est pas possible, je vous le certifie. Permettre qu'un conspirateur, qu'un prisonnier d'état soit entouré de soins et de consolations!... Jamais! ce serait assurément fort singulier. De cette manière nous pourrions avoir une moitié de la noblesse canadienne en prison, et l'autre moitié, prenant soin de la première... C'est impossible, jeune fille, cela ne se peut.

— Mon père, dit Mathilde en rougissant d'indignation, n'est pas un conspirateur. La calomnie peut lui avoir fait cette réputation; et ceux qui ne le connaissent pas autrement ont pu y ajouter foi; mais il a trop d'honneur pour conspirer, et trop de pouvoir dans son district pour attaquer le gouvernement en secret, dans le cas où il y serait disposé.

— Vous êtes une solliciteuse bien hardie, jeune femme.

— Je suis une fille qui prie pour son père, et si je ne me borne pas à d'humbles supplications, c'est que je suis habituée, non à recevoir, mais à accorder des grâces. Vous avez peut-être des enfans,

monsieur, et si vous étiez dans la position de mon malheureux père....

— Moi des enfans! ma belle amie, vous me prenez donc pour un vieillard comme votre père. Non pas, je suis un garçon encore vert, je vous assure, et si vous désirez un mari, entièrement à votre service.

— La fille du baron d'Argenteuil croyait devoir attendre une réponse plus sérieuse, monsieur le secrétaire, dit Mathilde en rougissant d'indignation.

— Et ne vous en ai-je pas donné une fort sérieuse, ma petite dame, fille d'un père rebelle?

— Oui, sur un ton auquel votre position attache l'impunité; mais si vous aviez osé me tenir ce langage sur les domaines de mon père, vous auriez couru la chance d'être jeté dans le lac des Deux-Montagnes.

— Comment! dit le bureaucrate, c'est ainsi qu'on m'interrompt dans les travaux de mon ministère. C'est ainsi que le secrétaire administrateur des Etats de Sa Majesté dans le bas Canada est insulté et menacé dans son propre cabinet!... Madame!... madame! depuis vingt ans que je suis au service civil du roi, personne n'a osé me tenir encore de pareils discours

mais ce n'est pas l'humble secrétaire que vous offensez, jeune fille; c'est une branche du pouvoir exécutif de l'Etat, une partie et un membre de l'autorité suprême, une émanation enfin de la dignité royale. Je vous le répète, madame, vous ne verrez pas votre père, si tant il est vrai qu'il le soit. Il est accusé de trahison et d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Vous pouvez vous retirer : je rendrai compte de votre conduite à Son Excellence le gouverneur général.

Après avoir repris ce qu'il appelait sa *dignité officielle*, il sonna; et, laissant son cabinet aux soins du valet qui était entré, il se retira, comme s'il eût été déjà impatient de se venger.

Mathilde avait été si peu accoutumée aux scènes de ce genre, et l'insolence de cet ignoble scribe, investi *d'une si misérable autorité*, avait tellement blessé son orgueil, que, si elle eût été armée, comme dans certaines occasions, elle lui eût probablement donné raison de se souvenir à jamais d'elle. Un instant elle avait été sur le point d'appeler Bellegarde qui l'attendait à la porte, qui eût, au moindre signe de sa part, égorgé le gouverneur lui-même, et avec autant de promptitude qu'il en eût mis à frapper

de son couteau de chasse un ours sauvage. Mais un moment de réflexion lui rappela qu'elle n'était pas au milieu de ses fidèles Indiens ou des vassaux dévoués du lac des Deux-Montagnes. Elle composa son visage en sortant du cabinet, de peur que Bellegarde, en s'apercevant de sa mauvaise réception, n'allât, dans le fanatisme de dévouement commun aux guerriers d'un clan écossais, commettre quelque acte de violence difficile à réparer.

Abattue et le cœur navré, elle rejoignit Bellegarde en lui demandant de la conduire à la prison d'Etat où son père était renfermé. Là, elle se promena long-temps devant ces épaisses murailles et ces tours élevées, en lançant des regards inquiets sur les fenêtres grillées, dans l'espérance de pouvoir, par signes ou autrement, obtenir des nouvelles.

On releva la sentinelle, et le caporal, en regardant plusieurs fois du côté où elle était avec Bellegarde, semblait donner au soldat des ordres qui la concernaient. Quand la sentinelle fut seule, elle lui demanda de quel régiment elle était.

— Du dixième, mademoiselle.

— Connaissez-vous le capitaine de Courcy?

— Si je le connais! moi! tudieu! Qui est-ce qui le connaîtrait alors? J'ai mangé et bu vingt fois dans la maison de son père; je connaissais le vieux comte quand je n'étais qu'un bambin; que Dieu lui accorde une longue vie!... Je suis du même pays.

Mathilde voyant que ce soldat, loin d'être bourru et grossier, était un bon garçon assez causeur, résolut de l'intéresser en lui parlant de son capitaine.

— Mon brave homme, le capitaine de Courcy est un de mes amis intimes.

— Sur mon honneur! il n'exista jamais un meilleur homme; il est ami des malheureux, et officier aussi brave que quiconque a jamais porté un ceinturon. Assurément vous n'êtes pas de notre pays, mademoiselle?

— Non; mais j'aime les braves Irlandais, et je désirerais seulement que le capitaine de Courcy fût en cette ville pour m'aider à trouver mon vieux père.

—Votre père, mademoiselle! et où est-il, pour l'amour de Dieu?

— Dans cette prison, mon brave.

—Par mon ame! si c'est là qu'il est, vous le trouverez aisément; car les pauvres diables qui l'habitent n'ont pas la facilité de faire de longues promenades.

— Oui; mais comment y entrer?

— Y entrer, dites-vous? au nom de tout ce qui est beau, vous devez vous estimer heureuse d'en être dehors!

— Mais mon père est malade, et je voudrais y entrer, afin de le soigner.

—Que Dieu vous récompense! Peut-être ce vieux diable de Canadien qui a les clefs de la geôle vous laisserait-il passer en lui donnant pour boire.

— Vous ne vous opposez donc pas à ce que je fasse cette tentative? Alors puis-je aller sonner à la porte?

— Il est vrai que le caporal m'a dit de ne laisser entrer homme qui vive; quant aux femmes, il ne m'en a pas parlé.

—Et ce jeune Indien qui m'accompagne ne pourrait-il me suivre?

— Comment, ce garçon couleur de cuivre, qui ressemble plus à un brigand qu'à un archevêque? Par Saint-Patrick! il ne dépassera pas cette guérite de la longueur de mon bras.

—Mille remerciemens de votre bonté, mon brave homme, en me permettant de passer; tenez, voilà une guinée, afin de vous rappeler qu'un acte d'humanité mérite toujours une récompense.

— Que Dieu vous bénisse! ma jeune demoiselle. On dit que la vue de l'or guérit les maux de langue; mais une sentinelle à son poste n'ose pas recevoir d'argent.

Se ressouvenant néanmoins de la pauvreté de sa femme et de son enfant, il ajouta :

— Cependant, si voulez jeter votre pièce à terre, je saisirai un moment convenable pour la ramasser, et vous promets de boire à votre santé dans l'occasion.

— Je ferai ce que vous désirez, dit Mathilde, en laissant tomber la guinée aux pieds de la sentinelle.

Puis, l'abandonnant à ses réflexions sur les ordres qu'il avait reçus et la différence qu'il trouvait à ne pas laisser passer un seul homme ou à recevoir de

l'argent à son poste, elle monta l'escalier de pierre de la prison, et sonna d'une main tremblante.

Un petit guichet grillé, placé au milieu de la porte et fermé par une plaque de fer, permettait au geôlier d'examiner la personne qui cherchait à entrer. Ce fut par ce trou qu'on lui demanda son nom et ce qu'elle désirait; mais, comme son interlocuteur parlait français, ses espérances se ranimèrent.

—Je suis la fille du baron d'Argenteuil, dit-elle, et je viens voir mon père retenu dans cette prison par suite des calomnies que lui ont intentées ses ennemis. Il est malade, et je mourrai de chagrin, si je suis plus long-temps sans le voir.

— Mon devoir me force de vous répondre, dit le geôlier, d'un ton plus doux que celui de sa première question, que j'ignore les noms des prisonniers d'Etat détenus en ce lieu. Tels sont les ordres du gouvernement, et on les oublie jusqu'à ce que la justice ait prononcé son arrêt.

— Je perdrais des momens bien précieux, mon bon monsieur, en voulant convaincre un agent du gouvernement de l'innocence de mon père : mais

rien au monde n'est plus cruel que de priver un vieillard vertueux et bienveillant des derniers adieux peut-être d'une fille unique qui désire le soigner et le consoler. Nous sommes riches, ajouta-t-elle avec vivacité, et l'homme qui aurait assez d'humanité pour seconder mes desseins, sera récompensé par moi ici bas, et par Dieu dans l'autre vie.

Une grâce touchante et l'appât irrésistible de l'or, furent les argumens dont Mathilde se servit pour faire ouvrir devant elle les portes de la prison; c'est au lecteur à décider maintenant lequel des deux put adoucir le cœur du cerbère qui en avait les clefs. Bientôt elle eut obtenu tout ce qu'elle demandait. On dit qu'un âne chargé d'or peut entrer dans la place la mieux fortifiée : ne serait-il pas étonnant que les prières d'une jeune fille tendre et jolie, armée d'une bourse bien garnie, échouassent contre la fidélité d'un geôlier?

—Il serait dangereux de vous faire entrer maintenant, dit celui-ci; mais venez ce soir, à neuf heures, au coin de la rue; attendez qu'une personne vienne à vous, en prononçant ce mot « gouverneur. » Prenez alors son bras et ne craignez rien.

— Ne pourrais-je être accompagnée d'un jeune homme dévoué, qui désire également voir son seigneur et son ami?

— Je n'ose étendre ce privilége, répondit le geôlier. Etant dans l'habitude de ramener ma fille de sa pension à cette heure, vous viendrez à sa place, et, si nous sommes vus, personne n'y fera attention.

— Vous avez donc une fille, dit Mathilde, en pleurant; alors je me fie à votre cœur de père, sa sensibilité comprendra ma pénible position.

Le guichet s'étant refermé, Mathilde se retira immédiatement.

— Que la bénédiction de Dieu vous accompagne! dit la sentinelle, au moment où elle passait.

Malgré ses larmes, Mathilde sourit avec reconnaissance au brave Irlandais, et rejoignit Bellegarde qui, du coin de la rue et la main placée sur son poignard, surveillait les moindres mouvemens de sa jeune maîtresse.

---

# CHAPITRE XXXII.

Come let's away to prison :
We, two alone, will sing like birds i'the cage :
When thou dost ask me blessing, I'll kneel down,
And ask of thee forgiveness : — so we'll live,
And pray, and sing, and tell old tales, and laugh
At gilded butterflies, and hear poor rogues
Talk of court news.

KING LEAR.

Allons; allons en prison. Nous serons là seuls; et nous chanterons comme deux oiseaux en cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je m'agenouillerai devant toi pour te demander pardon. Notre vie sera toute de prières, d'hymnes, de chansons, de vieux contes, de francs rires. Le papillon qui volera nous sera un plaisir; et nous prêterons l'oreille à ces pauvres diables, qui parlent des princes et de la cour.

SHAKSPEARE.

Mathilde revint à l'hôtel en comptant les minutes qui s'écoulaient trop lentement, au gré de cette impatience causée toujours par les premières leçons de l'adversité. Fille d'un seigneur riche et puissant; vivant sur ses propriétés; entourée de serviteurs dévoués et de bons parens; éloignée en-

fin de toutes les chances ordinaires de malheur; jamais elle n'avait imaginé que quelques jours auraient suffi pour la jeter dans la position critique où elle était placée par la conduite affreuse d'un hypocrite et d'un ingrat. Elle ignorait encore cependant la part qu'il avait prise à cette affaire.

La conduite de son père lui était connue jour par jour, et quoiqu'il ne fût pas partisan de ceux qui étaient en possession de son pays, il n'était pas leur ennemi. Obéissant aux lois, voyant peu de société, il avait les préjugés et l'aversion commune à tous les peuples qui changent de maîtres sans être consultés. Cette conduite n'était cependant pas un crime aux yeux de Mathilde, et elle avait peine à comprendre la politique d'un acte si injuste de la part de ceux auxquels l'intérêt et le devoir doivent dicter un mode d'administration plutôt conciliatrice qu'outrageante.

Armée de toute l'énergie qu'exigeait cette circonstance, elle se trouva au rendez-vous à l'heure indiquée. Sans craindre le danger qui pouvait l'attendre, elle avait cependant caché, par précaution, dans ses vêtemens, un petit poignard que Bellegarde portait ordinairement à sa ceinture. La personne

qui devait la conduire près de son père ne la fit pas long-temps attendre. En arrivant il prononça le mot de passe; elle prit son bras, et son conducteur en passant devant la sentinelle lui dit la consigne sans s'arrêter.

Mathilde n'éprouva aucune de ces alarmes qu'on apprend à plusieurs jeunes personnes à considérer comme nécessaires et intéressantes. Son fidèle Bellegarde lui manquait; et elle regrettait qu'il ne pût profiter de la même permission.

La grande porte de fer s'ouvrit lentement et elle fut introduite dans un corridor étroit de l'intérieur, coupé de distance en distance par des grilles qui s'ouvrirent et se refermèrent sur elle, à mesure qu'ils avançaient. La faible lueur de quelques lampes était à peine suffisante pour lui permettre d'examiner ce séjour obscur du chagrin et de la souffrance. Il n'y manquait que l'inscription placée par le Dante sur les portes de l'enfer, pour se croire transporté dans le voisinage des régions infernales.

Mais l'espérance la soutenait et la piété filiale dirigeait ses pas. Voilà donc, pensait-elle en contemplant ces lieux de désespoir, voilà donc le sé-

jour qu'une autorité jalouse, terrible et éloignée de la justice et de la clémence britannique, a réservé à un vieillard voisin du tombeau, incapable de commettre un crime, puni d'avance sur une fausse accusation, et privé de ces consolations qu'on accorde en Angleterre aux plus infâmes criminels.

Au milieu de ces réflexions pénibles, le geôlier s'arrêta devant une porte, à peine assez large pour permettre à une seule personne, en se mettant de côté, de passer dans une petite cour, au bout de laquelle demeurait sa famille. Ils entrèrent dans un appartement commode, et Mathilde y fut reçue par la femme de son conducteur avec une cordialité respectueuse qu'elle était loin d'attendre. Elle lui offrit une chaise pendant que son mari, se dirigeant vers un escalier étroit, allait préparer le baron à la visite de sa fille chérie.

— C'est une bien mauvaise affaire, mademoiselle, dit la femme, et si votre visite parvenait jamais à la connaissance du gouverneur, nous serions détenus tous ensemble à jamais ou bien renvoyés : ce qui serait la condition la plus heureuse.

— Soyez tranquille, bonne femme, dit Mathilde; j'ai donné ma parole, et le mauvais génie

qui préside à la destinée de notre malheureuse colonie n'est pas assez puissant pour m'arracher mon secret. D'ailleurs, quelle que soit l'issue de cette visite, je vous promets une bonne récompense. Vous savez sans doute quelle est la position de ma famille : ainsi soyez persuadée que nous avons les moyens et le désir de vous prouver notre reconnaissance.

— Nous n'ignorons pas à qui nous avons affaire, mademoiselle; je suis née sur la paroisse de Sainte-Anne, quoique je demeure à Québec avec ma famille depuis ma jeunesse; je me souviens parfaitement du bon et généreux baron d'Argenteuil. Notre famille l'aimait et le respectait, et, depuis que le malheur l'a atteint, mes premières impressions se sont réveillées. Quand le baron fut remis à notre garde, mon mari ne le connaissait pas; mais pensant qu'il pouvait être le seigneur auquel appartenaient les domaines de Sainte-Anne, dont ma famille avait reçu tant de services, nous le lui avons demandé. Nos conjectures n'étaient pas fausses, et au lieu de le reléguer dans les chambres destinées aux prisonniers d'état, nous l'avons établi dans la nôtre, où il est aussi *confortablement* que dans son propre château.

— Que Dieu vous bénisse, bonne femme! dit Mathilde en l'embrassant, vous ne ressemblez guère au secrétaire de Son Excellence que j'ai supplié ce matin, dans l'espérance d'avoir un libre accès auprès de mon père pendant le temps de sa réclusion.

— Comment, ce vieux Landry, mademoiselle? non certes, et que la Sainte Vierge en soit bénie, quoique mon mari ne soit qu'un pauvre geôlier, son cœur n'est pas aussi dur que celui de ce vieux serpent rouge qui blesserait à mort, s'il le pouvait, tous les Canadiens habitant depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux grands rapides. Parbleu! s'il soupçonnait seulement que nous fussions de la paroisse de Sainte-Anne, et que nous vous permettons de voir le baron, je crois qu'il n'y aurait pas assez de menottes ici pour nous en charger.

— C'est, je crois, un homme bien dur, dit Mathilde, se rappelant la réception qu'il lui avait faite le matin même.

— Dur! miséricorde! il fait trembler même avec son sourire. J'ai entendu dire à plusieurs prisonniers d'état que le gouverneur le craint; car

celui-ci ne l'est que pour la forme, depuis que le secrétaire fait en tout ce qu'il lui plaît.

En ce moment le geôlier vint chercher Mathilde pour la conduire à l'appartement du baron.

Elle rassembla toute son énergie pour donner du courage à son père, et cette fermeté mêlée de résignation, qui seule nous rend capables de supporter le malheur avec dignité. Mais en voyant le changement opéré déjà dans ses traits, la faiblesse et l'agitation de toute sa personne, elle tomba en sanglotant dans ses bras. Le vieillard montra plus de sang-froid.

— Je ne suis pas malheureux, dit-il, puisque la Providence vous a permis d'éluder les ordres cruels de mes persécuteurs pour vous amener jusqu'à moi. Peu importe que je passe dans une prison ou dans un palais le peu de jours qui me restent à vivre. Ma vie passée a été une scène continuelle de bonheur; c'est sans doute dans des vues bien sages et pour me préparer à entrer dans un monde meilleur que l'adversité m'envoie ses leçons. Tout ce que je pouvais désirer est accompli depuis qu'il m'est permis de voir ma fille chérie et de lui faire mes adieux. Le dernier des d'Argenteuils est frappé

d'un coup bien funeste assurément en mourant en prison et dans un pays gouverné autrefois par ses ancêtres; mais ma conduite, en cette triste occasion, doit prouver que je n'étais pas indigne des priviléges dont j'avais joui jusqu'ici. »

Ce discours, plein d'une noble fermeté et de la dignité habituelle de son père, sécha les larmes de Mathilde, et elle lui adressa avec sang-froid des questions sur la cause des mesures rigoureuses employées par le gouvernement.

— J'ignore encore ce dont je suis accusé, ma chère enfant; mais je suis traité comme si mon crime était d'une nature fort sérieuse. Mon âge, ma fortune et une vie exempte d'ambition, auraient dû cependant faire hésiter le gouvernement; car, depuis plusieurs années, j'ai toujours vécu loin de la société; mais sans doute je suis victime d'une dénonciation dont le temps dévoilera la fausseté, et mon seul vœu est de vivre assez pour laisser ma réputation vierge de la tache dont une si cruelle politique a cherché à la couvrir. Je désire, ma chère amie, que vous chargiez un bon avocat de suivre cette affaire, et, si justice ne peut être obtenue du gouvernement colonial, que vous adressiez une

pétition au roi, afin de hâter la fin de ce procès. Dans le cas où cela serait même nécessaire, mon neveu pourrait aller en Angleterre à ce sujet.

— Cher père, notre bon ami, le Père Leclerc doit arriver bientôt ici, et si vous l'approuvez il m'aidera de ses conseils et de son influence. Sa sagesse et son dévouement vous sont connus, et sans doute ils nous préserveront des fausses démarches où un zèle et une tendresse sans expérience pourraient me jeter.

Afin de prouver le besoin qu'elle avait d'un guide, Mathilde raconta son entrevue avec le secrétaire colonial, et les craintes qu'elle avait d'avoir fait plus de mal que de bien par ses réponses hautaines, adressées à ce personnage vindicatif; mais loin de désapprouver sa conduite, le baron y applaudit.

— Le sang de tes ancêtres coule dans tes veines, noble fille : si tu avais plié sous l'insolence de ce vil subalterne, je ne t'eusse jamais pardonné. C'est obtenir une victoire sur nos oppresseurs que de nous montrer supérieurs à la persécution. Je t'approuve et te remercie, ma chère, dit le vieillard en embrassant sa fille; mais pour ne plus t'exposer

à de pareilles scènes, consulte le Père Leclere et suis ses conseils.

— Mais, mon père, il ne sera pas ici avant plusieurs jours. Maintenant vos souffrances réclament les soins d'un médecin, je ne peux pas croire que le gouvernement vous en refuse un.

— Comment puis-je savoir ce que le gouvernement me refuserait, puisque j'ignore ce dont il m'accuse?

— Vous ne pouvez, cher père, être accusé que de froideur pour le gouvernement; car vous avez toujours scrupuleusement évité ce qui pourrait exciter le mécontentement des autorités. Est-il possible que vous ne soyez pas maître de vos opinions intimes, et que l'on vous prive de votre liberté à un âge ou le séjour de la prison met votre vie en danger; vous qui n'avez pris aucune part aux troubles qui agitent maintenant la colonie? N'avez-vous donc maintenant aucun soupçon sur la main qui vous frappe d'un coup aussi cruel?

— Je ne peux soupçonner personne. On doit savoir que je ne vois pas avec plaisir le gouvernement de mon pays natal confié à des étrangers; mes opinions cependant n'ont jamais été professées hors de

ma famille. Notre chapelain et mon neveu ont seuls été les témoins des observations qui ont pu m'échapper à ce sujet. Et s'il m'est arrivé de témoigner le regret que j'éprouvais, en voyant la patrie de mes pères gouvernée par un peuple étranger, non-seulement à nos usages, mais encore à notre langue, où serait donc le crime, ces paroles fussent-elles même prononcées en présence du gouverneur? Mais sur ce point je suis tranquille, ni le Père Leclerc ni Bertinval n'ont pu me trahir.

— Vous m'avez souvent dit qu'on doit tout attendre d'un méchant homme, et si je ne connaissais déjà votre bienveillance paternelle pour mon cousin, je vous avertirais de ne pas avoir trop de confiance en sa bonté.

— Comment, Mathilde, pouvez-vous pousser vos préjugés si loin, et croire que j'ai un ennemi dans mon neveu? Un tel soupçon renferme plus de passion que raison : bannissez-le de votre esprit.

— Jamais je n'aurais pu concevoir une telle pensée, si le père Leclerc ne m'avait dit que Bertinval était un méchant homme; et dans le peu de momens qu'il a pu me donner à mon passage à Mont-Réal, ses observations se sont bornées à cette asser-

tion : il m'a assuré que, si l'occasion s'en présentait, il pourrait donner des preuves de la méchanceté de mon cousin, et ces preuves sont en sa possession.

— Grand Dieu ! dit le baron, quel coup funeste et inattendu m'est encore réservé ? mais non, c'est un préjugé, une exagération ; Bertinval a pu se rendre coupable de cette irrégularité de conduite trop commune aux jeunes gens de famille qui ont de la fortune ; mais il est incapable d'avoir nui à son père adoptif, à son bienfaiteur : c'est impossible. Malgré ma confiance dans l'honnêteté et la véracité du Père Leclerc, je ne l'aurais pas cru. On n'est pas assez sot pour tuer la poule aux œufs d'or.

— Je n'ai fait que répéter les paroles de mon confesseur. Mais ce sujet augmente votre chagrin, mon père, et ne tend qu'à diminuer le courage à l'aide duquel vous supportez les peines que vous avez à combattre. Pensons plutôt à votre santé. Demain je demanderai directement au gouverneur de vous permettre au moins de recevoir les visites d'un médecin, s'il ne veut pas accorder cette permission à votre famille.

— Je ne demanderai pas de faveur, dit le baron

avec énergie; consultez un avocat : c'est un droit qui m'appartient; mais d'Argenteuil ne voudrait même pas solliciter la grâce dont dépendrait sa vie. Si je péris victime d'une cruauté despotique, ma mort excitera la sympathie de mes compatriotes, et peut-être ses conséquences deviendront-elles funestes à nos oppresseurs. Bonsoir, ma fille, votre séjour plus prolongé pourrait inquiéter cette pauvre famille, dont les attentions pour moi seraient un crime aux yeux de leur maître; retournez à votre hôtel, bien persuadée que je ne suis pas malheureux. Toute souffrance devient supportable, quand nul remords ne trouble la conscience.

Mathilde rentra dans l'appartement de la bonne femme dont la sensibilité lui assurait le bonheur de voir son père, et, comprenant le danger auquel la famille du geôlier s'exposait, elle résolut de calmer ses craintes avant son départ.

— Votre bonté, dit-elle, m'a pénétrée d'une trop grande reconnaissance pour que je ne vous récompense personnellement de la générosité avec laquelle vous exposez votre indépendance; car je sens, dans toute leur étendue, les conséquences de la perte de

votre place; ainsi je vous promets, sur l'honneur de mes ancêtres, que vous pourrez trouver dans nos propriétés toutes les provisions nécessaires à votre famille; et demain je vous donnerai cette obligation écrite, signée de mon père.

Le geôlier et sa femme exprimèrent à Mathilde les sentimens sincères de leur gratitude, en lui promettant de faciliter autant que possible ses entrevues avec son père; mais, afin de rendre leurs services plus efficaces, ils lui recommandèrent la plus grande circonspection.

Ces arrangemens étant pris, à la grande satisfaction de tout le monde, Mathilde retourna avec son guide au lieu où Bellegarde était presque gelé, en attendant sa maîtresse. Ils arrivèrent à l'hôtel sans être remarqués, et quoique Mathilde fût alarmée du changement opéré dans la santé de son père, son esprit était cependant tranquillisé par cette entrevue et l'espérance de voir terminer bientôt cette captivité. Pour y parvenir, elle comptait sur l'arrivée du père Leclerc, et l'attendait avec impatience.

Dans une petite ville comme Québec, il n'était pas aisé de cacher pendant plusieurs jours au public l'arrivée d'une étrangère aussi distinguée que l'était

la fille du baron d'Argenteuil ; et les motifs de son voyage ayant été bientôt connus, toutes les personnes qui, par leur position, étaient indépendantes du gouvernement s'empressèrent d'avoir pour elle les égards dus à une personne de son mérite et de sa classe. Elle aurait désiré garder l'incognito; mais Bellegarde, en parcourant la ville, avait rencontré plusieurs des officiers qui avaient été témoins de sa valeur dans la bataille de la baie de Burlington. Il fut invité à dîner au cercle, et traité avec cette cordialité et cette distinction que les braves gens sont toujours prêts à montrer à ceux qui ont partagé avec eux un grand danger. Il devint l'objet de l'estime et de l'admiration générale, et le public avait une telle curiosité d'apercevoir le héros indien, que des groupes se formaient chaque jour devant sa demeure, afin de la satisfaire. Quand il se promenait dans la ville, les Canadiens le saluaient, et les invitations que lui adressaient les bourgeois étaient nombreuses; mais, soit raison, soit prudence, il préférait ne pas sortir, et refusait tout autre plaisir que celui de servir et de consoler Mathilde.

Cette sorte de popularité de Bellegarde augmentait le danger qu'il y avait pour lui d'accompagner

Mathilde à ses rendez-vous quotidiens avec le geôlier; il fut donc convenu que notre jeune héros resterait à l'hôtel pendant la durée de ses visites dans la prison.

Bientôt l'arrivée du père Leclerc fut une source de tranquillité et de bonheur pour tous les deux. Après l'expiration de son mois de retraite, cet homme pieux ne perdit pas un moment pour rejoindre ses amis à Québec.

Ils consultèrent un jurisconsulte distingué. Celui-ci jugea convenable d'adresser une pétition au gouverneur en son conseil, afin de tenter toutes les voies de conciliation avant d'en appeler devant un tribunal, dans un moment où l'on regardait comme plus expéditive l'absence des procédures ordinaires.

Tout accès près du baron étant défendu, cette requête ne pouvait être faite en son nom, mais elle fut rédigée et présentée en celui de sa fille. Les moyens qu'on y avait développés tendaient à prouver l'innocence de son père, à démontrer la dureté de priver un vieillard innocent de sa liberté, et demandaient enfin, au nom de la justice et de l'humanité, une prompte enquête judiciaire.

Le sage sir Crowdie Mac-Grosgutt fut plus irrité du ton de la pétition que convaincu par ses solides argumens. Ne voyant qu'un nouveau complot dans cet acte de piété filiale, il assembla son conseil pour lui soumettre l'utilité de renfermer Mathilde dans un couvent, et de jeter en prison Bellegarde et ce prêtre, coupables tous deux d'être ses complices. Cette grave question fut agitée; on démontra à Son Excellence qu'elle pouvait s'attirer la haine du clergé en attaquant le père Leclerc, et que des mesures aussi sévères, prises vis-à-vis d'une jeune fille, pourraient exposer sa dignité à d'injurieuses remarques. Mais tous insistèrent sur la nécessité de s'assurer de Bellegarde. Il était, disait-on, familier avec les troupes et possédait une influence trop puissante sur les tribus indiennes dont le gouvernement comptait réclamer les secours dans la guerre pendante alors entre l'Angleterre et les colonies de l'Amérique septentrionale. Le plan proposé par le gouverneur avait entièrement échoué; néanmoins il fut décidé, à l'instigation du secrétaire Landry, qu'on allait procéder à une enquête solennelle en présence du conseil, et que Bellegarde serait placé sous une haute surveillance.

La santé du baron s'affaiblissait de plus en plus,

les craintes de Mathilde augmentaient; enfin elle obtint du geôlier de faire un rapport tendant à prouver que l'état du prisonnier réclamait impérieusement les secours du médecin de Son Excellence. Celui-ci, qui, par ses opinions politiques et son talent, méritait toute la confiance du gouverneur, était en outre investi de l'emploi lucratif de receveur du port de Québec, et par conséquent dévoué à son patron. Il avait résolu de trouver le baron dans l'état de santé qui pouvait être plus agréable à ceux qui l'employaient. Mais le malade lui parut dans une telle faiblesse qu'il fut obligé d'annoncer que peu de jours lui restaient à vivre. On fit alors valoir comme un acte de clémence ce qui n'était qu'une nécessité, et Mathilde fut avertie que, conformément à sa pétition, elle avait la faculté de faire transporter son père dans une maison particulière jusqu'à ce que le rétablissement de sa santé permît de commencer son procès. Suivie de Bellegarde, du prêtre et de plusieurs domestiques de l'hôtel, elle se présenta donc à la prison d'état, et fit transporter le baron dans un appartement commode où elle pouvait lui consacrer tous ses soins.

Quand Bellegarde vit cette figure animée autre-

fois pour lui d'un sourire affectueux et bienveillant, actuellement pâle et défaite, il sentit la douleur et l'indignation s'élever dans son ame. Il versa des larmes amères, et, dans son désespoir, il jura que si les suites de cette captivité enlevaient son bon maître, le sang deses oppresseurs vengerait sa mort. La vue de ses amis et les différentes émotions que leur tendresse lui causa donnèrent une apparence momentanée de force au vieux baron; mais bientôt la fièvre dont il avait été déjà épuisé reprit son cours, et le lendemain, les médecins réunis dans une consultation devant le père Leclerc annoncèrent sa fin prochaine.

Le premier soin du bon prêtre fut d'administrer à son ami mourant les derniers sacremens, suivant les rites de l'église catholique, et de le préparer à faire des adieux solennels à sa fille. L'ayant trouvé plus faible encore, il fit venir Mathilde et Bellegarde. Le baron embrassa sa fille d'une manière affectueuse et recommanda à sa bonté et à sa protection tous ceux qui l'avaient aimé et servi. Mais n'ayant pas la force d'entrer dans les détails de ses dernières volontés, il finit en disant :

— Je vous laisse ici-bas sans un protecteur légal

ou naturel; ma fille, à ce sujet, je n'ai rien de nouveau à vous recommander, vous connaissez mes intentions.

— Mon excellent ami, interrompit aussitôt le prêtre, Bertinval est un monstre. Je possède les preuves les plus évidentes de ce que j'affirme devant le ciel et vous. N'exigez pas de votre fille . . . . . Ici un profond soupir épargna au baron la douleur d'entendre l'avertissement solennel du prêtre.

Il venait d'expirer.

— A genoux, mes enfans, s'écria le père Leclerc, que vos prières, et non d'inutiles lamentations, accompagnent cette ame jusqu'au trône de la grâce et de la miséricorde.

En ce moment la voix du pauvre ecclésiastique fut presque étouffée par ses sanglots. Mathilde et Bellegarde étaient agenouillés près du lit, et l'excès de la douleur les empêchait de payer à la nature le tribut qu'elle réclamait; car leur affliction était trop profonde pour s'exprimer par des larmes. A la fin, cependant, Mathilde ne put résister à cette scène et s'évanouit. Le prêtre et Bellegarde la por-

tèrent dans une autre pièce. Des soins la firent revenir, mais c'était pour pleurer un ami que rien ne peut remplacer parmi tous ceux que nous donnent la nature ou les liens de l'humanité.

---

## CHAPITRE XXXIII.

Ceci prouve deux points : d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur ;
Puis, avec de l'esprit, il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FLORIAN.

Le baron d'Argenteuil fut enterré près de Montcalm, sous les ordres duquel il avait combattu et reçu plus d'une blessure dans l'affaire mémorable qui rendit les Anglais maîtres du Bas-Canada. Les honneurs dus à sa mémoire et à son mérite personnel lui furent rendus par tous ceux qui ne dépendaient pas immédiatement du gouverneur.

Quand Bellegarde eut vu la tombe se refermer

pour jamais sur les restes vénérables d'un homme qui l'avait comblé de bontés depuis sa tendre enfance, il retourna à l'hôtel triste et malheureux. Le père Leclerc avait conduit Mathilde dans un couvent, et les sœurs du Saint-Sacrement lui avaient témoigné cette bienveillance qu'emploie la religion pour consoler l'infortune.

Pendant ce temps, notre jeune sauvage, seul et privé d'un ami pour l'encourager, s'abandonna à des réflexions de tristesse et de désespoir sur sa propre position. La mort de d'Argenteuil le privait de son principal appui; il n'ignorait pas que Mathilde, libre maintenant, épouserait de Courcy, et que lui, sous le titre d'humble ami, il ne serait, en réalité, que peu éloigné du sort d'un domestique, et dépendrait toujours de la bonté des nouveaux propriétaires.

La perspective d'une position si subalterne le révoltait; il ne pouvait s'y soumettre, ni se résoudre, cependant, à quitter le service d'un être que, depuis long-temps, il était accoutumé à servir et à respecter, mais auquel il ne pourrait jamais appartenir que par les liens d'une affectueuse dépendance.

Cette condition, se disait-il, n'est-elle pas une destinée que chaque moment rendra plus insupportable, une destinée qui convient si peu à l'ame que j'ai reçue du dieu de mes pères? Je serais un valet bien nourri, et je mangerais le pain d'un nouveau maître, quand je puis me faire saluer comme chef par les Ontarios, et leur rendre peut-être leur dignité première!... De par le ciel! non, cette condition ne sera pas celle de Bellegarde! Je sacrifierai un attachement puéril à des devoirs plus élevés et plus nobles, et quand ma dernière dette sera payée à la famille des d'Argenteuil, alors je rejoindrai ma nation malheureuse et dégénérée. Avec les avantages dont une meilleure éducation m'a doué, peut-être alors me sera-t-il permis de les rendre à l'indépendance! La couleur de ma peau est-elle donc un diplôme d'esclavage, et peut-elle donner à chaque lâche, qui est blanc et s'appelle fils de la civilisation, un droit pour se regarder comme mon supérieur? Je puis parcourir mes forêts natales avec toute la dignité de ma nature; je puis recevoir ces hommages qu'ici je dois rendre aux autres pour manger mon pain dans les larmes et la dégradation, et dormir sur un bon lit jusqu'à ce qu'enfin, efféminé, avili, sans énergie et tombé dans

la condition d'un méchant esclave, je devienne indigne de ma propre estime et de celle de nos frères rouges.

Non, mon ame brisera les liens de l'habitude et du sentiment; il est temps de l'affranchir. L'heure qui me sépare de mon angélique maîtresse approche, le moment sera pénible, mais la lutte me donnera de nouvelles forces. Les flèches dont mon cœur est blessé sont acérées, et leurs blessures seront long-temps à se guérir, mais Bellegarde aura le courage de les arracher !

Fatigué de ces tristes pensées, mais content de la résolution qu'il avait prise, le noble guerrier chercha quelque repos. S'étant jeté sur son lit, il y rêva de guerre et de gloire; des montagnes couvertes de fleurs, des vallées remplies de daims et de buffles qu'il chargeait avec l'ardeur d'un Indien et l'adresse des blancs, lui apparurent en songe. Puis il rentrait à son village, entouré d'amis dévoués et des parens de sa famille.

Les Indiens sont naturellement superstitieux, et Bellegarde ne découvrit dans ces visions que le consentement de la Providence aux projets qu'il avait formés.

Il ne voulut pas en prévenir Mathilde, car son courage eût échoué devant l'idée de l'affliger; d'ailleurs le moment n'était pas encore venu, selon lui, où il pourrait se séparer d'elle pour toujours.

Le père Leclerc vint le voir le soir suivant, et l'invita à dîner chez le supérieur des missionnaires de Québec, où on le reçut avec une bonté et des attentions qui le flattèrent. Les bons pères lui adressèrent mille questions sur la bataille dans laquelle il avait joué un rôle si brillant; mais il reporta tout le mérite sur de Courcy, et sa modestie, d'autant plus rare que le défaut ordinaire des Indiens est l'exagération de leurs prouesses, lui valut l'admiration de ses hôtes.

Le père Leclerc lui donnait chaque jour des nouvelles de Mathilde, et il apprenait avec plaisir que les pieux exercices qui l'occupaient, et les secours consolans des religieuses, avaient disposé son ame à la résignation. Sa santé n'avait pas souffert des attaques violentes où l'avait plongée l'événement pénible dont elle avait été témoin.

Bientôt Bellegarde s'aperçut que, chaque fois qu'il sortait, il était suivi de deux personnes, qui surveillaient ses moindres mouvemens, qui écou-

taient les conversations qu'il pouvait avoir de temps en temps avec ses connaissances, et dont le motif semblait autre qu'une simple curiosité. Il se plaignit au père Leclerc de cette sorte d'espionnage, et cette nouvelle alarma tellement le digne prêtre, que celui-ci crut nécessaire de lui faire promettre de ne pas y faire attention.

Bellegarde, connu par son attachement pour un homme qui était tombé victime d'une injuste persécution, excitait, il est vrai, le soupçon et la surveillance du secrétaire colonial.

Des espions suivaient toujours le jeune Indien, et cherchaient, par tous les moyens possibles, à deviner ses opinions. Quoique nulle circonstance de la conduite de Bellegarde ne pût autoriser le défenseur officieux de la sûreté publique à lui reprocher la moindre faute, néanmoins, sa présence, dans le chef-lieu de l'administration, déplaisait comme une grande preuve de sa sagacité.

Il démontra à sir Crowdie Mac-Grosgutt l'avantage de flatter par quelque attention l'amour-propre du jeune chef indien, et, après une discussion fort sérieuse à laquelle assistèrent les conseillers intimes de Son Excellence, il fut décidé qu'on signi-

fierait à Bellegarde que le bon plaisir du gouverneur serait de le voir à l'une de ces réunions qu'il qualifiait de *levers*. Landry résolut de faire connaître au jeune sauvage l'honneur insigne qui lui était conféré, et d'employer ce moyen pour le sonder, et, s'il était possible, de l'écarter du service de Mathilde.

Pendant que cette haute intrigue fermentait dans la tête du secrétaire, le père Leclerc informa Bellegarde que Mathilde était alors suffisamment rétablie pour retourner au château et y reprendre son genre de vie ordinaire, sous la protection de sa tante. Celle-ci la suppliait de ne pas rester plus longtemps dans un lieu où elle avait éprouvé tant de secousses.

Bellegarde et le prêtre ne se quittaient plus, et leur conversation n'avait pour objet que les arrangemens de famille qui seraient nécessaires aussitôt que Mathilde serait de retour au lac des Deux-Montagnes; cependant la position embarrassante dans laquelle la plaçait l'autorité confiée à Bertinval par les dernières volontés du baron n'échappait pas à Bellegarde.

Quand Mathilde revint à l'hôtel pour faire les

préparatifs nécessaires à son départ, on examina les droits de chaque cohéritier à la succession; mais ce partage, tel qu'il avait été désigné par le testateur, devint pour eux un sujet d'inquiétudes et d'embarras.

Les dernières paroles du baron avaient fait une impression profonde sur l'esprit de Mathilde; néanmoins elle ne pouvait se résoudre à faire un tel sacrifice à l'amour aveugle de celui-ci pour son cousin, et d'un autre côté, la crainte de ne pas exécuter pour son avenir les volontés d'un père si vénéré effrayait son esprit.

— Ces sentimens vous font honneur, ma fille, dit le prêtre; mais, au moment où votre père vous engageait à épouser Bertinval, s'il avait su que cet homme perverti fût uni déjà par les liens du mariage avec une autre femme, je crois alors que, loin de persister dans ses projets, il l'eût maudit et renvoyé pour jamais loin de lui.

— Bertinval marié avec une autre femme ! Oh! quel poids vous avez enlevé de mon cœur. Est-il possible que ce monstre soit aussi dépravé ? Cette hypocrisie dépasse les bornes.

— Cela n'est cependant que trop vrai, ma chère

enfant, et quoique la mort ait à jamais fermé les lèvres de la femme infortunée dont le témoignage eût pu, pendant sa vie, arrêter votre mariage avec Bertinval, j'ai cependant sa déclaration écrite de sa main mourante, et peut-être suffira-t-elle pour vous convaincre de la vérité de ce que j'avance.

— Je jure alors par l'ame de mes pères, dit Bellegarde, qu'il mourra de la mort des traîtres, et cette main l'enverra prendre une place vacante en enfer.

L'indignation de Mathilde était telle en ce moment, qu'un sourire approbateur anima son visage pâle et défait.

— Jeune homme, dit le prêtre, que le ciel te préserve de souiller tes mains du sang d'un coupable ! La vengeance du Très-Haut punit tôt ou tard le criminel, et tu n'es pas chargé de le prévenir ou d'en être le ministre.

La résolution de l'Indien était inébranlable : il garda le silence. Bientôt après, Mathilde revenue de la première émotion causée par la nouvelle que le prêtre venait de lui apprendre, se joignit au pieux vieillard, pour dissuader Bellegarde de com-

mettre aucun acte de violence contre Bertinval.

Tout ce que cet Indien susceptible avait vu chez les blancs ne tendait qu'à augmenter l'irritabilité naturelle de son caractère élevé; il ne fit aucune réponse, mais sa physionomie sombre prouvait qu'il méditait une vengeance. Pendant que le père Leclerc continuait de raconter l'histoire de l'épouse infortunée de Bertinval, Bellegarde resta plongé dans ses noires réflexions. Le prêtre parla de la lettre qu'il lui avait adressée au lac des Deux-Montagnes, pour faire échouer ses projets, pour l'empêcher d'en imposer plus long-temps à la crédulité du baron: en comparant l'époque où il avait dû la recevoir avec celle de l'arrestation de d'Argenteuil, la coïncidence de ces deux événemens fit bientôt soupçonner la part que l'infâme neveu avait dû prendre à un événement aussi affligeant.

C'était la première fois que Mathilde et Bellegarde écoutaient le récit malheureusement véritable d'un tel acte de perfidie, et ils étaient disposés à le regarder comme ces œuvres de l'imagination dont les romans offrent tant d'exemples; mais les piéges qui lui avaient été préparés, ceux dans lesquels son trop crédule père était tombé, et dont la mort seule

lui avait évité toutes les conséquences, firent bientôt oublier à Mathilde les conseils modérés qu'elle avait donnés à son fidèle écuyer.

Elle fondit en larmes, et s'écria :

—Voilà donc le monstre auquel je devais être unie pour la vie ! Il a osé violer l'honneur de la famille d'Argenteuil, et souiller une réputation sans tache. La mort de mon père n'est sans doute que l'accomplissement de la moitié de son projet, et il prépare de nouveaux malheurs à sa fille! Ce scélérat espère-t-il donc hériter du château de mes ancêtres? Sera-ce la récompense de ses crimes? Ah! s'il en est ainsi, je me retire dans un couvent, et je l'abandonne aux remords qui poursuivent les criminels jusque dans la tombe, à la vengeance du ciel, à la réprobation des hommes!

— Et au bras de Bellegarde, ajouta l'Indien, si quelques gouttes de sang ontario coulent encore dans ses veines.

— Je vous ai déjà averti, mon fils, dit le prêtre, qu'un tel discours est plutôt d'un sauvage que d'un chrétien. Vous avez goûté les douceurs de la civilisation : n'avez-vous donc pas appris à pardon-

ner les injures? Aux lois seules appartient, dans ce monde, la punition des coupables, et votre devoir est d'observer ces lois, si vous-même ne craignez d'en devenir la victime.

Dans les mouvemens convulsifs de la colère qui agitait Bellegarde, ses dents se choquaient les unes contre les autres, ses yeux étincelaient comme ceux d'un tigre en fureur. Après un long silence, il poussa un profond soupir, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Enfin s'étant approché du prêtre et de Mathilde, il leur adressa les paroles suivantes, avec le ton sérieux et solennel commun à tous ses compatriotes :

—J'ai vécu trop long-temps au milieu des blancs, et trop long-temps pour mon bonheur je suis resté au service de mon maître et de mon bienfaiteur, puisque les intrigues dont il a été la victime se sont passées sous mes yeux. J'ai étudié vos lois et observé votre religion : l'une permettait l'impunité à Bertinval, l'autre m'impose des obligations qu'il n'est pas au pouvoir de Bellegarde d'observer; ses préceptes sont divins, il est vrai; mais sont-ils jamais pratiqués? Ces combinaisons de la science et de la raison, que vous appelez civilisation, con-

viennent à une argile moins ardente que celle dont mon être est formé. Mon discours, vous le voyez, est celui d'un sauvage, et je ne le nierai pas. Avez-vous jamais entendu dire qu'un Indien trahisse son parent? le caresse-t-il d'une main tandis que l'autre plonge un poignard dans son cœur? nous volons-nous les uns les autres? nuisons-nous à ceux que nous appelons nos amis, et leur rendons-nous le mal pour le bien? Depuis quand un Indien a-t-il refusé de partager sa nourriture avec celui qui a faim, ou de donner un asile au frère qui entre dans sa cabane, en lui donnant le salut de paix? Avons-nous des chaînes et des prisons pour les innocens, tels que mon bienfaiteur bien-aimé, et des palais destinés à des criminels tels que son neveu? Nos chefs ont-ils des meutes et des chevaux pour leurs amusemens, quand des malheureux les entourent? Regardent-ils alors avec indifférence ceux qui meurent de faim, faute de cette nourriture qu'ils ont en abondance, et que leur prodigalité ne peut même consommer? Le gibier tué dans nos forêts, le poisson pêché dans nos lacs, appartiennent à ceux qui les ont pris; mais on en réserve une part aux vieillards trop faibles pour se procurer eux-mêmes leur nourriture, et chasser le buffle ou l'ours.

Nous ne faisons pas un accueil gracieux à nos frères, lorsqu'ils ont des vêtemens neufs, et quand ils sont sales et usés, nous ne leur tournons pas le dos. Envions-nous la supériorité personnelle d'un frère rouge, ou cherchons-nous par la calomnie à le perdre dans l'esprit de la tribu? Non. Où donc est maintenant cette supériorité dont les blancs se vantent et qui leur fait mépriser les fils des forêts? Quant à Bellegarde, il a mangé le même pain que d'Argenteuil, il a bu dans sa coupe. Ses ennemis deviennent les siens, nous ne pouvons plus respirer le même air. Bettinval est la cause de sa mort; il a mis obstacle au bonheur de sa fille... Ses jours sont comptés.... Je dois ce dernier tribut à la mémoire de mon bienfaiteur et à la tranquillité de sa fille, que j'aime trop pour la laisser au pouvoir de l'assassin de son père.

En disant ces mots, Bellegarde sortit de l'appartement, laissant Mathilde et le père Leclerc muets de surprise; car ils se doutaient qu'en dépit de leurs remontrances il pourrait bien exécuter son projet.

Pendant qu'ils délibéraient sur les moyens de sauver la vie de Bertinval, Bellegarde sortit, afin d'acheter des chaussures convenables pour marcher sur la neige, des patins et autres objets qui

lui étaient nécessaires pour son voyage. Il remarqua que l'individu qui paraissait n'avoir d'autre occupation que de le suivre dans toutes ses courses l'examinait avec la plus grande attention quand il entrait dans une boutique pour acheter ce dont il avait besoin; mais ce jour étant le dernier qu'il devait passer à Québec, il ne s'inquiéta pas d'une surveillance qui devait se terminer incessamment.

De retour à l'hôtel il se coucha de bonne heure, et résolut de partir le lendemain aussitôt que les portes seraient ouvertes.

Comme on rendait compte chaque jour au secrétaire de ses moindres actions, l'achat des mocassins et des autres objets ne fut pas oublié. Le gouvernement, jaloux et inquiet, en conclut qu'il s'agissait d'une expédition secrète, et comme Bellegarde n'avait pas voulu profiter de l'honneur d'être présenté à Son Excellence, malgré l'invitation du secrétaire, il fut regardé comme un sujet rebelle dont le départ pouvait devenir dangereux.

En conséquence, les deux espions reçurent l'ordre de l'arrêter s'il essayait de partir seul. Bellegarde sortit de l'hôtel plus tôt que n'avaient pu le supposer ses surveillans; déjà il avait franchi les

portes et se dirigeait vers la rivière, quand ils l'aperçurent.

Sa démarche était lente et sérieuse; mais le petit paquet qu'il tenait à la main prouvait évidemment qu'un autre but que celui d'une promenade l'avait fait sortir à cette heure. A peine eut-il atteint les bords du Saint-Laurent qu'il fut arrêté et interrogé sur le but de sa course.

Bellegarde répondit qu'il allait à la rivière Noire pour y rejoindre sa tribu.

— Où est votre passeport ? dirent les soldats, vous ne pouvez partir sans en avoir un.

— Je ne suis pas accoutumé à demander la permission de parcourir ma terre natale dans la direction et de la manière qui me conviennent, répliqua l'Indien.

— En ce cas, nous avons des ordres pour vous arrêter. En disant ces mots, l'un d'eux lui saisit le bras.

D'un saut Bellegarde s'en débarrassa, et au même instant le redoutable tomahawk voltigea au-dessus de sa tête.

Les soldats voulurent le poursuivre, mais l'arme de l'Indien les eut bientôt mis hors de combat : les sentinelles donnèrent l'alarme au poste voisin. Voyant la troupe le poursuivre sur le parapet, et craignant alors d'être écrasé par le nombre, Bellegarde attacha ses mocassins, s'élança sur la glace, et il était déjà loin, avant même que les soldats ne fussent arrivés auprès de leurs camarades blessés.

On alla aussitôt instruire le gouverneur de cet événement, afin de prendre des mesures pour saisir le fugitif; mais plusieurs milles séparèrent bientôt celui-ci de la garnison pendant ces pourparlers.

Une couche épaisse de neige avait rendu le chemin, sur le bord de la rivière, presque impraticable, ou du moins les chevaux de poste, placés sur cette ligne, ne pouvaient marcher avec célérité que lorsque la route aurait été battue et frayée. La glace de la rivière commençait à fondre, et ne pouvait soutenir que les piétons; aussi Bellegarde ayant déjà plusieurs milles d'avance sur ceux qu'on pouvait envoyer à sa poursuite, étant d'ailleurs fort, vigoureux et intrépide, on regarda comme impossible de l'atteindre, et le projet de le poursuivre fut bientôt abandonné.

Les blessés furent transportés à l'hôpital militaire, et l'on remarqua qu'ils n'avaient été frappés qu'avec la partie plate du tomahawk : Bellegarde n'avait pas eu l'intention de les tuer, comme il aurait pu le faire aisément, si telle avait été sa fantaisie.

Marchant nuit et jour, notre héros n'interrompait sa course que pour prendre quelques instans de repos, et il atteignit le village à une heure où il put entrer dans la cabane de son père adoptif sans être remarqué. Un conseil de famille fut immédiatement assemblé, et l'on décida que non-seulement son arrivée serait un profond secret, mais encore que l'on enverrait à la découverte des amis munis d'instructions confidentielles pour donner avis de l'arrivée des troupes ; car Bellegarde craignait qu'on n'en eût envoyé à sa poursuite jusqu'au village même.

Bientôt il apprit tout ce qui s'était passé au château depuis son départ. La mort du baron avait profondément affligé la population des blancs et des sauvages. Bertinval lui-même était en grand deuil. Un service solennel avait été célébré par ses soins, en l'honneur du défunt, dans la chapelle de Sainte-Anne, mais il n'avait pas oublié de se dé-

clarer maître du domaine seigneurial, et cohéritier de son oncle avec Mathilde.

Le temps pressait. Rien n'était plus facile, et à toute heure du jour, que d'écraser le monstre qui avait usurpé la place de l'ancien maître du château; mais notre héros éprouvait une répugnance secrète à teindre de sang les murs qui avaient servi d'asile à sa jeunesse; il résolut de saisir le moment où Bertinval sortirait. Nous allons transmettre les propres expressions dont il se servit pendant plusieurs années après, en racontant son histoire à un marchand de fourrures.

— Je fus assez insensé pour aimer pendant longtemps la fille de mon protecteur. Ma jeunesse m'empêchait de discerner la distance qui existe entre un pauvre Indien et la fille d'un noble baron; et ma raison ne voyait dans cette passion que le bonheur dont j'étais enivré, lorsque je pouvais l'accompagner à la chasse, ou lui rendre un petit service. Par degrés, cependant, je sentis l'infériorité de ma condition, et bientôt je résolus d'acquérir des titres à l'estime de ceux qui pouvaient mépriser l'obscurité de ma naissance. Je recherchai le danger sous quelque forme qu'il se présentât, sur la

terre, sur l'eau, à la chasse, à la guerre; en un mot, je cherchai à éviter, par une mort glorieuse, la position humiliante que je supportais avec trop de résignation pour le fils d'un guerrier célèbre, le bouclier de sa tribu et la terreur de ses ennemis.

Le plaisir que j'éprouvais, chaque fois qu'une occasion se présentait de lui obéir ou de lui plaire, rendait ma condition subalterne agréable; mais la jalousie me dévorait quand son regard tombait avec douceur sur un autre que sur moi. Sans la crainte de l'offenser, j'aurais tué volontiers chaque étranger qui semblait lui plaire, et surtout le capitaine de Courcy, au commencement de notre connaissance. En un mot, j'étais entièrement dévoué à son service; tout mon être lui appartenait.

Le père Leclerc me révéla le malheur dont son cousin avait été la source continuelle pour la famille d'Argenteuil; les droits qu'il avait usurpés sur la main de Mathilde, et une partie de sa fortune. Mais quand j'eus surtout acquis la certitude que Bertinval avait seul, par ses intrigues, placé le baron dans la situation malheureuse qui avança la fin de sa vie, un rayon de lumière éclaira mon esprit.

Un seul coup suffisait pour venger sa mort, débarrasser sa fille de la présence d'un ennemi, et acquitter enfin cette dette de reconnaissance contractée pendant tant d'années. Elle aimait de Courcy; le seul obstacle à leur union pouvait être écarté... La mort de Bertinval assurait à jamais son bonheur, sa fortune et son indépendance; un tel service ne pouvait être rendu que par son fidèle Bellegarde, et l'exécution en fut bientôt résolue.

Laissant donc Mathilde aux soins de son directeur, je pris toutes les mesures nécessaires pour arriver dans ma tribu avant qu'il fût possible à quelqu'un de contrarier mon dessein. J'étais fatigué en entrant dans la cabane de mon père adoptif, mais la vue des murs qui contenaient l'homme que je devais frapper me donna une nouvelle ardeur. Ma présence était un secret, la famille seule de mon père adoptif en était instruite, mais aucun d'eux ne m'aurait trahi. Deux de mes jeunes amis qui veillaient sur les actions de Bertinval m'avertirent de l'endroit où je le trouverais. L'ayant rencontré au lieu qu'il m'avaient indiqué, je courus sur lui, et je lui arrachai les armes dont il était muni pour la chasse. Quand il eut reconnu l'ennemi qu'il avait à combattre, la conscience de son crime et le sort qui

paraissait l'attendre le privèrent de l'usage de la parole. Mon intention était de lui briser la tête avec un des pistolets que j'avais à ma ceinture; mais, malgré les motifs sacrés qui me portaient à le tuer, je sentis que je devais lui accorder quelques momens pour se repentir de ses fautes.

Je m'arrêtai donc, et plaçant mon poignard sur son cœur, je lui dis de recommander son ame à la miséricorde du Grand-Esprit et de se repentir de ses crimes. A genoux devant moi et m'offrant la moitié de la fortune que le baron lui avait laissée, il me suppliait de l'épargner. L'épouvante le saisit, je le pressai de faire un bon usage du peu de momens qui lui restaient, de se préparer à rejoindre la femme qu'il avait si cruellement abandonnée, et de rendre compte à Dieu de sa perfidie envers son oncle.

Voyant qu'aucune espérance de salut ne lui restait, il criait au secours. Alors un coup de mon poignard traversa son cœur, et ma dernière dette fut payée à la maison d'Argenteuil.

De retour au village, je dis à mes frères ce que je venais de faire. N'ayant pas de temps à perdre, j'engageai deux jeunes gens à m'accompagner sur

les bords du lac Ontario, où je voulais me marier dans ma famille après avoir réconcilié ces deux nations qui étaient constamment en guerre. Mon histoire fut racontée devant l'assemblée des chefs de ma nation. J'y fus reçu avec joie, réintégré dans tous les droits et priviléges dus à ma naissance, et devins maître enfin de cette liberté que mon ame avait désirée. Depuis, je me suis principalement appliqué à maintenir la paix chez mes compatriotes, à les réunir pour repousser l'invasion des étrangers qui s'emparent de notre territoire, à cultiver les terres plutôt qu'à compter sur les provisions si précaires de la chasse; enfin, sans adopter les vices des peuples civilisés, à imiter leur industrie et leur amour de l'ordre.

Telle fut la courte et brillante carrière de ce jeune Indien dont sa noble conduite en tant d'actions importantes fait le véritable héros de notre roman.

---

I
qui
Mat
tât
tinv

# CHAPITRE XXXV.

For it was not the blind capricicious rage
A word can kindle and a word assuage?
But the deep working of a soul unmix'd
With aught of pity where its wrath had fix'd.

BYRON.

Ce n'était pas une fureur passagère, le courroux qu'un mot excite et qu'un mot peut éteindre; c'était la profonde émotion d'une ame où la pitié ne parlait plus dès que la colère s'y était éveillée.

BYRON.

With how sad steps, ô moon! thou climb'st the skies,
How silently and whith how wan a face!

Sir PH. SYDNEY.

Que ta démarche est triste, dans le ciel, ô lune! que tes pas sont silencieux et que ta figure est pâle!

PH. SYDNEY.

Le départ de Bellegarde, et les circonstances qui l'avaient précédé, avaient suffi pour affliger Mathilde; elle craignait en outre qu'il n'exécutât son projet menaçant pour les jours de Bertinval, et ne s'exposât ainsi à la rigueur de la loi

et d'un gouvernement jaloux et vindicatif. Ses craintes redoublèrent, car le bruit courait dans la ville que le commandant militaire de Mont-Réal avait reçut l'ordre d'employer tous les moyens possibles pour arrêter le fugitif et l'amener au quartier-général. Le père Leclerc désavoua, au nom de Mathilde, l'acte de violence que son Féal avait commis sur les personnes des officiers de la loi qui avaient voulu l'arrêter, et chercha à alléguer pour excuses sa jeunesse inexpérimentée et son ignorance des lois. Mathilde se présenta même chez le gouverneur, accompagnée du père Leclerc, et le supplia de pardonner au jeune Indien, en lui démontrant qu'il serait impolitique de le traiter avec sévérité, à cause de sa grande influence sur ses compatriotes. Sir Crowdie se piqua de galanterie, et satisfait de l'hommage rendu par la jeunesse et la beauté à sa dignité hautaine et orgueilleuse, le vieux garçon accorda tout ce qu'on lui demandait.

Enchantée d'avoir été utile à un ami qu'elle estimait sincèrement, Mathilde retourna à son hôtel, et commença à s'occuper des préparatifs nécessaires pour revenir au château.

Le secrétaire, ayant alors appris tout le succès

de sa démarche auprès du gouverneur, et désirant se mettre dans les bonnes grâces de la future épouse de son agent confidentiel, qui avait hérité de la famille d'Argenteuil, il s'empressa de venir lui faire sa cour, afin d'excuser la brusquerie de sa première réception. Il donna pour prétexte l'importance et le nombre de ses devoirs, enfin la position critique de l'époque.

Quoique Mathilde ne fût pas la dupe de ce vil hypocrite, elle le traita néanmoins avec une politesse qui était en harmonie avec sa dignité personnelle et son désir de ménager un homme disposé à nuire à Bellegarde. Les promesses du gouverneur ne rassurèrent pas la jeune fille sur le sort de son favori. Le secrétaire, qui était son ennemi, pouvait appliquer la loi contre lui, et le punir d'avoir attenté à la vie de deux de ses agens. Elle savait que le seul crime de ce jeune homme était un dévouement pour elle et ce qui pouvait intéresser son bonheur; aussi son imagination le lui représentait-elle, dans les mains de la justice, traité avec la même sévérité qu'un vil criminel, chargé de fers, dans une prison et exposé à quelque punition honteuse. Ses craintes devinrent si fortes qu'elles la privèrent de repos, et le bon prêtre

fut alarmé pour sa santé, déjà cruellement altérée par les derniers événemens. Mais la lettre suivante, qu'elle reçut avant son départ de Québec, calma toutes ses inquiétudes.

« Le serpent que mes amis et mes bienfaiteurs ont si long-temps réchauffé dans leur sein ne pourra plus maintenant lancer son noir venin. Il est allé rejoindre dans la tombe le protecteur de ma jeunesse. Ma maîtresse chérie est en sûreté, et Bellegarde est l'heureux instrument qui l'a sauvée des mains d'un aussi cruel ennemi. Cette tête, source du mal et de tant de noirs complots, a été brisée, et ma dette est payée à la famille d'Argenteuil. J'ai quitté mes frères de la tribu algonquine; maintenant si un nouvel ennemi sortait des cendres de celui que ma main a terrassé, ce sont eux qui m'imiteront.

» L'accomplissement fidèle de cette condition assurera la paix entre les Indiens du lac des Deux-Montagnes et ceux d'Ontario. A l'heure du danger, j'ai tendu une main secourable à de Courcy, et je me réjouirais de lui avoir sauvé deux fois la vie, s'il contribuait au bonheur de celle que j'ai aimée. Ma carrière est terminée chez les blancs. De nouveaux devoirs me retiennent ici, moins agréables,

peut-être, mais plus dignes du chef héréditaire de la nation Ontario.

» BELLEGARDE. »

Les larmes de l'affection et de la reconnaissance avaient laissé des traces sur le papier de cette lettre. Le prêtre fit le signe de la croix et pria pour l'ame du coupable, qui, après être tombé dans le piége que lui-même avait préparé, était allé devant Dieu rendre compte de tous ses crimes.

Accompagnée du prêtre, Mathilde revint dans le château d'Argenteuil, dont les vastes dépendances devinrent exclusivement sa propriété, par la mort de son cousin. Elle continua à pleurer la mort d'un père chéri, et souvent à ses prières pour le repos de son ame se mêlaient d'autres prières pour le salut de de Courcy. En effet, elle n'avait jamais douté de son affectueuse fidélité, malgré ce long silence que rien n'expliquait à ses yeux depuis que Bellegarde l'avait laissé à son poste sur les bords du lac Champlain. Elle avait remplacé Bellegarde auprès d'elle par un frère de lait, qui s'était présenté au nom de cet ami fidèle et dévoué; et une aussi forte recommandation avait

suffi pour le faire entrer à son service. Il commença ses fonctions en allant de la part de sa maîtresse visiter le poste où Bellegarde avait laissé Eustace, à l'époque de l'arrestation du baron.

Les seules nouvelles qu'il put rapporter à Mathilde furent qu'Eustace avait disparu avec son fusil, et que depuis ce temps on n'avait plus entendu parler de lui. Dégoûtée du monde à un âge où les espérances et le bonheur se développent ordinairement, celle-ci ne rechercha que le silence et la solitude. La religion lui imposait comme un devoir cette résignation qui était devenue une nécessité, et sans l'attachement qu'elle devait à sa tante, elle se serait retirée dans un couvent pour y prendre le voile.

Eustace, toujours prisonnier, ignorait les malheurs de ses amis; enfin ses espérances, si longtemps déçues, furent remplies, et il apprit que la liberté lui était rendue, grâces à la bienveillante sollicitation du colonel Roberdeau : il la devait à un homme brave et généreux, et sa reconnaissance fut peut-être la plus forte émotion de plaisir qu'il eût jamais ressentie. Des soins, des consolations de toute nature lui avaient été prodigués dans la

famille de l'honorable Américain, et cette affection formée par l'estime rendit pénible le moment de la séparation.

Eustace n'avait pas une de ces ames vulgaires que l'orgueil rend insensibles, et auxquelles la vanité fournit un prétexte pour oublier les services rendus. Aussi quand il eut donné sa parole à Roberdeau de ne pas tirer l'épée pendant la guerre contre les compatriotes de son bienfaiteur, sa promesse fut encore fortifiée par la sympathie qu'il éprouvait pour un peuple chez lequel il avait été traité plutôt en frère qu'en ennemi.

Le noble patriote fut touché de la reconnaissance de son protégé, et en retour des services qu'il avait rendus à Eustace, il le pria seulement de faire ce qu'il pourrait pour les Américains que le hasard de la guerre avait fait tomber dans les mains des Anglais.

— J'ai été assez heureux, dit le brave Roberdeau, pour obliger beaucoup de personnes dans le cours de ma vie; plusieurs m'ont oublié; mais celles qui ont cru devoir m'enlever la récompense de leur affection ignoraient, sans doute, que rien ne peut

effacer le bonheur qui reste après avoir fait une bonne action.

Il accompagna son jeune ami jusqu'aux bords du lac Champlain, et après s'être procuré un bateau pour le conduire à la rive opposée. Eustace arriva bientôt au milieu de la garnison, dont les acclamations de joie saluèrent son retour. Les troupes étaient sous le commandement d'un officier qu'il avait connu à Mont-Réal. Celui-ci lui ordonna de se rendre, sans délai, au quartier général, afin de rendre compte de sa longue absence et de l'engagement qu'il avait pris de ne pas servir contre les Américains. Mais un but plus intéressant que sa justification ou ses devoirs militaires hâtait son départ; Bellegarde n'avait pas reçu de réponse à sa lettre à Mathilde; une vive inquiétude le dominait : il partit pour le lac des Deux-Montagnes, et deux jours après il était arrivé à Sainte-Anne.

Les missionnaires du couvent l'eurent bientôt instruit de tous les événemens qui s'étaient passés pendant son absence. L'histoire de Bertinval n'était plus un secret, et les bons pères lui racontèrent son crime et sa mort violente avec une réserve aussi mystérieuse que si l'ame déchirée du criminel

eût assisté à ce pénible récit. Une grande croix de bois a été élevée sur le lieu où il succomba; mais personne dans ce pays n'ose en approcher après le coucher du soleil. Les bateliers canadiens, en passant devant cet endroit, arrêtent leurs rames, ôtent leur bonnet et font le signe de la croix en adressant de courtes prières pour le repos de son ame; nul d'entre eux ne croit qu'elle ait pu monter dans le paradis.

— Comment tant d'événemens affreux ont-ils pu se succéder dans le court espace de quatorze mois?

— Telle est la sagesse de la Providence, dirent les bons pères. Elle prouve aux plus heureux mortels que les heures de l'illusion s'enfuient avec rapidité, et que la foudre peut en un instant abattre l'arbre le plus fort et le plus beau de la forêt.

Bientôt il demanda des nouvelles de Mathilde, et son émotion devint visible en apprenant que sa santé avait cruellement souffert de tant de secousses répétées, et que depuis quelques mois elle avait même cessé de visiter les sœurs grises ou de faire ses dévotions ordinaires devant la croix de fer. Cette circonstance était d'autant plus remarquable que, pendant long-temps, ses promenades s'étaient dirigées

vers ce lieu unique. Elle venait là chaque jour et retournait au château après avoir passé quelque temps en prières.

— En écoutant le récit des moines, de Courcy sentait son cœur se briser. Un voile épais couvrait ses yeux, et pendant quelques minutes il ne vit rien de ce qui l'entourait. La pâleur de la mort s'était répandue sur son visage, une sueur glacée couvrait son front, vous eussiez dit un mourant. A ce spectacle, le prêtre s'empressa d'aller chercher des sels, et, après avoir frotté ses tempes, il vit avec plaisir de grosses larmes couler sur ses joues. Des soupirs s'échappaient de sa poitrine, et lorsqu'il essaya de se lever, il retomba faible et épuisé sur son siége. Les bons pères lui prodiguèrent les plus grands soins, et, après l'avoir transporté dans une chambre pour y prendre quelque repos, ils envoyèrent un messager au père Leclerc; sa présence immédiate était nécessaire. Bientôt le bon prêtre arriva chez les missionnaires, et un court examen lui fit connaître suffisamment la véritable cause de l'indisposition d'Eustace. Ses regards encourageans, ses étreintes amicales ranimèrent de Courcy; mais il ne pouvait articuler que ces mots :

— Vit-elle, mon père?

— Oui, mon enfant, elle vit, dit le prêtre, et son affection pour vous n'a pas changé. Seulement je ne puis vous assurer que sa santé soit parfaite. Mais, rassurez-vous, votre présence lui fera grand bien, et prenez quelque repos pendant que je vais la préparer à vous recevoir. Je voudrais même remettre l'entrevue à demain, car votre pâleur et vos traits altérés pourraient l'alarmer.

— Vous aussi, mon enfant, vous paraissez avoir souffert.

— Mes souffrances ne sont rien en comparaison des chagrins et de l'affliction de ceux que j'aime. Au milieu de mes douleurs morales et physiques, l'espoir m'a toujours soutenu; mais j'ai été frappé au cœur lorsque j'ai su la triste destinée de la famille d'Argenteuil, lorsque j'ai remarqué le ton désespéré du missionnaire qui me parlait de la santé de Mathilde.

De Courcy raconta alors en peu de mots sa captivité chez les Américains, ses inquiétudes, ses peines, et la liberté qu'il devait enfin à la généreuse intervention du colonel Roberdeau.

Quand le père Leclerc, à son tour, rapporta les

différentes circonstances de la conduite et de la mort de Beauval, de Courcy s'écria :

—O brave Bellegarde! tes vertus sont au-dessus de la louange, et tes défauts, si tu en as, sont inséparables de tes nobles qualités! Ame grande et généreuse, quelle énorme dette de reconnaissance j'ai contractée envers toi!

Les deux amis se séparèrent à la nuit, et le père Leclerc rentra au château, où il annonça l'heureuse arrivée de de Courcy. Il eut soin d'expliquer, dans les moindres détails, à la noble et fière Mathilde, la cause du long silence de son amant, et de la préparer aux changemens que la douleur et l'absence avaient opérés en lui.

Si la vie humaine peut offrir une position où l'ame brille d'un éclat pur et véritable, n'est-ce pas lorsque l'amour crée un nouveau monde orné et peuplé par deux personnes telles qu'Eustace et Mathilde? Un seul être devient pour chacun d'eux l'univers tout entier. La fortune, le talent, la réputation, l'honneur et la vertu semblent n'avoir de prix que lorsqu'ils peuvent plaire à l'objet aimé. En son absence, les minutes et les heures se comptent comme des années. De Courcy éprouvait tous ces

effets en voyant les ombres de la nuit se dissiper lentement devant ses yeux ; et, plus tard, en saluant l'aurore qui devait guider ses pas vers l'habitation de Mathilde. Hélas ! pourquoi tant d'épines dans ce que l'existence a de plus doux? Est-ce pour rendre le sacrifice plus grand qu'on nourrit la victime et qu'on la pare de fleurs ?

Son cœur battait avec violence en entrant dans le château : il interrogea les regards de ceux qu'il rencontra ; mais une tristesse profonde se mêlait au sourire qui accueillait son arrivée. Pouvait-il se méprendre sur la cause de cette douleur? hélas! Mathilde n'était pas mieux.

La joie produite par la nouvelle de l'arrivée soudaine d'un amant qu'elle avait regardé comme mort, avait augmenté la violence d'une fièvre qui la minait depuis long-temps. La main brûlante et desséchée qu'elle lui offrit suffisait pour révéler l'état dangereux de la malade. Eustace l'arrosa de ses larmes en la pressant contre ses lèvres. Les yeux de Mathilde brillèrent d'un éclat effrayant, et une faible couleur se répandit sur ses joues ; symptômes redoutables! Cette maladie était la consomption.

p
m
la
il
et
us
ra

## CHAPITRE XXXVI.

From those bright regions of eternal day;
Where now thou shin'st amongst thy fellow saints,
Array'd in purer light, look down on me:
In pleasing visions and assuasive dreams,
O! soothe my soul and teach me how to lose thee.

IRÈNE.

O toi qui vis maintenant dans les régions immortelles, où le jour brille d'une impérissable clarté; compagne des anges, au milieu desquels tu brilles d'un éclat si pur! Ange, abaisse sur moi tes regards! fais naître pour moi des visions heureuses et des rêves bienfaisans! Oh! calme l'angoisse de mon ame! Fais qu'elle s'accoutume à la pensée de t'avoir perdue!

S. JOHNSON.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit le proverbe, et Eustace n'était pas assez versé dans la médecine pour pouvoir comprendre tout le danger de la position de sa chère et fidèle Mathilde. L'amour, il est vrai, lui conseillait d'espérer ce qu'il désirait, et comme cette incurable maladie qui attaque et use la vie par degrés présente souvent des phases rassurantes, Eustace était persuadé que sa jeunesse

et sa bonne constitution triompheraient avec le temps.

Les jours s'écoulaient cependant et son espérance diminuait. Dans un moment de désespoir il demande au père Leclerc pourquoi la Providence laissait la vertu souffrir, et pourquoi si souvent, dès l'aurore de la vie, l'homme était rendu à la poussière, sans autre but utile?

— Qu'est-ce que Mathilde a donc fait, s'écria-t-il dans son découragement, pour mériter une mort prématurée, et quelle offense si grave ai-je commise moi-même pour être puni au commencement de ma carrière?

— Si je répondais à vos questions, dit le prêtre, j'entrerais dans un champ de dissertations trop vaste pour ma faible intelligence, et si la justice divine avait établi son tribunal ici-bas, nous verrions chaque jour l'homme demander compte à son juge suprême. La vertu serait récompensée et le vice puni. Le pauvre monde que nous habitons deviendrait un misérable théâtre où les œuvres immenses et infinies du Très-Haut seraient parodiées. Cette existence cesserait de remplir les vues du Créateur, c'est-à-dire

d'être un passage de cette vie dans une autre vie sans fin; une scène d'épreuves, d'espérances, et de craintes même, un problème si vous le désirez, mais dont la solution, connue seulement de la sagesse divine, ne sera claire pour l'homme que dans cette vie future. Si vous cessiez d'envisager la nôtre sous ce point de vue, si quelques jours, quelques mois, quelques années limitaient notre existence, il serait impossible d'expliquer dans quel but nous sommes nés. Nous avons été doués de raison, de sentimens, de passions et de désirs; rien ne peut nous autoriser, mon ami, à adopter le système des petits moralistes. Nous voyons dans leurs ouvrages la constance récompensée par un mariage heureux; l'intégrité et les talens entourés d'honneur, de pouvoir et de considération; la patience, l'industrie et l'économie jouissant un jour de la richesse, de la santé et du repos; mais tel n'est pas le but que la justice divine s'est proposé en créant l'homme. L'être auquel vous avez voué toutes vos affections a dans un jeune âge atteint cette perfection qui tend au bonheur éternel, et s'il plaît à son maître divin d'abréger la durée de son pélérinage, votre devoir est de courber la tête avec humilité et de vous résigner à ce qui non-seulement est juste, mais encore

inévitable. Ne serait-ce pas un blasphème de supposer que le ciel récompense et punit ici-bas, quand nous voyons l'innocent périr sur l'échafaud, et le crime triompher? L'inégalité des conditions, le bonheur d'un petit nombre, l'infortune du plus grand et toutes ces affreuses contradictions, seraient-elles donc imputables aux décrets de la justice, de la bonté et de la sagesse infinie?

Eustace ne put répondre que par des larmes. Son cœur était trop violemment agité pour lui permettre d'appeler la raison à son secours. Une seule chose le frappait, c'était la force de sa douleur qui lui ôtait le pouvoir de consoler et d'encourager Mathilde. Quand il reparut devant elle, sa voix et ses regards, interprètes éloquens de ses inquiétudes, prouvaient évidemment à celle-ci, malgré tous ses efforts pour le cacher, qu'il était en proie au plus violent désespoir. Elle aurait désiré vivre pour son bonheur, mais convaincue des intentions contraires de la Providence, elle résolut de démontrer à son amant qu'il serait indigne d'eux et de leur caractère de se flatter l'un l'autre de fausses espérances pendant le peu de temps qu'ils avaient à rester ensemble.

— Vous voyez, cher ami, dit-elle, que ma maladie est incurable; vous ne pouvez vous résigner à la volonté du Ciel, et cependant je suis convaincue que vous m'aimez pour moi seule. Le seul regret que j'éprouve en quittant la vie, est celui de vous laisser seul, soyez-en persuadé. Venez donc vous asseoir près de moi, et écoutez ce que j'ai à vous dire sur ce sujet pénible. J'ai bien des raisons pour remercier Dieu d'abréger mon existence : le malheur et les ennuis furent les seuls auspices sous lesquels elle a commencé. Je meurs entourée d'affections aussi douces que les fleurs du printemps qui enivraient mes sens de leurs parfums. Serait-il donc préférable d'attendre qu'elles fussent flétries et fanées? Si la vie est un bonheur, je ne puis la quitter d'une manière plus désirable; si elle est un malheur, elle ne saurait trop tôt finir. Plus un voyage est long, et plus il promet de fatigues et d'accidens. Le cyprès planté sur ma tombe et que vous arroserez de vos larmes sera plus cher à mon ame que cette guirlande de fiancée que vous m'aviez préparée. Une mort soudaine pouvait vous enlever à mon affection, votre amour si exalté pouvait lui-même se changer en indifférence, et le règne de la jeunesse et de la beauté une fois écoulé, sans

doute il eût été remplacé par cet attachement si raisonnable qu'on appelle amitié, et que ces sentimens eussent été froids, insipides et positifs en comparaison de ceux qui vous animent en ce moment! J'échappe au sort si commun des amans, mais entourée de tout ce qui peut consoler, charmer et embellir ma dernière heure. Il est une autre vie, cher Eustace, où nous nous rejoindrons pour ne plus nous quitter; qu'un chagrin inutile ne nous empêche donc pas de jouir du peu de jours ou d'heures qui nous restent à passer ensemble.

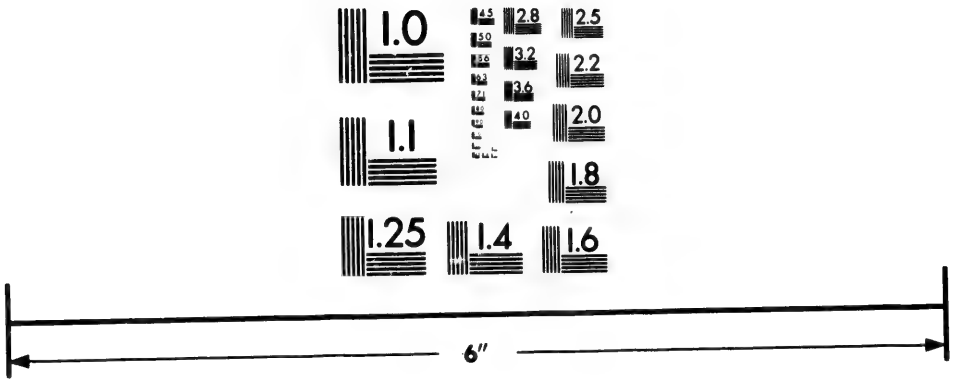
Vous seul pouvez accomplir mes dernières volontés; je vous considère comme mon mari, et c'est à votre protection que je recommande ceux de mes parens qui me survivent. Ma tante a adopté l'orphelin de mon infâme cousin. Cet enfant, ainsi que le père Leclerc a dû vous en informer, fut abandonné aux soins d'un étranger par sa malheureuse mère, lorsqu'elle s'embarqua pour le Canada à la recherche de son mari. Ma tante, Bellegarde, et le père Leclerc sont amplement pourvus dans le partage de ma fortune, dont vous seul, mon cher ami, êtes le seul administrateur. D'autres dispositions sont encore contenues dans mon testament; mais il n'est pas besoin de les énumérer. Ma tâche

est accomplie, dit cette fille céleste en souriant avec douceur; parlons maintenant de vous et de vos projets. Quand vous resterez isolé sur cette scène agitée du monde, l'existence vous paraîtra longue et ennuyeuse; mais employez-la, cher Eustace, à préparer votre ame à une autre vie plus durable et plus heureuse; l'exercice de la vertu peut donner l'espérance raisonnable d'un bonheur éternel; soyez donc persuadé qu'elle peut nous aider à supporter, sans murmures, les maux et les infirmités que nous ne pouvons éviter ici-bas.

Eustace ne put répondre; il pressa la [illegible] son amie sur son cœur brûlant, et du fond de son ame il demanda au ciel la force de la consoler pendant sa vie, et d'accomplir d'une manière digne d'elle la mission dont elle le chargeait après sa mort.

Il lui promit d'obéir aveuglément à ses moindres désirs, et déclara que le but constant de sa vie serait de devenir digne de la rejoindre dans un autre monde. Depuis ce moment sa résolution fut prise de se résigner à la perte de son amie, mais de se préparer à le rejoindre par le chemin le plus court et le plus sûr que la religion ou la morale lui enseigneraient. Aussitôt l'excès de sa douleur se calma, la paix entra dans son ame.

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Il veillait sur Mathilde jour et nuit, l'entourait de ses soins, partageait ses souffrances. Jusqu'au moment de son dernier soupir qu'elle rendit avec une expression de tendresse, il resta près d'elle. Son regard mourant s'arrêta sur lui. Elle pressa sa main, Eustace ne montra, par aucun signe extérieur de tristesse, la douleur profonde dont son ame était accablée. Les murs du château retentissaient des cris du désespoir; de Courcy seul conservait un calme profond; son œil était desséché, sa bouche fermée, et aucun soupir, aucun murmure ne s'échappèrent de son cœur oppressé. Il garda la main de Mathilde dans la sienne jusqu'à ce que le froid de la mort l'eut glacée; ses regards restèrent fixés sur ce visage pâle, mais encore gracieux et conservant la trace du sourire qui l'animait avant que ses yeux se fermassent pour toujours. On n'essaya de l'éloigner de cette triste scène, que vers le soir, et quand les ombres de la nuit eurent plongé l'appartement dans une profonde obscurité. Ce fut pendant ce peu d'heures silencieuses que de Courcy parut communiquer avec l'ame de son amie, et tracer, dans ces momens d'inspiration, le chemin qu'il avait à parcourir jusqu'à la fin de son voyage dans la vie.

Il y a dans chaque paroisse canadienne un homme pénétré des douces lumières du christianisme. Acteur principal dans les événemens les plus solennels de la vie, c'est lui qui invoque la bénédiction du ciel pour l'enfant assez âgé pour recevoir le premier sacrement; dans la vie, il devient son ami, et plus tard, il le conseille, l'encourage, et le console aux portes du tombeau; cet homme, dont la mission divine le met en rapport avec le riche et le pauvre, le bon et le méchant, qui n'appartient à aucune classe de la société, et cependant est l'égal du prince et du paysan, cet homme est le curé de village, et, suivant la manière dont il accomplit son devoir, personne ne peut faire autant de bien ou de mal. Dans cette classe importante d'ecclésiastiques, aucun ne pouvait avoir un zèle plus sincère et plus éclairé que celui du père Leclerc, et, dans l'état d'esprit où se trouvait Eustace, personne ne pouvait, avec autant d'autorité, lui parler un langage consolateur.

Il le conduisit dans un appartement éloigné, et au lieu de l'étourdir par les maximes d'un froid stoïcisme, il le laissa seul en lui rappelant simplement que des témoins invisibles s'attendaient à le trouver résigné aux volontés du ciel.

S'il y avait eu dans le cœur d'Eustace une seule

fibre qui pût vibrer encore en harmonie avec l'impression de l'espérance, de la joie ou du plaisir, il avait devant lui un vaste champ ouvert à ces sentimens.

Jeune encore, quoique vieilli par le malheur, doué d'avantages personnels et de qualités séduisantes, il possédait, en vertu d'une disposition particulière du testament de Mathilde, la totalité de sa fortune. Mais celle qui pouvait lui rendre la vie supportable manquait; la mort de Mathilde avait frappé de malheur sa destinée, et ce malheur était irréparable.

En vain eût-il opposé aux décrets inexorables du destin les efforts d'une ame avide de bonheur, toute la force d'un esprit supérieur ou les projets d'une imagination ardente et féconde; en vain eût-il cherché à lutter avec le désappointement, à s'armer de patience, à changer de pays, et à invoquer la sympathie et les consolations de parens ou de ses amis: rien au monde ne pouvait le consoler. Le bonheur ne devait plus briller pour lui dans ce monde.

Chaque projet qu'il faisait le rapprochait davantage du sentier obscur et aride conduisant à la

tombe qui renfermait son seul trésor. La religion, dit-il, peut seule me donner le flambeau dont la lumière me guidera sur cette route : je me voue à son service.

Ce projet fut bientôt mis à exécution, et notre lecteur devine sans doute la conclusion de notre histoire.

Dom Anatole, directeur de l'abbaye de Royaumont, n'était autre qu'Eustace de Courcy ; madame de Bellerose était l'habitante du château de Baillon, et l'enfant qu'elle avait adopté, et à l'éducation duquel le père Anatole consacrait tout le temps que lui laissaient ses devoirs religieux, était le fils de Bertinval abandonné par sa malheureuse mère dans une pauvre pension de Chelsea.

FIN.

# Documens

## SUR LA SITUATION DES COLONIES ANGLAISES

### DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

# DOCUMENS.

Jamais ce vaste système des colonies américaines de la Grande-Bretagne n'a été si peu connu ou moins apprécié, et néanmoins, à mesure que les avantages naturels de leur position parviennent à notre connaissance, nous y découvrons ces élémens si précieux de richesse et de gloire qui forment la

base d'un puissant empire. Les dernières découvertes de charbon de terre dans la nouvelle Écosse, promettent à l'industrie et au commerce cette immense supériorité que le fer et le charbon de la métropole lui ont acquise dans l'univers. Peut-on douter, en effet, un seul instant qu'ils n'aient été les élémens de sa grandeur domestique et continentale ? Parmi ces belles provinces, une seule d'abord occupera notre attention, le Canada. Nous peindrons sa force et sa puissance, et son peuple toujours français par ses sympathies, ses sentimens et sa langue. De tous les obstacles que les Anglais ont rencontrés dans ce pays, aucun n'a été et n'est plus difficile à surmonter que cette unité de sentimens. Les efforts du cabinet britannique tendent continuellement à trouver un principe de cohésion assez puissant pour réunir ces provinces en un seul système politique ; car chaque jour leur apprend à connaître de nouvelles sources de richesses indispensables à l'avenir d'un État puis-

sant. La simple étendue de ce territoire est le premier exemple de son importance. Quelle magnificence la nature a déployée dans le pays, dont un seul lac a 480 milles en longueur, presque autant même en largeur, et dont la principale rivière parcourt 3000 milles ! peut-on encore ne pas être surpris, émerveillé, en apprenant qu'une seule de ses provinces, le Labrador, est égale, en lieues carrées, à la France, à l'Espagne et l'Allemagne réunies. Il est vrai que cette province paraît stérile au premier abord, et ne compte environ qu'une population de 4000 ames. Mais la nature, toujours prévoyante, a su compenser ses bienfaits, de sorte que la mer fournit aux habitans ce que la terre leur refuse. Le long de cette côte aride, 300 goëlettes, montées par 20,000 Anglais, s'y livrent chaque année au commerce de la pêche, et son produit total est évalué à plus d'un million de livres sterling. D'autres compagnies pour la pêche, établies dans le même pays, sont pour le gouvernement

britannique d'une telle importance que, suivant l'opinion des hommes d'État les plus célèbres, jamais il n'aurait pu, sans leur secours, acquérir cette supériorité navale que l'Europe a reconnue si souvent. Toutes ces colonies de l'Amérique du Nord, qui sont à peine naissantes, contiennent une population de 1,350,000 ames, et les économistes s'accordent à dire que les progrès de l'industrie et de la culture des arts peuvent la faire monter en peu de temps à 30 millions, probablement même à 50 millions, en y comprenant les pays situés à l'ouest des grands lacs.

Mais il est à regretter que, jusqu'à cette époque, des gouvernemens plus éclairés n'aient été choisis pour présider aux améliorations dont cet empire colonial, déjà si développé, si magnifique et si puissant par sa propre force, paraît susceptible. En cela, les partisans les plus zélés du gouvernement britannique sont obligés de le taxer de l'ignorance la plus scandaleuse, et de reconnaître qu'il s'est

montré presque étranger aux intérêts et aux besoins les plus pressans de ces colonies. Les Anglais n'oublieront jamais le traité de paix qui suivit la chute de Napoléon; mais, sans nous étendre à des considérations politiques que nous exclurons de notre notice, veut-on des exemples frappans de cette ignorance et de ces vices matériels dans l'administion coloniale? Que de fautes, que de dépenses ridicules nous pourrions citer! Qui ne s'est moqué des ordres donnés par un ministre de l'amirauté pour envoyer à grands frais une cargaison de bassinoires au Brésil, dans le pays le plus chaud du globe, et expédier, plus tard, du charbon de terre à Newcastle; on doit se rappeler, en outre, les dépenses énormes faites avec l'extravagance la plus insensée pour les préparatifs d'une expédition navale; le bois dont a été construite la frégate *Psyché* fut envoyé d'Angleterre dans un pays où l'on pouvait s'en procurer en dix fois moins de temps qu'il n'en fallait pour l'expédier de Mont-

Réal à Kingston, et en épargnant la vingtième partie de la dépense; c'était peu encore. La connaissance que le conseil de l'amirauté avait alors de ce pays était si bornée, qu'on envoya d'Angleterre dans le Canada une provision d'eau destinée aux vaisseaux de guerre du lac Ontario. Les soldats n'avaient cependant qu'à jeter un seau du haut de leurs bords pour se procurer une eau de la meilleure qualité. Du bois exporté d'Angleterre dans le Canada, et de l'eau envoyée de Downing-Street au lac Ontario! on refuserait à le croire sans la publicité de ces exemples.

Tel fut toujours le vice du cabinet anglais. Malgré sa profondeur et sa sagesse, il n'a jamais eu que des connaissances générales, et la politique coloniale, quoique l'occupant beaucoup, fut mal dirigée et imparfaitement étudiée. De là tant de faux calculs, d'hypothèses erronées et de mesures souvent fatales aux intérêts réels de ces colonies! Nous voudrions signaler ces erreurs par des exemples

plus forts encore que des argumens; mais cette tâche s'éloigne du but que nous nous sommes proposés, celui de donner à nos lecteurs un tableau exact et statistique de la position actuelle d'un pays que déjà nous lui avons fait connaître ci-dessus, mais dans une époque plus reculée.

Lorsque la possession du Canada fut entièrement assurée aux Anglais par le traité de 1763, sa population ne s'élevait qu'à 70,000 ames et maintenant on l'évalue au moins à 900,000. Un tiers appartient à la partie supérieure, et les deux autres sont dans le bas Canada. Sa milice totale consiste en 85,000 hommes. En 1830, les importations du Canada montaient à 1,771,345 livres sterling, et ses exportations à deux millions environ. Il y a vingt ans, le nombre des vaisseaux qui arrivaient au Canada étaient de 341, représentant 52,000 tonneaux, et maintenant, sans énumérer les bâtimens côtiers ou pêcheurs, et ceux des rivières et des lacs, le

Canada reçoit dans ses ports mille vaisseaux portant 220,000 tonneaux et montés par 11,000 marins. Nous devons citer ces chiffres comme la preuve la plus évidente de la prospérité du pays et des progrès qu'il fait chaque jour. Si la Grande-Bretagne ne possédait que cette colonie dans l'Amérique du Nord, elle y rassemblerait les élémens d'un empire puissant. La rivière Saint-Laurent ne témoigne-t-elle pas suffisamment de la haute destinée que la nature a réservée à ce pays. Personne n'ignore que le Saint-Laurent est le plus grand fleuve de l'univers. Telle fut toujours l'opinion de tous les savans; pour s'en convaincre on peut comparer la longueur, la largeur du fleuve, et l'immense étendue des lacs qu'il traverse. Son embouchure a 80 milles de large au cap Rosier, et 100 milles au-dessus, il en compte encore quarante à l'endroit où les eaux de la mer cessent entièrement de communiquer leur goût à celles du fleuve, sa largeur est encore de 22 milles et sa profondeur est de

72 pieds. Certes, une rivière semblable était un bassin digne de ce[illegible]ux vaisseaux géans, *le Columbus* et le *Baron Renfrew*, les masses flottantes les plus considérables que le génie de l'homme ait jamais confié à l'Océan. Leur longueur était de 320 pieds, la largeur de 50 et la hauteur de 40. Ils contenaient déjà l'un et l'autre 3,000 tonneaux avant d'être lancés à la mer.

Une des garanties les plus certaines de la prospérité future du Canada nous est offerte par la richesse de ses mines; on y trouve le [illegible]r, le cuivre, le plomb, l'étain de la meilleure qualité, et même le *pétalite*, un des fossiles les plus rares. Enfin le sol fournit tous les matériaux indispensables à l'industrie manufacturière; le charbon seul n'a pas encore été découvert. Le sel et le gypse y sont abondans, et sans les forêts immenses qui couvrent le pays, le charbon y eût sans doute été trouvé depuis long-temps, mais peut-être même ne cherchera-t-

on pas les mines depuis que celles d'une province voisine, la Nouvelle-Écosse, promettent de subvenir amplement pendant des siècles à la consommation de toute l'Amérique

Aucune colonie ne saurait en outre et avec autant d'attraits, offrir un lieu de résidence plus agréable à ceux qui recherchent la jouissance du calme et de la vie sociale; La vie y est a bon marché, mais on doit ajouter que le luxe et le ton généralement adoptés à Québec et à Mont-Réal peuvent contredire notre assertion. Le paysage de la campagne, et l'architecture rurale des chaumières canadiennes, charment avec raison les Anglais, et peut-être ne trouve-t-on pas dans le monde entier ces mœurs simples et patriarcales, conservées par les Canadiens descendans des premiers colons français. Telle est la description que nous trouvons dans l'ouvrage de sir Mac Grégor, l'un des derniers voyageurs qui aient parcouru ce pays.

« Les maisons des habitans, dit-il, sont quelquefois bâties en pierre, mais le plus souvent en bois, et elles n'ont qu'un seul étage. Les murs extérieurs sont peints en blanc, ce qui, dans l'été, à l'époque où tout est verdoyant, leur donne une apparence particulière de *comfort* et de propreté. Quelques-unes ont des balcons, et souvent un jardin ou un verger en dépendent. On éprouve une douce émotion de bien-être en parcourant cette campagne qui semble devoir être le séjour de la simplicité, du bonheur et de la vertu; les champs sont parsemés de bouquets de bois, de prairies, et çà et là on aperçoit une ferme cultivée, des troupeaux, une église et des maisons et des chaumières d'une propreté qui enchante. Mais le spectacle qu'ils offrent dans l'automne est d'une beauté, d'une magnificence que rien ne peut égaler dans la création. Deux ou trois nuits de légère gelée suffisent pour changer la verdure de ce pays en toute espèce de teintes; écarlate, violette, bleues, brunes, jaune ou cramoisie.

Le sapin conserve seul son feuillage sombre, tandis que dans les vallées et les montagnes toutes les autres parties du règne végétal offrent à l'observateur le panorama le plus varié et le plus brillant. Les habitans sont non-seulement civils, mais encore polis et hospitaliers; en outre, aucun vestige de la mendicité ne paraît; et l'absence de ces êtres dégoûtans dont la vue nous choque aux États-Unis est ici la meilleure preuve de la richesse générale. Les vols sont peu fréquens et les portes des habitations rarement fermées. Vous ne rencontrez jamais un Canadien sans qu'il porte la main à son chapeau ou à son bonnet rouge; il est toujours disposé à vous obliger et à vous recevoir dans sa maison, et si vous avez faim, il vous offre ce qu'il possède de meilleur. Les manières des femmes et des enfans ne sauraient en rien être comparées à la stupide timidité des paysans Écossais, ou à la grossièreté de ceux de l'Angleterre. Nous n'ignorons pas que, malgré ces apparences peu gracieuses, les qualités du cœur peuvent

être parfaites; on ne peut néanmoins ne pas être charmé de ces formes polies dont accueille l'étranger l'habitant du pays que l'on parcourt. Souvent j'ai comparé celles des Canadiens avec les interpellations brutales des Anglais ou des Écossais. Dans les auberges ou hôtels qui servent de maisons de poste, le voyageur est étonné des politesses, des prévenances dont on l'entoure, et rarement il trouvera le prix qu'on lui demandera trop exagéré. Le nombre des postes établies sur les grandes routes, est fixé par un acte du Parlement de la province, et le maître de poste est obligé de tenir prêts à toute heure du jour et de la nuit, des chevaux, des cabriolets ou des calèches pour les voyageurs. On perd peu de temps aux relais, et le tarif est soumis à une loi. Le postillon n'a le droit de rien exiger, les voyageurs doivent seulement justifier à chaque poste de la quittance qui leur a été donnée à la dernière. Le prix d'un cabriolet et d'une calèche à deux places est de 15 pences par lieue. Le presby-

tère tient toujours à l'église, et le prêtre ne se montre jamais que vêtu de sa soutane; entrez dans sa maison, vous y serez le bienvenu.

La matinée d'un sabbat dans les églises de l'Écosse les plus éloignées des villes peut se comparer à celle du dimanche, avant la messe, dans le Canada; mais les soirées se passent plus gaiement qu'en Écosse. Les habitans se réunissent en groupes, se rendent des visites et profitent quelquefois de ces occasions pour danser.

Enfin M. Mac Grégor termine en disant « qu'on chercherait vainement sur la surface du globe un peuple plus moral et plus doux que celui du Canada.

Tel est le portrait de la vie rurale : mais si l'on désire se livrer au plaisir des villes, Québec en offre une réunion plus variée peut-être que dans beaucoup de capitales de l'Europe.

Ici s'élèvent d'antiques monastères, dont la vue rappelle une religion douce et bienfaisante à cette population bruyante et joyeuse par goût et par tempérament. Plus loin, la vue qu'on découvre est, suivant l'opinion de sir Mac Grégor, plus étendue et plus vaste que celle dont on jouit du haut des châteaux d'Édimbourg et de Stirling. Mais Québec est surtout la capitale qu'il faut choisir pour y passer gaiement l'hiver. On devrait toujours se souvenir, dans un pays froid, que cette même rigueur du froid est un grand avantage, puisque sous son influence les plaisirs extérieurs deviennent plus caractéristiques, et que ceux de l'intérieur acquièrent des charmes particuliers.

L'hiver est plus rigoureux à Québec qu'à Mont-Réal, et, d'après cette proportion, un dandy n'hésiterait pas à trouver la première résidence beaucoup plus gaie que celle de Mont-Réal.

Nous devons faire observer ici que les savans et

les voyageurs les plus célèbres s'accordent pour remarquer que cette saison est maintenant plus courte et moins rude que dans les deux derniers siècles. Ce changement dans la température résulte, sans aucun doute, des efforts qu'on a faits depuis cette époque pour dégager le pays des immenses forêts dont il était couvert.

Parmi les agrémens du Canada, on doit citer la société de la vieille noblesse, ou à proprement parler de la bourgeoisie canadienne. « Les membres de cette noblesse, dit un des premiers gouverneurs anglais du Canada (le général Murray), sont les seigneurs de tout le pays, et quoique sans aucune fortune, ils peuvent encore dans ces campagnes fertiles, où l'argent est rare et le luxe inconnu, soutenir leur dignité aristocratique. » La bourgeoisie canadienne, ajoute M. Mac Grégor, composée principalement des descendans de la noblesse française, a conservé ce genre particulier d'urbanité et de politesse qui distinguait cette nation dans le

dernier siècle : il parlent français aussi purement qu'à Paris; plusieurs parlent également l'anglais, et malgré leur jalousie politique, leur société est agréable et trop peu fréquentée par les Anglais. Enfin il y a un collége et des professeurs à Québec, deux bonnes bibliothèques, des journaux, et l'Européen peut y satisfaire à tous ses goûts et ses habitudes de luxe.

Les habitans ne témoignent pour le gouvernement anglais aucune sympathie; leur aversion même est profonde pour les représentans qu'il leur envoie, et l'orgueil de ceux-ci ne tend encore qu'à l'entretenir; en outre, le gouvernement se montre peu judicieux, peu adroit dans l'intérêt même de sa propre stabilité, en essayant de créer des revenus considérables pour l'église anglicane, dans un pays où la population est presque entièrement catholique ou presbytérienne. Sur ce point, nous serons plus impartiaux certainement que ceux qui ont été élevés

dans des sentimens hostiles à l'église anglicane. Nous professons la plus haute vénération pour ce grand boulevard du protestantisme, et nous savons apprécier les services que cette religion a rendus; mais ce serait mal l'honorer que de la rendre un sujet continuel de murmures, de haine ou de jalousie chez un peuple qui ne pourra jamais reconnaître de prédominance, surtout si elle lui est imposée.

La religion catholique romaine est celle du Canada; ses prêtres sont assez amplement rétribués, quelques-uns ont même 300 livres sterling de revenu. Considérant, en outre, que la population canadienne et celle des émigrés irlandais sont passionnément attachées à cette église, pourrait-on espérer que les parlemens provinciaux votassent des revenus supérieurs et reconnussent une religion hostile au pays, et qui d'ailleurs y a toujours été trop mal représentée pour s'y concilier jamais des partisans désintéressés? Non assurément, et ces émigrations

ne promettent en aucune manière d'altérer les sentimens catholiques, et de favoriser l'église anglicane. Au contraire, la haine qu'elle a déjà provoquée augmentera chaque année avec le nombre des protestans, et à mesure que leur conscience devient plus distincte du pouvoir indépendant qu'ils possèdent. Une église ou une institution quelconque qui ne se soutient qu'avec peine doit aussitôt cesser des prétentions que peut seule justifier une suprématie absolue.

Le même esprit de réserve devrait guider le gouvernement anglais dans ses rapports avec le Canada et ses affaires intérieures. Lorsqu'il ne peut commander en maître dans un pays, il devrait se contenter d'y connaître sa position et de la diriger par une administration douce et éclairée, semblable aux conseils d'un père à ses enfans libres et adultes. L'avantage de ces colonies dans l'Amérique du nord est de pouvoir y surveiller les tentatives des États-

Unis contre la marine anglaise, et de protéger contre leurs agressions les pêcheries où se forment ses incomparables marins; mais il est évident qu'une politique de cette nature, qui semble plutôt un système de rigoureux despotisme exercé à force armée, demande une connaissance intime des intérêts qu'il prétend protéger. Le devoir des Anglais serait de n'interposer leurs conseils et leur protection que comme coopérateurs, mais sans prétendre tout soumettre à leurs caprices. Leurs fausses théories ont presque ruiné les Indes occidentales: qu'ils s'abstiennent, au moins par de semblables essais, de porter atteinte à la prospérité du Canada, et se souviennent que les parlemens provinciaux ont une plus grande influence que celle qu'ils pourraient espérer.

Les émigrations se succèdent avec une multiplicité tellement surprenante, que, dans une période peu éloignée, les postes avancés de la civilisation

auront établi une ligne de communication entre le golfe Saint-Laurent et l'océan Pacifique. M. Mac Taggart, l'un des ingénieurs employés dans les canaux du Canada, qu'on ne pourrait accuser de se livrer à des spéculations imaginaires, déclare que dans trois années les bateaux à vapeurs pourront se rendre de Québec au Lac-Supérieur, d'où ils parviendront à la mer Pacifique à travers la Colombie. La ville de Nootka, sur le détroit de ce nom, est dans une situation très-avantageuse, et pourrait en peu de temps acquérir l'importance de Londres, en devenant le centre du commerce avec l'Orient. Ainsi, lorsque la ligne des bateaux à vapeur sera établie entre Québec et Londres, comme nous devons bientôt l'espérer, nos bâtimens pourront aller et revenir de la Grande-Bretagne en Chine dans l'espace de deux mois.

Ces projets semblent grandioses et difficiles ; mais une statistique rationnelle nous en garantit l'exécu-

tion. Un commerce immense s'étendra dans ces pays que bientôt des flots de population inonderont. Des temples chrétiens, des habitations commodes, dont le seul luxe sera l'aisance, des colonies s'élevant rapidement dans le centre éclairé de l'industrie, disputeront au daim son pâturage et au loup ses forêts. Fier de sa propre force, le Canada ne connaîtra plus d'autres auspices que sa richesse, et d'autre protection que l'amour national de ses habitans.

dans ces
nonderont.
commodes,
es s'élevant
l'industrie,
au loup ses
da ne con-
ichesse, et
nal de ses

# OPINION

## DES JOURNAUX ANGLAIS

SUR

## BELLEGARDE.

# OPINION

## DES JOURNAUX ANGLAIS.

Jamais, dit le *New Monthley Magazine*, nous n'avons rencontré un roman plus complétement exempt d'ornemens factices, de préjugés vulgaires et d'exagérations mélodramatiques. Je ne sais quel calme philosophique et intellectuel y respire, et certainement ce ne peut pas être là l'œuvre

d'une personne ordinaire : c'est une œuvre éminemment raisonnable et solide, qui contient une foule de documens sur l'Amérique, et dont la portion romanesque est assez intéressante pour excuser une jeune personne dont le cœur se laisserait prendre aux belles qualités du héros et aux charmes de la vie périlleuse qu'il mène.

Dans une introduction, fort bien écrite, l'auteur prouve ce dont personne ne doute plus, c'est que mistress Trolloppe, avec son imagination brillante et burlesque et le secours du *Quarterly Review*, s'est amusée à peindre les Américains sous les couleurs qui ne leur conviennent nullement, et nous sommes las de ces peintures fausses auxquelles l'avenir donnera un nom et qu'il appellera le trollopisme. Le public revient à des tableaux plus vrais de l'Amérique et des Américains.

Quiconque voudra connaître à fond nos amis les républicains transatlantiques doit lire Bellegarde

avec attention. La scène du drame est dans le Canada, pendant une époque fort agitée. Le héros du conte est un enfant indien qui a toutes les passions naïves de sa race, toute la force de dévouement, toute l'énergie de sa race, qui la caractérise. L'héroïne est une création délicieuse; les autres acteurs du drame sont un mélange d'Anglais, de Français et d'Indiens, dont les efforts combinés soutiennent et développent l'intrigue d'un drame puissamment conçu.

Ce n'est pas là cependant où est le principal mérite de ces volumes : l'auteur ouvre une perspective nouvelle, et aide notre regard à plonger dans l'intimité des mœurs américaines, et ses données à cet égard ne se trouvent dans aucun autre ouvrage. En outre, il possède une connaissance très-approfondie, mais très-bienveillante de la nature humaine, et tout ce qu'il écrit porte avec soi les leçons d'une philosophie pratique extrêmement utiles et remar-

quables. Si Bellegarde n'était pas un roman, ceserait encore un bon livre ; l'intérêt romanesque qui s'y joint ne fait qu'en augmenter le prix.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, il est évident qu'une partie de sa vie s'est écoulée au milieu des scènes qu'il vient de décrire, et que personne n'était plus à même de les bien voir. Tous les personnages qu'il décrit ne sont point des personnages d'imagination : ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont aimé ; les leçons qu'ils ont données à l'auteur, il ne les a pas laissé perdre ; les voici aujourd'hui renfermées dans un livre excellent.

---

Parmi les romans nombreux dont la foule nous écrase, dit le *Métropolitain*, journal dirigé par Thomas Campbell, il est bien difficile d'en distinguer deux ou trois dont la marque caractéristique et fatale ne soit pas l'ennui.

Le roman canadien que l'on vient de publier sous

le titre de Bellegarde, et dont l'auteur est anonyme, fait exception à cette règle, et nous promettons à la fois plaisir au lecteur et profit au libraire. Pour première singularité, le livre a une préface qui mérite d'être lue. Ce n'est pas une mystification de préface comme il nous en arrive tous les jours, un hors-d'œuvre placé en tête du livre pour le grossir, mais un excellent morceau, très-délicat, très-fin, et qui, au lieu de dégoûter le lecteur, l'invitera à lire l'ouvrage et le mettra en appétit.

---

L'ouvrage lui-même, on peut le dire sans crainte, est un des meilleurs livres de l'époque, écrit par un des meilleurs esprits.

Rien qui outrage les convenances ou le bon goût; point de caractères exagérés; point d'incidens violens; point de fureur; un dialogue naturel.

---

Le *Spectateur* ne s'exprime pas avec moins d'éloges :

Comme fiction, Bellegarde offrirait peut-être peu d'intérêt, dit-il; mais ce n'est pas une simple fiction : c'est une peinture animée de la vie et des mœurs. Sous ce rapport, nous ne pouvons trop vivement le recommander à nos lecteurs.

On y trouve une admirable description de l'une de nos plus importantes colonies, et sans doute l'auteur a vu et étudié par lui-même cette partie de l'empire britannique, qu'il connaît si bien. Il est à désirer que cet excellent ouvrage attire les regards du gouvernement anglais sur cette possession si négligée, dont aucune de nos publications périodiques ne s'occupent, et qui tient un rang si élevé dans la liste de nos richesses nationales.

La fable admirablement conçue, mais faiblement développée, a pour principaux acteurs une jeune fille française élevée dans les solitudes canadiennes et un jeune sauvage que le père de cette dernière a recueilli dans son château. La justesse

et la précision des caractères sont admirables, et nous ne nous étonnons pas si, au milieu de tant de compétiteurs qui se coudoient, Bellegarde a su percer et obtenir le succès.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES CHAPITRES

## CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES.

### TOME PREMIER.


| | Pag. |
|---|---|
| INTRODUCTION. | |
| Réflexions préliminaires de l'auteur anglais | 1 |
| CHAPITRE I. | 9 |
| II. | 19 |
| III. | 29 |
| IV. | 39 |
| V. | 49 |
| VI. | 59 |
| VII. | 71 |
| VIII. | 81 |
| IX. | 91 |
| X. | 105 |
| XI. | 117 |
| XII. | 129 |
| XIII. | 147 |
| XIV. | 163 |
| XV. | 177 |
| XVI. | 193 |
| XVII | 209 |
| VVIII | 237 |
| XIX. | 253 |


BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Pag.

CHAPITRE XX. . . . . 267
XXI. . . . . 277
XXII. . . . . 293

## TOME SECOND.

XXIII. . . . . 1
XXIV. . . . . 23
XXV. . . . . 55
XXVI. . . . . 99
XXVII . . . . . 111
XXVIII. . . . . 129
XXIX. . . . . 147
XXX . . . . . 167
XXXI. . . . . 187
XXXII. . . . . 209
XXXIII . . . . . 231
XXXIV . . . . . 255
XXXV. . . . . 269
Documens sur la situation des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale . . . . . 281
Opinion des journaux anglais sur Bellegarde . . . . . 305

FIN DE LA TABLE.

Pag.
. . . . . 267
. . . . . 277
. . . . 293

. . . . . 1
. . . . . 23
. . . . . 55
. . . . . 99
. . . . . 111
. . . . . 129
. . . . . 147
. . . . . 167
. . . . . 187
. . . . . 209
. . . . . 231
. . . . . 255
. . . . . 269
l'Amérique
. . . . . 281
. . . . . 305